N° 853 45e Année T. CCXLIX 1er Janvier 1934

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUARANTE-NEUVIÈME

1er Janvier — 1er Février 1934

1er Janvier – 1er Février 1934 Tome CCXLIX

MERCVRE DE FRANCE




(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXIV



PAROLES BIOLOGIQUES SUR LA CRISE ACTUELLE

—

La communauté des hommes souffre présentement d'un désordre social. Nous lui donnons le nom de crise économique parce que la désorganisation financière est la part qui nous frappe le plus. Ce désordre reconnaît pour cause une rupture de l'équilibre dans lequel vivaient les sociétés humaines. Il aura sa fin dans l'établissement d'un autre équilibre qui ne sera pas l'ancien. Il n'y a jamais retour exact d'un fait biologique.

Ce qui caractérise particulièrement le trouble actuel, c'est l'étendue du déséquilibre. Pour la première fois dans l'histoire, l'humanité tout entière est touchée. Qu'on ne croie pas que le péril tienne à l'existence même d'un déséquilibre. Le régime de la vie n'est pas l'immobilité. Tout équilibre biologique est fait de minimes et incessants déséquilibres qui s'opposent, sans toutefois se corriger exactement. L'évolution de la vie résulte de déséquilibres successifs, incomplètement compensés.

L'importance du déséquilibre présent n'est pas seulement le résultat de difficultés matérielles; elle relève tout autant de la part qu'y a prise l'intelligence humaine, la raison.

Limitée à la correction des écarts de la nature qui ne sait ni mesurer ses efforts ni les restreindre et qui crée

le nécessaire par surabondance de l'inutile, l'intelligence rationnelle améliore les conditions des sociétés humaines. Lorsqu'elle outrepasse ce rôle modérateur, policier, lorsqu'elle se mêle de substituer sa logique à la manière de faire naturelle, l'intelligence s'engage dans une voie périlleuse. Elle risque de remplacer le chaos occasionnel par une anarchie infiniment plus grave parce qu'elle résulte d'un conflit entre les forces obscures, souples, irrésistibles de la nature et l'artificielle et rigide tyrannie de la raison. La vie de l'individu, celle du groupe se trouvent grandement compromises.

Pour bien comprendre le dérèglement dont souffrent nos sociétés, il convient de chercher comment il s'est constitué. Nous verrons la part qu'y ont pris des phénomènes naturels et les interventions, souvent imprudentes, de notre logique et de sa fille, la morale spéculative.

§

Aucune intelligence n'a créé les besoins des hommes. Les circonstances auxquelles notre espèce doit d'exister ont déterminé, à la fois, leurs caractères et leurs besoins. Ils sont liés à l'équilibre intérieur des êtres que nous sommes.

Ces besoins et ces caractères se sont modifiés depuis l'apparition des premiers individus auxquels on peut donner le nom d'humains. Ils se sont modifiés par suite d'adaptations lentes aux conditions changeantes du milieu extérieur ou bien par suite de ces variations brusques dans la constitution de l'organisme que nous nommons mutations. Les mutations ont joué le principal rôle dans l'évolution des caractères et des besoins. Elles l'ont joué parce qu'elles sont héréditaires, tenaces, tandis que les adaptations sont fragiles, longtemps, peut-être indéfiniment réversibles.

L'apparition de la logique chez les hommes est voisine des phénomènes de mutation. Des cerveaux, dans les-

quels elle est née, cette faculté s'est communiquée aux autres hommes à la fois par hérédité et par le modelage des intelligences sous l'influence de l'éducation. La raison a pris ainsi la direction de la destinée humaine. Elle commande celle des attardés, autant que la nôtre, depuis qu'il n'est plus un îlot humain qui échappe à l'emprise des civilisés rationalistes.

Cette intelligence dont nous sommes fiers n'est pas libre dans son action. Détachée en apparence de toute contingence au point de paraître force purement spirituelle, elle reste fonction d'un organe; elle suit des lois naturelles. Quels que soient son ambition, ses efforts et sa puissance, elle rencontre des obstacles dont certains ne sauraient être brisés sans que l'équilibre de la vie se trouve irrémédiablement ruiné. Cette limite organique existe pour tout individu, pour chaque société.

L'histoire nous enseigne que les hommes ont vécu d'abord en petits groupes apparentés, les clans. Dans chaque clan, la division du travail était réduite à la répartition de tâches communes. Elle s'établissait suivant les aptitudes: sexe, âge, dispositions naturelles, supériorité de certains sens. Une intelligence primitive, mystique, non la raison, déterminait le rôle de chacun. La distribution logique du travail est née le jour où s'est produite la première invention technique. De ce fait, il y eut trouble dans l'équilibre du groupe, puisqu'il y avait spécialisation, chez l'un des membres, d'une fonction jusque-là répartie sur l'ensemble. A dater de ce jour, d'importance essentielle pour l'évolution des sociétés humaines, l'individu a cessé d'être unité banale dans le groupe. A l'équilibre d'une simple agglomération, s'est substitué un équilibre de parties, différenciées par leurs emplois. Chaque nouvelle découverte, chaque adaptation plus précise des découvertes anciennes ont amené des spécialisations de fonctions. Il s'est produit, chaque fois, un trouble, un déséquilibre dans le groupe et, en conséquence, à sa

suite, correction du trouble, adaptation, organisation.

L'homme n'est pas le seul être social. Il n'existe, cependant, entre les sociétés animales les plus développées et les nôtres qu'une analogie d'apparence.

Dans les sociétés humaines, la spécialisation du travail est le fait d'intelligences distributrices; elle rend solidaires les membres de l'union. Dans les sociétés d'insectes, la fonction de chaque membre est liée à sa constitution anatomique. L'individu mène sa vie particulière dans l'Etat; il y a juxtaposition; il n'y a pas, malgré la spécialisation des fonctions, solidarité. C'est donc ne rien comprendre aux faits et à leur déterminisme que de vouloir juger les sociétés de fourmis, de termites, d'abeilles, en les assimilant à la société des hommes. L'assimilation inverse ne serait pas plus légitime; elle ne serait ni plus ni moins absurde.

§

Tant que la division des tâches n'a servi que des besoins immédiats, la distribution du travail s'est établie sensiblement de même dans les clans, et les divers groupes humains ont présenté un même équilibre. Cet équilibre a subi des changements importants lorsque des activités spéciales se sont développées au sein de certains clans.

Il semble bien que l'art des métaux est né dans des tribus nomades qui ont gardé longtemps le secret qu'elles tenaient de la découverte d'un ancêtre. Elles en ont vécu, l'ont étendue, améliorée; elles en ont fait une monnaie d'échange, souvent un moyen de conquête. La légende des fils de Caïn perpétue la mémoire du moins oublié de ces événements. Forgerons, constructeurs d'instruments de musique, les caïnites ont longtemps monopolisé l'industrie dont, seuls, ils possédaient la technique. Cet avantage leur conférait la puissance redoutable qui leur a valu un mauvais renom. Mystérieuse, elle a fait d'eux des sorciers; et, la connaissance des forces

mauvaises conduisant à celles des maladies, les premiers médecins.

De cette spécialisation, toutes sciences sont nées. Les gitanes nous ont conservé l'image de ce qu'était l'industrie quand une tribu l'exerçait seule. Ils en ont gardé, sans le développer et même en l'adultérant, le fond primitif: caractère nomade, pratique des sortilèges, connaissance de recettes barbares. On continue de consulter ces hommes, on les redoute. Les sédentaires ne se mêlent pas à eux.

L'exploitation de l'écriture, celle des signes par lesquels les nombres s'expriment ont, sans doute, différencié quelque temps les groupes au sein desquels étaient nées ces découvertes. Ailleurs, elles ont favorisé la puissance de certaines castes. Des groupes en ont acquis une pratique plus savante; des nations l'ont exercée de préférence : syriens, juifs, lombards, arméniens. Les survivances de ces états primitifs ne se sont pas encore effacées. Certaines de leurs conséquences contrarient le franc jeu des sociétés.

§

Cependant, ces connaissances, ces aptitudes diverses ne pouvaient demeurer indéfiniment l'apanage exclusif de clans ou de races. En les perfectionnant, en les rendant maniables, les privilégiés les mettaient à la portée de tous. Les secrets ne pouvaient pas être conservés; ils conféraient trop d'avantages. Le viol des engagements sacrés a toujours été monnaie d'échange entre les sexes. La connaissance des arts est passée du clan où ils étaient nés dans tous les clans.

L'organisation du travail par division rationnelle des tâches en est sortie. Elle a amené un changement dans l'équilibre des sociétés. Le groupe a demandé moins d'efforts différents à chacun de ses membres; mais, dans l'exercice de chaque effort, une meilleure connaissance et

une pratique plus exacte. Ainsi sont nés les métiers et, tels qu'ils naquirent, tels, dans leur distribution générale, ils continuent d'être exercés. L'équilibre qu'ils ont amené dans les collectivités humaines reste l'équilibre essentiel de nos sociétés. Les conquêtes techniques successives ont compliqué cet équilibre; établies sans heurt, insensiblement, elles ne l'ont pas ébranlé. Leur nombre, de plus en plus grand, la complexité de l'ensemble, rendent l'équilibre vulnérable, savant, donc subordonné à l'artificiel. Cette fragilité contient des menaces; elle commande de la prudence. Nous y reviendrons.

§

En s'agglomérant, les clans sont devenus nations et, parfois, momentanément, des empires.

Réparties sur les divers espaces du globe, les nations en ont découvert les richesses particulières et les ont exploitées: productions végétales du sol; animaux; matériaux inertes employés à l'état naturel, puis, par les progrès d'une technique savante, modifiés, décomposés.

L'inégale répartition de ces richesses, l'inégale aptitude des divers groupes humains à les mettre en valeur ont déterminé des spécialisations plus étendues. Quelques-unes sont devenues métiers pour certaines nations. Toutes ont amené des échanges et toutes, aussi, des rivalités, des rapines, des guerres. Ces luttes ont déterminé, en même temps, le développement de sentiments et de forces, utiles chez l'individu, mais que l'intérêt des groupes opposés a vite dépravés : le goût des aventures, celui des jouissances, du lucre, l'appétit des conquêtes, l'esprit de domination, la passion de la force, celle de la gloire, les pires déformations.

Acquisitions, biens, tumultes ont amené de graves ruptures de l'équilibre. Des clans, des peuples se sont trouvés dépouillés, ruinés, anéantis. D'autres ont été réduits en servitude. Ceux qui l'ont emporté n'ont pas connu de

domination durable. Les sangs se sont mélangés, autant qu'ils ont été répandus en pure perte. C'est la puissance nouvelle du fer qui a fait disparaître la nation égéenne sous les coups des barbares Doriens; et, si l'admirable civilisation que ce peuple avait développée n'a pas été perdue, c'est qu'elle avait contaminé déjà le premier flot des Hellènes envahisseurs, les Achéens. C'est aussi que des fugitifs se sont répandus en Ionie, en Attique.

Cependant, aux dépens de tous les groupes et surtout de certains, de nouveaux équilibres se sont établis et, malgré les luttes entre nations, une sorte d'équilibre général a pu se produire entre les nations voisines. Peu à peu, sous l'influence des échanges, du bien-être sans lequel il n'est pas de pensées affranchies, il s'est fait une conscience générale des civilisés. La conscience n'est que le sentiment de la nécessité de l'équilibre. Certains hommes ont contribué à cet état de choses en établissant, par-dessus les nationalités rivales, des ententes. Ainsi ont agi les souverains, indifférents, pour la plupart, aux souffrances de leurs peuples, mais alliés entre eux par le sang et par l'intérêt commun des couronnes. Ainsi ont agi, d'une nation à l'autre, les privilégiés, soucieux de maintenir la supériorité de leurs castes, les banquiers, les marchands, les industriels, les soldats. A ces influences égoïstes, se sont ajoutées celles des savants, des penseurs, des artistes que leurs préoccupations et leurs connaissances ont portés du particulier au général, de l'individu humain au genre. La philosophie antique avait amélioré l'équilibre moral de chaque homme. La religion du Christ a mis, dans l'esprit des humains, le sentiment d'une fraternité plus élevée et plus haute que les fraternités nationales. Si, malgré son caractère généreux, elle n'a pas conduit au but l'entreprise, c'est que des interprétations vicieuses, individuelles et nationales, et un déséquilibre particulier aux religions, le fanatisme, ont contrarié les efforts des plus sages. C'est aussi que les

hommes sont des hommes et que la religion a placé la justice, hors de l'intérêt humain, dans l'imprécis d'un commode au-delà. Les croyances ont, de cette façon, attenté à l'équilibre physiologique, par dédain de la vie et par engourdissement de ses ressorts. La vie balaie ce qui la contrarie. Toutefois, de ce contact avec la religion, une douceur plus grande s'est établie au sein des sociétés humaines.

L'entrée en scène de la raison, qui ne compose pas, fut d'une tout autre portée.

§

Tant que les groupes humains n'ont souffert que de difficultés extérieures, de rivalités et de luttes, les déséquilibres au travers desquels l'humanité a suivi son évolution ont pu occasionner des troubles graves, des périodes d'anarchie. Au cours même de ces *moyens âges,* l'équilibre s'est rétabli. Les moyens âges ne sont pas les périodes de décadence, ils les suivent; ce sont les phases tâtonnantes des reconstructions. Sous la tutelle d'une morale meilleure, respectueuse des forces biologiques secrètes, la société humaine a conservé confiance dans son destin.

Cependant, tandis qu'elle semblait avancer vers un avenir mieux assis, un facteur, infiniment plus dangereux que des circonstances aveugles, qu'une morale impuissante, la raison s'était introduite en elle et frappait ses organes vitaux.

L'intelligence avait bien joué son rôle dans les déséquilibres antérieurs. Toute acquisition nouvelle, toute conquête sur l'inconnu retentissaient sur l'équilibre. Le trouble était accidentel, limité; jamais intime, jamais systématique. L'intelligence respectait l'être physiologique, la machine; elle ne tentait pas de contraindre à une discipline antiphysique une fonction naturelle. Les répétitions d'atteintes de même ordre amenaient même une

sorte d'accoutumance. L'avantage était plus vite acquis, plus vite payé par une contre-oscillation à laquelle l'être était préparé.

Aujourd'hui, non seulement les pressions se font plus nombreuses, mais la raison, aveuglée par ses succès, ose davantage. Elle cherche de substituer ses règles au mécanisme naturel, de déloger les forces de la vie, de prendre leur place. L'intelligence y emploie toutes armes : la logique, froide comme le ciseau; une fausse sensibilité d'ordre statistique qui ébranle l'édifice entier; la morale rationaliste dont se saoulent exécuteurs et victimes.

Egalité, justice, saines vues de l'équilibre, que d'atteintes contre la vie on a commises, on commet, on s'apprête à commettre en vos noms! La société ancienne était injuste. Elle vivait, en partie, de l'exploitation des faibles. Une rhétorique spécieuse cherchait d'enchaîner leurs esprits et de les distraire des revendications brutales. La grande consolatrice, détournée de son but sacré, leur montrait le faux équilibre d'une balance dont un des plateaux est riche de biens assurés et dont l'autre, à jamais vide, monte vers le ciel, tout aussi vide, des nuageuses compensations.

Eclairés, armés, les misérables peuvent tout, puisqu'ils sont le nombre. Des illuminés, des jaloux (il en est parmi les moindres privilégiés), les professeurs pour qui la vie tient dans d'immobiles formules, les cerveaux mal faits qui croient au définitif, à l'absolu, doux penseurs d'utopie, ânes bâtés par leur science, ambitieux et criminels, ont versé le vin trouble de leurs passions dans l'esprit creux des misérables. Il l'emplit; il y fermente. Un instant retenue par la crainte du pis, la masse hésitait à détruire des barrières dont l'habitude lui cachait la gêne. Ses meneurs l'y poussent à grands tumultes de voix; ils lui montrent la fragilité de l'obstacle. Les bousculant, la masse se précipite.

Là-bas, dans le pays inculte et mystique, son flot submerge tout; puis, tout submergé, détruit, ignorant des libres conditions sans lesquelles nulle clarté n'éclôt dans les cervelles, ne reconnaissant plus de dieu que la machine, la masse populaire s'efforce de reconstruire. Avec la misère comme matériaux et l'enthousiasme pour ciment, elle bâtit la caserne monstrueuse où l'humanité deviendrait chiourme.

Ici, où les forces du passé ont conservé leur résistance, des intérêts égoïstes, un respect inné de l'habitude et des contrats, retardent l'irrémédiable chaos. Cependant, les ressorts sont touchés, beaucoup compromis; certains cèdent et, comme la civilisation pèse sur tous les hommes, même sur ceux qui l'ignorent, sur ceux qui lui sont rebelles, le monde humain entier s'épuise dans une lutte intestine, moins rapide, moins sauvage en apparence, funeste tout autant. Les ressources, accumulées par l'économie du passé, sont follement dépensées. Sans elles, sans ce capitalisme, si mal employé autrefois, la ruine serait la même que dans l'Orient insoucieux. Ce n'est pas par des vertus que se maintient chez nous l'édifice, mais par les efforts égoïstes de ceux qui cherchent à conserver leurs privilèges et dont les plus cyniques espèrent ramener un passé périmé.

L'équilibre menace d'être rompu sans remède du fait de l'universalité des troubles, par leur ampleur, par la rapidité et la brutalité des transformations. Folie généreuse là-bas, démence d'une raison orgueilleuse ici; partout, le glissement s'accuse. Quelle prudence, quel respect des nécessités biologiques il faudrait pour organiser un équilibre nouveau! La nature peut encore sauver les hommes. Mais il est temps qu'ils cessent d'attenter aux conditions de la vie. Il y a des attaques auxquelles la nature ne répond que par la condamnation de l'espèce. Par delà l'humanité suicidée, la vie continuerait de s'exercer sur les mondes. Que lui importent les regrets et les ca-

davres? Indifférente aux formes usées, sous des formes nouvelles elle continue de se perpétuer.

§

Or, voici qu'à ces agents de mort s'en ajoute un autre, physiquement mortel. L'espèce humaine est faite de couples; chaque couple, d'individus dissemblables. L'intelligence humaine, la raison, la science, ce qu'on appelle progrès, nulle volonté, nulle force n'y pourront rien changer.

L'un des membres du couple avait saisi, depuis des millénaires, la direction de l'entreprise humaine. Il la régissait. Une seule société existait, la société masculine. L'art, la littérature eux-mêmes réfléchissaient cette domination. L'autre sexe était tenu de s'y conformer, sinon de s'y complaire. Par rapport au sexe maître, il vivait dans l'obéissance, dans un semblant de servitude. Il y avait, dans ce contraste, pour l'intelligence imaginative, un état d'injustice. Au regard de la nature, il n'y avait qu'excès; il n'y avait pas menace de rupture d'équilibre.

Chaque sexe se tenait à sa place physiologique, et l'observateur attentif, pesant faits et conséquences, pouvait estimer que l'ensemble s'équilibrait. Ce que la femme perdait injustement d'un côté, elle le reprenait par jeu naturel de l'autre.

La diversité des sexes ne touche pas que les organes de la génération, elle imprime au corps tout entier une anatomie propre. L'organe de la pensée, le cerveau traduit la même dissemblance. Il n'est pas une intelligence humaine de type uniforme, mais, dans l'espèce, deux formes d'intelligence. Les mêmes tâches ne conviennent pas aux deux sexes. Physiquement, l'homme est fait pour les besognes de force, pour les entreprises extérieures. Chez les primitifs, l'approvisionnement de la famille, la défense, l'attaque lui appartiennent. La femme reçoit de lui les dépouilles des bêtes, elle les façonne et veille sur

les biens du foyer. Ce qui la distrait de cette occupation domestique compromet l'équilibre du couple et l'avenir de la lignée. L'intelligence féminine est liée aux nécessités de la maternité. Gardienne du foyer, de l'enfant, elle ne se détache pas de l'immédiat, du tangible ; elle n'est pas construite pour les idées générales. Nulle invention n'est sortie d'un cerveau de femme.

Inventer, c'est compromettre; c'est donner le pas à l'incertain sur l'habituel. La femme répugne aux essais. Mobile des ambitions du mâle, stimulant de ses conquêtes, l'homme conquis, elle s'acharne contre ses aspirations; elle anéantit ce qui de lui pourrait le séparer d'elle. Elle est à la fois inspiratrice et destructive. Elle ramène tout à soi et à l'enfant.

Sa tâche immédiate accomplie, l'esprit de l'homme s'élance vers la tâche future, vers l'avenir, vers les plus incertains lendemains; il rêve, il imagine, et, parfois, il crée. Le cerveau de la femme n'est pas inférieur à celui du mâle; l'intelligence féminine est même plus attentive, plus complète; elle n'est pas l'intelligence masculine et ne peut se substituer à elle. Sur toutes les fonctions communes, la femme est l'égale de l'homme. Cette égalité ne saurait lui être contestée; dans le domaine féminin, l'abstention du mâle est formelle.

Le partage des attributions a suivi cette séparation naturelle. La force physique devait d'abord l'emporter; l'intérêt des primitifs l'exigeait. C'est l'importance de la force physique qui a mis la femme sous la dépendance de l'homme et qui l'y a maintenue. Il y avait, dans cette dépendance, exagération brutale. Point d'excès, dans la nature, qui ne se trouve compensé. Les excès de la raison ne trouvent pas de compensations rationnelles. Esclave apparente, despote réelle du foyer, la femme, de sa place secrète, dirigeait l'entreprise humaine et, plus son compagnon semblait la reléguer dans une dépendance servile, plus elle faisait de son rôle une royauté.

Il y a plus. L'étude de l'hérédité nous montre que le garçon tient davantage de sa mère que du père; alors que la fille tient aussi souvent des deux. Après la naissance, les enfants demeurent de longues années sous la dépendance exclusive de la mère. La fille ne s'en détache pas avant sa sortie du foyer. Le garçon, lorsqu'il s'affranchit, ne tombe point sous la domination paternelle. Nulle acquisition humaine n'est stable, si elle n'a point été admise, consacrée par l'acceptation féminine. Peu à peu, dans la société ancienne, la femme avait réduit l'homme à son rôle extérieur, au rôle du mâle qui, dans toutes les espèces, est accessoire. Seul, le domaine de l'art, construit sur un plan masculin, ne faisait pas à la femme sa part, bien qu'elle parût, au contraire, y régner en maîtresse.

Des esprits géométriques sont venus. Ils ont appliqué à l'étude des faits de la vie leurs compas rigides et leurs vues, plus rigides encore. Des marchands de vent, de tempêtes ont suivi. Ils ont troublé l'innocente paix des femmes. Ils ont prêché l'égalité des intelligences, ce qui était justice, revendiqué des libertés personnelles et une instruction meilleure, ce qui se devait; ils ont fulminé contre l'inégalité dans la répartition des tâches et des influences sociales, faits à la fois exacts, irritants et de nécessité biologique. L'apparence desservait l'homme; il y avait excès dans l'exercice de son rôle; mais cet excès trouvait sa correction dans l'abandon de tout contrôle sur la gestion du foyer, alors que, d'actes lui appartenant en propre, l'homme devait rendre compte et, sauf sur les points vitaux, sans cesse cédait.

Au lieu de s'employer à rendre plus conscient, plus élevé le rôle de la femme, à libérer, à enrichir son esprit pour l'exercice de ses fonctions naturelles et dans la limite même de ces fonctions, ces esprits anarchiques et simplistes ont dressé la femme contre l'homme. Ils ont persuadé leur cliente qu'elle était victime dans le couple

et ils l'ont poussée à conquérir les avantages de l'autre sexe. Instinctive, la femme s'est laissé séduire par cette fausse logique. Instinctive, elle n'entend perdre aucun de ses biens propres.

L'associée est devenue la rivale et, parfois, l'adversaire. C'est sur le terrain des tâches masculines que se passe la lutte où l'home consent, l'un après l'autre, tous les abandons. Pourquoi la femme, intelligente autant que son compagnon, n'exercerait-elle pas les mêmes métiers? L'immense hécatombe de la guerre a rendu impossible la création légale de bien des foyers. Au lieu de faire céder la loi, de déclarer, en tout pays, que le foyer est constitué par la femme et l'enfant, l'époux fît-il défaut, la société a préféré fermer les yeux sur les compromissions physiologiques qui supprimaient l'enfant et ouvrir plus largement aux femmes le champ des activités masculines. Ce qui était menace, exception, l'irruption d'un sexe dans le domaine de l'autre, est devenu fait courant. On se plaint très justement du chômage ; on en cherche les causes économiques; combien peu se rendent compte qu'il est dû, pour une large part, à l'intrusion des femmes dans les métiers masculins? Ne voit-on pas la contre-partie de cette ruée déplorable: les foyers désertés par la femme, les couples sans enfants, la conservatrice de tous biens distraite de sa fonction et, dans les ménages, l'équilibre économique compromis?

Cependant, la femme entend rester femme, si elle consent à ne plus être mère. Elle coupe ses cheveux, non par commodité ou hygiène, pas même par mode, mais pour affirmer son équivalence aux garçons; elle épile et refait d'un trait banal ses sourcils et rend écarlates des lèvres roses. Prétendant aux métiers manuels, elle se fait des mains d'oisive.

Et l'homme? Cet oppresseur, ce bourreau admet tous les accaparements et tous les désordres. Il continue de peiner pour assurer un luxe qui ne le concerne pas; car

la coquetterie est arme de combat entre femmes, le mâle n'en étant que l'occasion. Un tiers des dépenses de l'humanité alimente cette parade féminine. L'homme le paie de son travail, dans des métiers superflus, et, dans les métiers utiles, il chôme.

Tant que les rapports des sexes ne seront pas rétablis dans leur harmonie naturelle, la femme conservant de ses conquêtes ce qui est nécessaire et sain, sa liberté personnelle, l'ascension de son intelligence dans le domaine féminin et dans le domaine commun, tant qu'il n'y aura pas retour à l'équilibre physiologique, l'équilibre social des civilisés sera compromis et l'existence de nos nations menacée. Nul avenir n'est possible à un peuple qui désorganise la maternité. Les civilisations, touchées de cette peste, ont toujours disparu. Les races supérieures feront place à des races chez lesquelles l'instinct, l'aveugle instinct, l'emporte sur les ambitions décevantes d'une intelligence dévoyée.

Est-il du moins, pour ceux qui tuent en eux l'avenir, plus de joies personnelles dans la vie? Tout plaisir inédit se paie par des abandons. Une vaine agitation ne remplace pas l'exercice des fonctions naturelles. La paternité est une fierté; elle satisfait le désir de se perpétuer; elle sollicite, elle paie les efforts individuels ds hommes en leur assignant un but, en assurant, en quelque sorte, le mortel d'immortalité. Est-il une femme qui soit heureuse dans son corps sans enfants?

Nulle réforme économique ne sauvera les nations civilisées, peut-être même l'humanité qu'elles conditionnent, si chaque sexe n'occupe pas sa place.

§

Le retour à l'équilibre physiologique des sexes n'est pas la seule condition de la guérison de la crise.

Ce serait perdre son temps qu'insister avec regret sur ce qui n'aurait pas dû être fait. Ce n'est pas le perdre

que d'éviter de recommencer les fautes commises et, si certaines continuent leur action néfaste, de les supprimer sans plus attendre.

La crise n'a pas son origine dans la guerre. Elle lui est antérieure. L'affreux massacre l'a aggravée. Il n'a résolu aucune des questions qui avaient dressé les peuples les uns contre les autres. Il a détruit des réserves précieuses. C'est parce qu'il ne les a pas détruites entièrement que la civilisation occidentale qui en était riche a échappé au renversement total contre lequel luttent les peuples miséreux d'Orient. Toute guerre nouvelle, extérieure ou civile, épuiserait ce qui reste de ressources. En dehors d'un retour inouï des souffrances, de la honte paralysante du crime, le désordre et la ruine passeraient, même chez les vainqueurs, de beaucoup les maux actuels.

Donc, d'abord, plus de massacres. La conscience de la grandeur du péril éloigne, en ce moment, les nations de ce danger. Elle les éloigne; elle ne les en sauve pas. Partout, dans les peuples vaincus, partout où règnent des dictateurs, les paroles, les proclamations, les souffrances de l'amour-propre, les éclats d'une vanité outrageuse, combattent le désir général de paix. Toute fanfare nationaliste est un appel à la guerre. Un gouvernement qui proclame l'excellence de la force ment quand il affirme, d'autre part, sa volonté de concorde.

L'attitude pacifique est plus facile aux satisfaits, si toutefois on peut admettre que la guerre ait satisfait autre chose que des orgueils ou des rancunes. Si les vainqueurs sont en droit d'empêcher la reprise des combats, les traités qu'ils ont imposés ne contiennent-ils pas des vexations et des erreurs? Un traité n'est jamais qu'une convention temporaire; il est périmé du jour où il n'est plus viable. Bien des traités sont des mort-nés récalcitrants.

Un sentiment généreux qui fait honneur aux hommes

de notre époque a délivré les petites nations d'Europe d'une servitude anachronique. Notre pays a sacrifié à cette tâche le sang de ses enfants depuis plus d'un siècle. Il l'a sacrifié contre son intérêt. Toute nation affranchie devient aussitôt une rivale, et les exigences de la vie des Etats font perdre plus vite encore aux peuples qu'aux individus le souvenir des services. Les derniers traités ont poussé l'application de la théorie des nationalités à l'extrême. Jamais, depuis les temps féodaux, on n'a vu autant d'Etats en Europe. La liberté y a gagné, l'orgueil plus encore, non l'équilibre économique et la paix.

Les jeunes nations sont turbulentes. Elles sont insatiables dans leurs revendications. A peine libérées des accaparements, elles accaparent. Le sentiment de la justice qui a dicté la détermination des grands vainqueurs n'a pas tenu compte de ce retour. Il ne s'est pas plus inquiété des nécessités de la vie des Etats nouveaux. Il en a construit dont certains sont incapables d'une vie autonome, et il a ajouté, par cette négligence et par le tracé d'invraisemblables frontières, des difficultés économiques aux causes de discordes que multiplie le nombre des parties.

L'évolution historique enseignait pourtant que c'était à leur extension progressive que les grands Etats devaient leur équilibre. Est-il nation faite d'éléments plus divers que la nôtre? En est-il une qui montre une cohésion plus parfaite, une entente meilleure entre compatriotes? Il n'y aura, il ne peut y avoir paix et équilibre que par l'union des petits Etats entre eux quand ils forment une mosaïque à pièces voisines ou, s'ils sont isolés, par leur adjonction à des Etats plus grands. Libre union, libre greffe auxquelles seuls peuvent mener une compréhension réciproque, l'abandon d'orgueils particuliers, celui des préjugés historiques ou ethniques, l'oubli des torts réciproques et la conscience de la nécessité d'une économie commune. Cette entente exige l'unification des

monnaies, la suppression des douanes, la liberté des échanges.

Moins il se rencontrera d'Etats à discuter de leurs intérêts, à opposer leurs ambitions, moins l'œuvre de la conciliation générale sera difficile. L'humanité peut-elle oublier que la plupart des conflits ont eu pour origine la rivalité de petites nations ou des coalitions improvisées? Il est rare que deux grands Etats s'affrontent seuls ou, s'ils s'y risquent, c'est qu'ils se disputent un Etat plus faible.

Donc, point de paix stable sans réduction préalable des parties, sans unions définitives, sans fusions. Supposer qu'un accord général résoudra, dans une concorde désintéressée et subite, les problèmes qui partagent les Etats, aussi bien les divergences politiques que les égoïsmes financiers, serait ne rien se rappeler de l'histoire. Seuls, des groupements partiels permettront, quand le temps, l'habitude et la nécessité les auront scellés, consolidés, d'aborder la solution d'une entente d'ensemble.

Je sais bien que les unions partielles entre Etats ne vont pas sans menaces. Alliances, coalitions ont un mauvais passé. Tout le passé des nations est répréhensible. Cependant, on ne peut contester que l'équilibre européen, c'est-à-dire le système des alliances, n'ait donné, malgré son arbitraire, à l'Europe du XIX[e] siècle de longues années de paix. Alliances et coalitions ne sont dangereuses que lorsqu'elles unissent des pays éloignés et des intérêts temporaires. Il faut bien que l'union commence par quelques parties. Il est absurde de penser qu'un nombre si grand d'Etats disparates va se fondre d'emblée.

Lorsqu'on cherche de s'entendre, n'est-il pas nécessaire de parler un même langage. Or, que voyons-nous aujourd'hui? Des langues en voie d'extinction, dont certaines ne sont que patois, s'essayer à entrer dans la vie officielle à force d'emprunts, à force de déformations. Si certains philologues y peuvent prendre intérêt, et la plupart méprisent ces créations artificielles, on peut douter

que les Tours de Babel disposent aux ententes entre nations. Encore balbutiantes, ces langues nouvelles-nées renforcent les particularismes et ne parlent que revendications et que haines. Dans un pays uni, de pareilles résurrections sont innocentes parce qu'elles sont vouées à l'impuissance. Le génie de Mistral n'a retardé que chez des intellectuels et pour les anthologies l'extinction d'une langue, égale aux plus belles qui vivent.

Donc, point d'entente générale sans ententes partielles préalables. Si même celles-ci venaient à échouer, si une fois encore de mauvais instincts et l'opposition brutale d'intérêts conduisaient les civilisés à une nouvelle lutte sanglante, au lendemain des carnages, les groupes coalisés se fonderaient. Le résultat de la défaite germanique n'a-t-il pas amené la fusion des Allemagnes que n'avait point faite la victoire? Unification des vaincus, éparpillement des vainqueurs, paradoxe qui confond la raison et qui en montre les errements, confirmation de la loi biologique de l'équilibre. Jamais guerre n'a donné la victoire. Jamais traité n'a tenu ses promesses écrites. L'humanité, liée à la nature, ne saurait rien fonder qui n'évolue.

§

Les unions partielles ne peuvent sortir, pacifiquement, que d'ententes économiques. Deux mesures s'imposent : la suppression des barrières, l'extension des échanges. Les deux n'en font qu'une. La disparition des barrières, même leur simple abaissement, amènera l'extension du commerce.

Quand un organisme se sent menacé, la crainte du déséquilibre imminent l'amène à se replier sur lui-même. Il concentre ses forces, réduit ses dépenses, ses risques, limite son activité à l'essentiel. Il devient méfiant vis-à-vis des forces extérieures, vis-à-vis des autres organismes, et, comme il n'est pas, dans la manière de faire de la

nature, de mesure aux réactions, il tombe dans l'excès; il exagère sa prudence. Du ralentissement, il passe à la passivité. Bientôt, il en contracte l'habitude et la croit sagesse.

On ne vit pas indéfiniment sur ses réserves. Tard ou tôt, surtout tôt, elles s'épuisent. On ne vit guère plus longtemps d'une diète. Ce qui était moyen provisoire de défense devient menace de mort en se prolongeant au delà du nécessaire. La résignation n'est pas un acte. Sans actes, point de vie. Il est donc nécessaire que l'activité reprenne; sinon la décrépitude atteint l'organisme avaricieux. Ne voyons-nous pas, le temps de la maladie passé, le convalescent abandonner son attitude de repli? La convalescence est une jeunesse. Qui ne l'a pas éprouvé? Elle ne freine pas l'effort de la récupération. Restreindre les satisfactions de l'appétit lui est impossible. Pour revivre, pour récupérer sa place, il faut au ressuscité abondance et variété dans les aliments, progression et diversité dans les exercices. La vie ne se rétablit, elle ne se maintient que par excès, que par risques.

Il n'est que deux sources auxquelles l'individu puise des forces : lui-même et le monde extérieur. Les sociétés n'ont également que deux ressources : elles-mêmes et les sociétés voisines. Leurs propres ressources épuisées, avant même qu'elles s'épuisent, il leur faut s'adresser aux ressources des autres sociétés. L'échange est un acte d'enrichissement mutuel. On ne reçoit que quand on donne, et, pour obtenir assez, il faut beaucoup donner. Toute mesure qui s'oppose aux échanges, sous prétexte de défendre les réserves, d'empêcher qu'on donne plus qu'on ne reçoit, cette méthode, en apparence logique, compromet la constitution des réserves.

C'est que les réserves ne sont pas faites seulement d'un prélèvement avantageux sur le bien du voisin, mais du gain qui en résulte pour une exploitation plus intensive des ressources naturelles. Il y aura donc enrichissement

d'autant plus grand des parties que le mouvement des échanges sera abondant. L'être, construit pour la vie, s'étiole et se consume en milieu stagnant. Les organismes, pour lesquels de tels milieux sont bouillons de culture, n'ont de profiteurs que l'apparence. Ils exploitent les matériaux que d'autres ont accumulés; mais, par cette exploitation même, ils les transforment et cèdent, à leur tour, ces matériaux transformés à d'autres êtres qui agiront de même. Plus la quantité de matières est grande, plus le travail est actif, profitable, et plus les diverses espèces prospèrent. Aucune ne vit exclusivement de son travail.

L'existence des sociétés humaines est une symbiose. Elles ne peuvent s'établir, se développer, qu'en suivant l'exemple des symbioses. Echanger, mettre en circulation toutes les ressources que la nature offre à leur disposition, augmenter le volume de ces ressources est, pour elles, le seul moyen d'établir, de soigner leur équilibre. L'équilibre de la vie n'est pas l'immobilité. Il est le fait d'incessants et menus déséquilibres que la raison ne saurait calculer sans en omettre ou en condamner arbitrairement, dont aucun n'en compense exactement un autre, mais qui se compensent au total par leur nombre immense et leur infinie diversité.

Notre raison, une économie logique, dirigée, voudraient que nous établissions un bilan, que nous chiffriions les gains, les pertes, et que, par ménagement de l'effort, nous réduisions le volume de l'offre à celui de la demande. La raison se trompe. Les matières, les voies d'échange sont trop nombreuses; et le mécanisme de la récupération les exige toutes parce que, seuls, la diversité et le nombre permettent les compensations.

La complexité des phénomènes de la vie rend leur mise en équations impossible. Sans doute, en fin de compte, tout se règle suivant des formules. Celles-ci sont trop nombreuses, trop mêlées pour que l'esprit de l'homme

les saisisse, les classe, élimine, s'il s'en rencontre, les inutiles et, par l'application d'une compréhension logique, réduise les opérations au nécessaire. Le nécessaire, dans la vie, est l'œuvre du superflu. Nous l'avons dit, nous le répétons.

Une discrimination rationnelle fût-elle possible, les conclusions ne vaudraient que pour l'instant précis, théorique, où elles auraient été acquises. Tandis que l'esprit accomplissait son travail, construisait ses théories, les circonstances se sont modifiées, les matériaux, tous les facteurs ont changé; ce qui se passait ne se passera plus de la même manière. Ne pas tenir compte de l'évolution dans les actes de la nature est ne pas comprendre la vie qui change sans cesse et dont le génie ne saurait restreindre sans dommage le champ des expériences. Les voies les plus sûres, les plus habituelles, peuvent se fermer; elle file par les voies libres que l'occasion lui présente.

Part du monde vivant, l'homme suit instinctivement les voies de la nature. Son intelligence lui apprend à les connaître; sa logique interprète. Intelligence, logique deviennent nuisibles quand elles cherchent d'imposer des aperçus à elles, des vues auxquelles manque l'expérience de la vie. La raison est, pour l'esprit humain, en quelque sorte un régime. On ne vit pas de régimes. A les suivre, on survit tout au plus.

La société des civilisés ne reprendra son équilibre que par la liberté, l'excès même des échanges entre nations. La crainte que chacun éprouve de s'y appauvrir est une erreur ou bien politique d'accapareur, de parasite, de fainéant. A travail égal, toutes y trouveront même profit et, plus les échanges seront actifs, nombreux, divers, plus le profit de chacune sera grand.

Echanger, commercer n'impliquent pas qu'on néglige de conserver ses richesses ou, pour employer un mot honni, son capital. Le capital représente, pour la nation

comme pour les individus, la réserve, la ressource qui permet de vivre les jours de disette, de chômage. Il représente des forces accumulées, sommeillantes, facilement transformables en forces vives. Matériaux et forces sont deux états de même nature, sans cesse en voie de transformation l'un dans l'autre. Par rapport aux forces, la matière est une réserve, un capital.

La biologie nous instruit encore sur ce point en nous fournissant d'exemples. Le capital est l'analogue, dans la société, du tissu graisseux chez l'individu. C'est le superflu de la dernière récolte, l'inemployé mis en silos, engrangé. Point d'être sain qui ne forme de ces réserves; point de société prévoyante qui néglige de les constituer. Excessives, elles alourdissent la machine, elles l'empoisonnent, ou bien elles sont exploitées par d'autres que par celui qui les a accumulées. Ainsi l'homme tire parti des capitaux des autres êtres. Il en favorise le développement par des procédés à lui sous la forme même de graisse chez le porc, en stimulant une sécrétion normale chez les bêtes laitières, la production des œufs chez les volailles, celle du miel; et il agit de même par toutes les méthodes agricoles. Fût-il inutilisé, gâché, le capital n'est pas perdu. Il se découvre toujours une circonstance pour son emploi, un être qui en profite pour le ramener en un état où d'autres en tireront parti. La nature utilise jusqu'aux cadavres pour perpétuer la vie.

Détruire le capital chez l'individu, dans la société, supprimer l'économie privée et l'économie publique est donc attenter à l'équilibre de chacun et à celui de la nation. L'équilibre n'est pas fait des seuls échanges extérieurs; il procède d'incessants échanges internes.

Il serait mal aisé de déterminer la part qui revient à chacune de ces catégories dans l'équilibre. Cependant, il ne paraît pas douteux que l'économie, le capital, pour nécessaires qu'on doive les tenir, ne constituent que des forces secondes. Mieux fonctionne la machine, plus les

échanges sont aisés et divers, moins les réserves sont utiles, plus il importe de les réduire. Dans un organisme sain, le travail remplace la graisse par les muscles. Dans une société saine, le capital se transforme sans cesse en industrie et, comme tel, il circule.

Il est donc, à la fois, nécessaire de le constituer, de le conserver et de le reconstituer quand il manque et, plus encore, d'éviter qu'il s'accumule monstrueusement chez certains individus, dans certains groupes. Il n'est utile que s'il se tient à la disposition du travail et des échanges. C'est le pain des mauvais jours; c'est le sel de toute entreprise. Il faut bien, si l'on se mêle de dicter une conduite aux hommes, tenir compte des mobiles qui déterminent leur activité productrice, de l'intérêt que chacun met dans l'accomplissement de son travail, du besoin qu'il éprouve d'être assuré contre la disette. Posséder est, à ses yeux, la plus sûre garantie d'avenir. On ne supprimera pas la propriété sans la restituer sous une autre forme. Le plus sage, dans l'état actuel de nos sociétés occidentales, est de la ménager. Il importe, tout autant, de l'empêcher de sortir de son rôle et de devenir un moyen de limitation du travail et le régulateur égoïste et myope des échanges.

§

Voici ce dont la biologie nous fournit pour nous aider à la solution de la crise: quelques interdictions formelles, et, pour le reste, de simples indications, des lignes. Nous ne pouvons demander plus à la moins dogmatique, à la plus empirique des sciences. L'événement permettra d'édifier sur ces lignes, suivant les circonstances. L'intelligence ne peut prétendre qu'à cette disposition et à la police des détails.

La connaissance de la vie nous enseigne que la nature ne fonde rien que par excès. Notre raison constate que des excès trop nombreux, trop violents, trop grands, peu-

vent être nuisibles, non point à l'équilibre général des êtres, puisque tout finit par se compenser, mais pour l'avenir d'une espèce, d'un groupe, d'un individu, en l'occasion pour l'avenir de la société des hommes. Ne laissons pas l'anarchie actuelle conduire notre civilisation à la catastrophe. En toute circonstance, remédions aux déséquilibres trop forts.

Mais, si le péril des excès actuels est certain, sachons que plus certain encore est le danger du conservatisme. La rigidité conduit à l'immobilité et, pour la société comme pour l'être, l'immobilité est la mort. Opposons-nous donc aux oscillations, aux aventures trop violentes, aux révolutions. Nous y opposant, ne nous abusons point pourtant sur leur signification et sur leur danger. Certaines révolutions sont utiles. Les pires peuvent être nécessaires. Quand la machine souffre de rouille ou le mécanicien de folie, d'égoïsme, d'impuissance, il faut bien changer l'une, chasser l'autre et l'opération ne peut être que brutale s'il se rencontre des résistances. Seuls, les ressorts vitaux doivent être conservés. Le reste ne mérite point notre respect. Pour sauver l'essentiel, il est souvent utile de beaucoup sacrifier.

La vie procède par destructions incessantes. Comment se perpétuerait-elle autrement? Il faut bien que les mêmes matériaux servent et resservent. Si l'enfant cherche à détruire les objets qu'on lui présente, ce n'est pas dans le but de constater leur mécanisme ou leur structure; ce serait, pour son intelligence non formée, peine perdue. Il détruit parce que, plus près de la nature que l'adulte, il ignore le conservatisme qui est artificiel, acquis, et qu'il obéit à la force destructrice qui commande la vie. Plus tard, il traitera de même le legs des ancêtres.

§

Après cela, que vaudraient des conclusions? Seule, une logique extérieure aux faits peut prétendre affirmer et

conclure. La vie nous oblige à soumettre notre raison à la manière de faire naturelle. Corriger les excès, soit; ne pas épuiser les réserves, les reconstituer lorsqu'elles se perdent, assurer surtout la libre circulation des échanges, multiplier ceux-ci, commencer l'entreprise par groupes de nations qu'unira une convention monétaire commune. Voilà ce que nous pouvons. Cette conduite sans héroïsme, sans contraintes, suppose que, dans le couple humain, chaque sexe conserve et améliore sa place.

Soyons conscients. La conscience est le sentiment de la nécessité de l'équilibre, de même que l'attitude morale se confond avec la défense de cet équilibre. Comment suivrions-nous, si rationnelle qu'elle nous paraisse, une règle qui choisirait, pour construire un édifice biologique, une autre base que l'équilibre, sans lequel il n'est point de vie ?

CHARLES NICOLLE.

STEFAN GEORGE

ANNONCIATEUR DU NOUVEAU REICH

—

Le plus grand poète de l'Allemagne contemporaine, Stefan George, vient de mourir à l'âge de 65 ans. Mort qui plonge le monde littéraire dans une stupeur douloureuse. Déjà maintes Revues préparent des études sur le grand disparu; le *Mercure* se doit d'être le premier à évoquer son ombre immense, comme il fut le premier, en mai 1892, à révéler au public français le jeune poète allemand encore inconnu, aussi bien en Allemagne qu'en France, et dont Albert Saint-Paul, seul, s'était avisé de traduire quelques poèmes des « *Pilgerfahrten* ».

En mars 1893, le *Mercure* signalait, dans les *Blätter für die Kunst,* les remarquables traductions georgiennes de Mallarmé, Verlaine, Moréas, Baudelaire, et le félicitait d'avoir arraché le verbe à son domaine terre à terre pour l'élever à une sphère éblouissante; en juillet, notre « Revue de la Quinzaine » analysait le nouveau recueil de George : *Algabal,* et notait que, dans sa lutte contre le naturalisme, alors en honneur en Allemagne, George se rattachait aux symbolistes français. Désormais, George était connu en France, grâce au *Mercure;* on se reportera avec intérêt au compte rendu particulièrement solide d'Henri Albert, du recueil *Das Jahr der Seele,* dans le numéro de septembre 1898.

La mort de George dans les conjonctures actuelles pose un problème d'une grande actualité : celui des directives culturelles de la nouvelle Allemagne. L'œuvre de George,

prophète autant que poète, ou plutôt : prophète parce que grand poète, servira-t-elle d'Evangile à l'Allemagne de Hitler? Le Führer n'ayant pu rallier l'homme de son vivant annexera-t-il son œuvre après sa mort? Essaiera-t-il de la faire interpréter comme le pendant, sur un plan supérieur, celui de l'art et de l'intellectualité, de son propre bréviaire pour les masses, — si intéressant et si fort: *Mein Kampf*?

Personne, dans la presse française, n'a mentionné la proposition que Hitler avait faite, il y a six mois, à Stefan George, d'entrer à l'Académie de Berlin, pour combler le vide fait par les démissions forcées de Thomas et de Heinrich Mann, de Fritz von Unruh, de Wassermann, de Franz Werfel, etc...

Cette offre avait revêtu à mes yeux une importance que je ne saurais très exactement mesurer, mais que je pressentais nettement, et qui me semblait tout à fait caractéristique d'une évolution du mouvement hitlérien, et d'un effort, de la part de ses dirigeants, pour se réconcilier avec la culture, avec l'art, avec l'intelligence, après avoir établi leurs premiers succès au cri de : « A bas la culture! »

Si Hitler a la main lourde en pratiquant son œuvre d'épuration de l'intellectualité allemande, cela ne prouve pas à priori qu'il fasse absolument fi de toute notion de culture. Son invitation à Stefan George le prouve. Que celui-ci, hésitant, ait poliment refusé, cela est une autre question, qui n'a guère d'importance à nos yeux. Ce qui est caractéristique, c'est le geste de l'ancien « peintre en bâtiments » dont bien peu de Français ont su assez tôt discerner la valeur (1). Qui sait si d'ici peu d'années nous ne serons pas obligés de convenir que Hitler a su s'entourer, comme Mussolini, d'une élite authentique, non seulement par l'énergie, mais aussi par la culture?

Déjà, il cherche des poètes, des éducateurs pour ses

(1) *Intransigeant*, 9-10-1930. *Grande Revue*, mars 31. *Revue Politique et Parlementaire*, déc. 1931. *Journal de Rouen*, 18-8-32.

troupes un peu désemparées; son offre à Stefan George mérite de nous arrêter. George peut-il être considéré comme un prophète de l'Allemagne nouvelle, et peut-il être annexé par Hitler? Tel est l'objet de cette étude.

A première vue, cette annexion paraît bien difficile, et fait l'effet d'une gageure. S'il est un « clerc » qui n'a jamais trahi la cause sacrée de l'intelligence, c'est bien George. Nul n'a été moins soumis que lui à l'influence de la nation, nul n'a vécu plus solitaire, plus à l'écart de son époque et des lauriers éphémères. Le cercle de fidèles qu'il s'est créé, très restreint, ne s'est jamais orienté vers le monde extérieur, volontairement. Il semble donc que George puisse faire siens ces vers de Rilke, dans les *Frühen Gedichte: « Das ist die Sehnsucht: wohnen im Gewoge und keine Heimat aben in der Zeit.* » (L'aspiration de mon âme est de voguer sur les flots et de n'avoir point de patrie dans le temps.)

Il ne semble donc pas que cet isolé, méditant dans un domaine étroit que personne ne peut comprendre, sinon lui-même, puisse revêtir l'aspect d'un personnage mythique, appelé à donner les bases morales et esthétiques d'un peuple en quête d'un éducateur, et remplir une tâche historique.

Mais, à y regarder de plus près, nous discernons qu'à peine dégagé de l'influence des Symbolistes français, Stefan George a rêvé d'une résurrection de l'Empire allemand dans l'esprit de la vieille légende du réveil de Frédéric Barberousse, « lorsque les corbeaux ne voleront plus autour du château de Kyffhausen »; nous trouvons que dans maints recueils de George, sa position vis-à-vis du moyen âge correspond tout à fait à celle du romantisme hitlérien, qu'elle est essentiellement antibourgeoise et chevaleresque; que, sous des vêtements antiques, il fait parfois allusion à des figures assez modernes (Louis II de Bavière dans *Algabal*), et cela dans un esprit très « Allemagne 1933 »; qu'enfin, il peut très clairement être

considéré comme un prédicateur d'héroïsme, d'un héroïsme un peu moyenâgeux, légèrement teinté de romantisme, exactement dans la note de la jeunesse allemande actuelle, celle qui a poussé Hitler au pouvoir.

Mais ce serait une erreur de voir dans Stefan George une source mystique du mouvement hitlérien, comme nous en avons distingué une dans Luther (cf. *Revue Politique et Parlementaire,* juin 1932) et dans Nietzsche (*Mercure,* 1-8-32). L'intérêt que présente ce poète est précisément qu'à côté de la nuance romantique indiquée plus haut, il nous apparaît d'autre part comme un pur classique; et je l'entends au sens où je l'appliquerais à Gœthe: Stefan George a fait, lui aussi, son voyage en Italie, ou plus exactement en France, ce qui revient au même au point de vue culturel; lui aussi, loin de répudier la haute leçon des classiques gréco-latins dont la France s'est faite l'héritière et la représentante, il tente dans toute son œuvre de réaliser l'idéal que se traçait Gœthe en composant l'épisode d'Hélène dans le Second Faust: couler le génie germanique dans la forme antique.

Or, je n'ai que trop présentes à l'esprit les terrifiantes professions de foi que me tenaient d'authentiques intellectuels prussiens il y a deux ans (*Grande Revue,* déc. 1931): « Weg mit dem Begriff Kultur! Foin de toute imitation gréco-latine! Il importe à l'Allemagne actuelle de rompre tous les ponts avec la soi-disant culture méditerranéenne et française! Il nous suffit d'être nous-mêmes et nous n'avons pas besoin de modèles! En tous cas ce serait vers la Russie ou les Etats-Unis (!) que nous tournerions les yeux, et certainement pas vers ce vieux cuistre de Gœthe qui était plus « welsche» qu'allemand! »

Et aujourd'hui, Hitler tend la main à celui qui, dans toute l'élite allemande contemporaine, représente peut-être le plus purement depuis Gœthe l'idéal gréco-latin, classique, humaniste français, non seulement par sa

conception et son culte de la forme, mais aussi par son éthique!

Il peut donc ne pas sembler trop exagéré d'émettre l'hypothèse d'une évolution du mouvement hitlérien dans le sens de la culture, hypothèse peut-être aventureuse, mais dont l'intérêt justifie un examen plus précis de l'œuvre de George.

§

Bien avant la parution du célèbre ouvrage *Jeunesse allemande sans Gœthe*, j'avais noté la désaffection totale de la jeunesse d'outre-Rhin à l'égard du Sage de Weimar, et je signalais notre inconséquence à fêter le centenaire d'un homme ne représentant absolument pas la culture allemande actuelle (*Mercure*, 1-8-32). Aujourd'hui, personne en Allemagne ne lit *Iphigénie*, mais tous ont à la main *Mein Kampf* de Hitler. Jamais les circonstances politiques n'ont eu une emprise aussi nette sur l'intelligence de toute une nation. L'esprit de l'époque est infiniment plus brutal encore qu'au temps où Bismarck poursuivait son but par le fer et par le feu, et prononçait le mot connu: « Pourquoi diable voulez-vous que je sois harmonieux? »

Gœthe revenant sur terre ressemblerait comme un frère à l'Idiot de Dostoïewski; dès 1907, dans son *Septième Cercle*, George écrivait déjà, pensant peut-être à lui-même autant qu'à Gœthe, car la modestie n'est pas sa qualité dominante: « S'il venait un poète encore plus noble, qui l'honorerait? Il passerait parmi vous comme un roi inconnu ».

Mieux: si Gœthe vivait aujourd'hui, il serait sans doute hitlérien et ne serait plus Gœthe; mais s'il restait en 1933 ce qu'il fut en 1813, il serait considéré en Allemagne comme un traître à sa patrie; car c'est au contact des « Welsches », de l'Italie, qu'il est vraiment devenu lui-même; c'est grâce à la leçon de l'antiquité classique

qu'il a dompté, canalisé, assagi sa fougue germanique. Il ne voulait pas être un pur Allemand, n'être qu'un Allemand. Cela lui eût semblé synonyme d'humanité incomplète et inachevée. Dans cette synthèse qu'il opéra en lui du classicisme et du germanisme, le classicisme eut la primauté.

C'est le contraire qui se produisit chez George. Son séjour à Paris, ses brefs voyages en Espagne et en Italie l'ont sans doute révélé à lui-même, comme pour Gœthe les voyages en Italie, mais ont eu sur lui plutôt un effet de réaction de son germanisme (« *Kehre in die heilige Heimat, findest ursprünglichen Boden...* ») et cela se sent dès ses *Pilgerfahrten*, 1891, à son retour de Venise. La culture méditerranéenne ne lui sert qu'à le rendre capable de concevoir le Beau, de capter l'héritage classique, mais cela au profit du germanisme. Il ne forme pas seulement, comme Gœthe, son germanisme dans le moule classique mais prétend en faire un moule germanique.

C'est par là qu'il peut être considéré comme le héraut du Troisième Reich, et sur le plan culturel, donner la main à Hitler.

C'est depuis *das Jahr der Seele* (l'année de l'âme), 1897, et surtout depuis *der Teppich des Lebens* (le tapis de la vie), 1900, que George laisse transpercer dans son œuvre la prédominance du germanisme sur le classicisme gréco-latin-français. Ce n'est plus l'esthète attiré par Mallarmé, ni le théoricien de l'art pour l'art; c'est un prophète, à qui un ange a révélé sa mission. Ce n'est plus le dilettante décadent qui, comme son Héliogabale, s'enivrait de parfums; c'est un Ermite de la Montagne à la manière de Zarathustra. Opérant la même métamorphose que Nietzsche, répudiant l'art Wagnérien après l'avoir tant aimé, George se fait le visionnaire de la décadence, il la dénonce partout et la flétrit, il appelle à la guerre sainte. Il est clair qu'il s'agit d'une guerre contre soi-

même, contre ses bas instincts. Il connaît les moyens de salut et les indique: discipline, concentration, volonté.

On pourrait même soutenir que George a prévu, prédit et annoncé la personne de Hitler, le « Führer ». Cela par toute sa conception du héros, renouvelée de Carlyle, d'Emerson et de Nietzsche. Le héros, ce printemps humain, n'est pas assujetti à un code moral rigoureux; c'est à la fois un vengeur, un incendiaire et un sauveur. Sa principale vertu est le feu intérieur, et de savoir utiliser toute sa force, même ses instincts de sauvagerie. Le héros, ainsi conçu, peut être un aventurier, un criminel, pourvu qu'il soit un homme d'action; pourvu que sa surhumanité passionnée sache utiliser les déchets même de l'humanité: exactement Hitler.

Mais à la vérité, ce chef-là annoncé et désiré par George (voir *Der Eid,* dans *Der siebente Ring*), n'est pas le chef véritable et définitif; il n'est qu'une étape vers le surhomme authentique, le « gardien du vestibule sacré ». Ce dernier, nous trouvons sa silhouette esquissée dans les deux poèmes du *Ring,* intitulés *Die Führer:* dans le premier, un homme nu se tient sur le bord de la route; il voit passer un équipage richement paré, symbolisant la vie facile; il court derrière, et la foule des hommes le suit avec des cris sauvages. Interprétons: cet homme, ce n'est pas l'idéal suprême de George; c'est un chef superficiel, épris de la vie facile (que hait George); il se laisse conduire par le premier spectacle et la première illusion venue, et conduit les autres à sa suite; je comprendrais même ici le mot « *führen* » dans le sens de « *verführen* », séduire. L'idéal de George est autre: il ne faut pas se laisser conduire, séduire aveuglément, dans un élan tumultueux, mais être un chef calme et profond.

C'est ce qu'indique le second poème, esquissant la silhouette du véritable chef, qui ne sera autre que Stefan George lui-même. La scène se passe dans une ferme;

les ouvriers travaillent, chargent des matériaux, construisent; dans les jardins, on festoie et l'on chante bruyamment, au milieu des femmes, pour célébrer le travail accompli; mais les chants sont sans éclat, car ils sont sans profondeur et sans résonance intérieure (ces termes s'appliquent merveilleusement au formidable effort de construction de l'Allemagne d'après-guerre; c'est à ce don de prophétie qu'on reconnaît les grands poètes); enfin l'un des convives se détache du groupe, la tête haute, il s'éloigne de la foule bruyante et superficielle; devant le portail de la ferme, sous la voûte du soir, il se recueille et se replie en lui-même, il prie, et l'auréole du chef couronne son front.

C'est en suivant ce chef-là, dont George est le prototype, qu'on accédera à une civilisation supérieure. Il ne se fera pas un jeu de la gloire, il n'oubliera pas son perfectionnement intérieur, il sera grave et pur; il sera vraiment un élu, un *Erkorener.* Il sera chef à la fois par le don inné et par un effort personnel de volonté.

A vrai dire, cette attitude de chef et de prophète, que George a prise à partir du « *Stern des Bundes* », ne cadre guère avec celle de sa jeunesse, l'attitude parnassienne du culte de l'art pour l'art. Il est piquant de relire aujourd'hui ses déclarations de la première série des *Blätter für die Kunst,* p. 10: « Notre art se désintéresse de toute prédication morale, de toute amélioration du monde et de tout rêve de bonheur; nous ne sortons pas du domaine de l'art pur; nous voulons l'art dispensé de tout service » ...ou encore cette phrase des *Tage und Taten* (1893), p. 88: « Seuls les hommes en décadence se réclament de cette triple pourriture: la ville, l'Etat et la race. »

Je sais qu'en disciple de Nietzsche et en pur Allemand, il déclarera que « le maître de l'avenir sera l'homme capable de changer »; mais le changement apparaît ici par trop radical. La prédication du « *Neue Reich* » n'a plus rien de commun avec la poésie pure. Le seul fait

de vouloir former les hommes à son image, d'abord des disciples choisis, ensuite tous les Allemands, et finalement l'humanité entière, prouve une volonté dominatrice qui est l'antithèse du sentiment poétique. Ses disciples (par ex. Werner Mayer) prétendent qu'on ne doit pas aborder George du seul point de vue littéraire. Comment! Voilà un homme qui pendant des années se dit uniquement et strictement poète, méprisant tout ce qui n'est point poésie pure, et nous n'aurions pas le droit de le juger seulement comme poète? Vous venez maintenant me dire que le poète doit *aussi* être un prophète des temps nouveaux, ainsi que Hölderlin le concevait avec son Hypérion, rêvant de régénérer la Grèce moderne, ou en fin de compte sa propre patrie, l'Allemagne. Je l'admets, mais ce qui reste un peu choquant dans le prophétisme de George, c'est la volonté aprioristique d'être un chef. Cela, il le manifeste dès sa prime jeunesse: il attache dès l'origine plus d'importance à se constituer une cour, une sphère d'influence, qu'à composer son œuvre même. Sous les dehors du pur esthète, perce déjà l'homme d'action, le dominateur.

Cette évolution se sent déjà dans le fragment de *Manuel et Ménès*, roman byzantin inachevé (mode symboliste de l'inachevé, après Mallarmé, avec Rodin, et même Valéry). Le prophète et savant Ménès, vieilli, doit renoncer à son œuvre et se retirer devant Manuel qui a les dons du chef, et à qui tout réussit. Il aura la consolation de l'admirer en lui vouant une obéissance volontaire, comme eût dit Nietzsche. Le penseur ne sera plus que le guide moral de l'homme d'action. A moins qu'il peigne son propre dédoublement, et sa transformation de penseur en chef d'école et en prophète actif.

Cette transformation s'avère lors de sa rencontre avec Maximin, Dieu fait homme. Dès lors, George se croit le porte-paroles de ce Dieu apollinien, et chante « la bonne parole » dans *Der Siebente Ring*. Il se fait le héraut de

ce Dieu disparu si vite, et dont il est seul à avoir reconnu la divinité. Il fera rayonner sur l'humanité la lumière qui émanait de Maximin. Ce bel adolescent devient le symbole de la jeunesse allemande, de la jeunesse du peuple élu. Le monde entier viendra chercher en Allemagne le sillage laissé par le nouveau Messie et s'enrichira de son sourire; il sera renouvelé, sentira la présence de Dieu dans toute la nature. Telle est l'initiation mystique dont George se fait le grand-prêtre.

Désormais il parle en prophète, et aussi en maître aux rares disciples auxquels il réussit à faire partager sa foi. Il parle en mystagogue. Il est seul à pouvoir dispenser les dons divins; il connaît seul le but, seul possède la clef de la vraie conception du monde, et du bonheur de ses disciples. Ce bonheur commence du jour où ils l'écoutent et le suivent. Il consiste à lui obéir aveuglément. George créera le Nouveau Reich, mais il faut rester fidèlement à ses côtés et à sa dévotion. « Je veux, tu dois ». Dominateur, il fait son éducation lui-même, selon la lettre de l'enseignement nietzschéen; la race d'hommes sur laquelle il doit régner est préformée en lui; il en est le maître en lui-même, avant de l'être dans ses disciples. Il leur communique la conviction qu'ils sont de la race des Dieux, des Surhommes. Il est lui-même le Surhomme-type, annoncé par Zarathustra, et c'est ainsi qu'il se laisse très sérieusement diviniser par ses disciples. Choryphée d'un royaume religieux dont il est lui-même le dieu, il admet progressivement ses disciples au sacre de l'initiation à ses mystères. On voit que rien ne manque à ce grand comédien, pas même le secret! Il constitue sa petite chapelle selon une sévère hiérarchie, et avec l'absolutisme hitlérien. Il se dit le moule de l'Allemagne future: « *Für zehn tausend Münder hält einer nur das Maass* ». Il est une fin et un commencement: une fin, une conclusion, car il contient l'esthétisme hellénique et le prophétisme judéo-chrétien; un

commencement, car il unit toutes les valeurs, et une nouvelle table, comme Nietzsche, en une synthèse qui symbolise la sainte jeunesse allemande. C'est par là qu'il appartient à la lignée des Formateurs de l'Allemagne nouvelle.

Et bon gré mal gré, en dépit de son attitude d'ermite de la montagne et d'esthète enfermé dans sa tour d'ivoire, il reprend la vieille tradition allemande d'expansion et de puissance matérielle. Discutez avec un Allemand, il vous fera une subtile distinction entre la notion de peuple allemand en tant que race (Volkheit) et celle de nation, d'Etat allemand. Et il vous dira que George ne rêve que la réalisation intégrale de la Volkheit allemande. Distinction vaine qui n'attrape que les naïfs. Et quand George prétend que l'état actuel n'est qu'une étape vers la réalisation de l'intégralité du peuple allemand, nous savons comprendre qu'il s'agit du vieux rêve d'hégémonie sur toutes les contrées peuplées ou à demi peuplées de Germains, dans le présent ou dans le passé. Toute l'Europe y passe.

George n'a pas même pu se défendre de flatter le sentiment national en reprenant la légende de Frédéric Barberousse, endormi dans son château de Kyffhausen, tandis que les corbeaux volent autour de la colline. On peut lire notamment les *Gräber in Speyer*. Dans le premier «« Tombeau », reposaient les Empereurs allemands. Des traîtres et iconoclastes ont ouvert de leurs mains sacrilèges cette dalle. Les larmes de la jeunesse allemande contemporaine et future doivent expier cette profanation. Il y a là une dette de sang à payer, sinon il se vengera sur la jeunesse allemande. J'aime beaucoup ce rappel de la légende d'Oreste qui donne à la soif de vengeance allemande un caractère de fatalité: je dois tuer ma mère, sinon les Mânes de mon père resteront inapaisés et les Furies me poursuivront! Nul doute que dans cet esprit la prochaine guerre contre la France ne

soit présentée comme l'accomplissement d'un devoir sacré, d'un devoir religieux!

La jeunesse allemande doit réparer la honte subie à Worms; sinon les générations futures ne trouveront plus aucun vestige des tombes impériales. Il est encore temps, les pierres sont encore vivantes, la cathédrale n'est pas encore vide, et son sol est lourd d'âme. Les illustres empereurs peuvent encore échapper au maléfice de l'oubli: l'intrépide fondateur de la cathédrale, Conrad; Henri III dont le sceptre a frappé si fort les Welsches; Henri IV au riche et malheureux destin (révolte de son fils, captivité, fuite, Canossa). Il oppose un silence méprisant à ceux qui raillent son humiliation devant le pape, et pense qu'il y a des lieux dont le nom est plus honteux que Canossa. Prévoyait-il Versailles?

George raisonne ici en catholique, rompant avec la tradition historique des Ranke, Treitschke, qui accablent Frédéric IV. Sa plainte devant la souillure des tombes impériales implique l'admiration romantique du Saint-Empire de nation germanique. Spire doit devenir le véritable sanctuaire des grands aïeux, dont le sang réclame vengeance: la jeunesse allemande doit rétablir l'Empire dans sa grandeur intégrale. Notons que cela est écrit en 1907...

Le second poème apparaît encore plus prophétique. C'est toute la dynastie habsburgeoise depuis Rodolphe qui se lève du tombeau et son antique magnificence jusqu'à Maximilien. Rodolphe contemple le déclin de sa race, les guerres de religion, les révoltes, les invasions étrangères, la chute d'une puissance millénaire (George pense-t-il à 1805 ou prévoit-il 1918?). Celui qui rayonne le plus est ce Frédéric Barberousse dont la mère était méridionale, mais qui a su le mieux accomplir les aspirations du peuple allemand, les plans des Carolingiens et des Othons. Plus grand que tous, il a caressé le rêve des Croisades. En lui s'appariaient la dignité des Empe-

reurs romains et la sagesse de la Cabale (mot pris ici non pas dans le sens de tradition, mais de Magie, de pratiques pour communiquer avec les puissances surnaturelles). Ses châteaux-forts d'Agrigente et de Selinunt (Sicile) symbolisent sa grandeur (et cette éternelle aspiration allemande de régner sur l'Italie). Dans ce poème où, notons-le, il n'est pas plus question de l'Empire des Hohenzollern que dans le premier, George célèbre le moyen âge comme pour l'opposer au présent (c'est-à-dire l'avant-guerre). Barberousse lui paraît le plus grand Allemand, peut-être par le fait même qu'il n'en était un qu'à moitié, et qu'il a synthétisé latinisme et germanisme. Œuvre singulière, on le voit, où la synthèse de l'Antique et du Moderne rêvée par Gœthe sur le plan culturel (Euphorion du *Second Faust*) prend un caractère national-racial pour le plus grand profit du germanisme.

Ainsi, dès avant 1914, le Reich n'avait pas, aux yeux de Stefan George, sa vraie respiration. C'est le petit Reich formé par lui et ses disciples, cette Allemagne secrète et modèle, qui doit lui apporter le souffle. Reste à savoir si, poursuivant en fin de compte un but identique à celui de Hitler, les moyens de George sont identiques. Jusqu'à présent, il ne semble pas. Il suffit de considérer l'attitude de George pendant la guerre. Non seulement il n'a pas signé le Manifeste des 93 intellectuels, mais il a écrit en 1917 un livre (*Der Krieg*) où il dit nettement que ce n'est point par la guerre que le peuple allemand prendra conscience des raisons profondes de sa décadence, qui est d'ordre moral. Et ce n'est pas la guerre qui rendra sa grandeur à l'Allemagne. Dans les trois derniers poèmes du recueil (*le Poète dans les temps de trouble*), il affirme une fois de plus sa haine de la cité et de l'Etat sous leur forme actuelle. Il ne prononce rien contre la France; non seulement il ne partage pas la théorie courante que l'Allemagne doit régénérer le monde, mais il détourne son regard de son peuple, qu'il voit languide et valétu-

dinaire (« *aus Purpurwolken sprach des Himmels Zorn: mein Blick ist abgewandt von diesem Volke... siech ist der Geist...* »). Il *blâme* carrément cette guerre; « Je ne prends point part à ce combat tel que vous le menez » (*am Streit wie ihr führt nehm ich nicht Teil*); et comme on lui demandait s'il était incapable de voir la beauté du sacrifice et du sentiment national, il répondit: « *Diese sind auch drüben* » : ces nobles sentiments existent aussi de l'autre côté.

Sans doute, on trouve quelques poèmes qui rendent un son bien authentiquement allemand (*Sprüche an die Toten*); mais les morts que George chante ici, ce ne sont pas tous les Allemands, victimes de cette « fable de la patrie et des jactances guerrières », ce sont ses disciples tombés. Il peut même sembler étonnant que ses disciples, des surhommes par conséquent, se soient bêtement laissé tuer au nom de cette phraséologie périmée de gloire et de patrie. Mais si, ils combattirent par devoir, plus héroïques encore de se vouer à une cause à laquelle ils ne croyaient pas. (Il n'y a pas que les disciples de George pour avoir fait cela pendant la guerre). Ils ont servi la cause du Nouveau Reich, dont le cercle de George est l'emblème. Ils ont fait souffler sur l'Allemagne le vent du Troisième Reich et lui ont montré ses vrais symboles: esprit religieux, héroïsme (« *dann flattert im Frühwind mit wahrhaften Zeichen...* »).

Il est donc défendable d'interpréter l'attitude de George, en se basant notamment sur ses derniers ouvrages (*Der Krieg, Das neue Reich*), comme supranationale, et sa prédication comme essentiellement humaine au sens moral, dépassant les cadres du pays natal, de la famille et de la nation. On pourra donc voir en lui un continuateur de Herder et de Gœthe, rêvant d'une humanité noble et bonne, indépendamment de toute question de nationalité. On verra en lui le plus authentique disciple de Nietzsche en prenant le mot de Surhomme dans le sens

de stoïcien, d'homme supérieur, plus attaché à se dominer lui-même qu'à dominer les autres. Mais il est tout de même curieux que ce soit toujours le peuple allemand, cette mystérieuse Volkheit si subtilement distinguée de l'idée de nation et d'Etat, qui doive être le représentant de cette humanité supérieure et la dicter aux autres peuples. En fin de compte, on en revient au « Deutschland über alles », que ce soit dans le domaine matériel ou dans le domaine moral.

§

Notre conclusion ne serait pas complète si nous ne signalions une autre divergence, plus grave encore, entre la doctrine de George et le national-socialisme. Si George et Hitler peuvent à la rigueur penser de même, en dernière analyse, sur le terrain national, malgré la différence des moyens employés, ils ne peuvent s'entendre sur le terrain socialiste. Ce n'est pas ici la place d'étudier dans quelle mesure Hitler fera une « révolution » socialiste, et si les concessions qu'il a déjà données aux masses à ce sujet sont solides et seront durables. Il n'en est pas moins vrai que l'alliance de Hitler avec le Club des Seigneurs et avec les magnats de la Ruhr a été éphémère, qu'il a réussi ce tour de force, vraiment surprenant, de dominer et l'aristocratie prussienne, et les puissances financières, et qu'il a déjà donné des gages aux masses qui l'ont porté au pouvoir. Rien de plus étranger au sens aristocratique de la hiérarchie de George que ce mouvement des masses et que cette politique des masses. L'idéal socialiste même, d'égalitarisme et d'uniformisation, de recherche d'un bien-être moyen pour tous et de l'amélioration avant tout matérielle des peuples, est aux antipodes de l'idéal moral de George. Il répudie tout allégement de la destinée humaine et toute vie facile. Si son mot d'ordre n'est pas exactement comme pour son maître Nietzsche: « vivre dangereuse-

ment », c'est en tous cas: « vivre difficilement », signe auquel on reconnaît l'aristocrate, signe qui ralliera toutes les âmes bien nées (1).

La façon même dont George recrute ses disciples est essentiellement aristocratique: ce sont des élus, des sages au sens de mages; ils sont hors de la masse, et ne partagent ni les mœurs ni les jeux des autres (« *wir folgen nicht den Sitten und den Spielen der Anderen* », dans *Der Jünger*). On saisit ici l'illogisme du prophétisme de George. Comment formera-t-il l'âme de la Troisième Allemagne sans gagner les masses? Et comment les gagnera-t-il en les méprisant et en se renfermant dans une hautaine solitude? Vouloir ignorer son peuple, et en même temps vouloir l'éduquer, est contradictoire. Se confiner dans la formation d'une élite de jeunes dieux sur le modèle du fameux Maximin, c'est une forme de la solitude et du narcissisme. C'est se vouer à l'inutilité. Comme Nietzsche, George tourne en rond autour de lui-même, incapable de sortir de soi. Sortir de soi, ce serait prêcher pour de bon, prêcher aux masses.

George a parfois de ces élans, mais bien brefs. Il dit que ses disciples sont des héros, des combattants; il leur met le marteau à la main, comme Nietzsche à ses imaginaires disciples; il leur montre comme modèles les Templiers, cet ordre éminemment combatif. Il dit même dans une sorte de Prière à Maximin (*Gebet*): « Je vois des centaines de nobles fronts baignés de ta sainte lumière, te louant de toute la splendeur que tu as fait rayonner sur eux ».

Des centaines, oui, peut-être; mais si l'enthousiasme d'une poignée de jeunes gens explique précisément l'invitation de Hitler à l'Académie de Berlin, il faut convenir qu'il existe entre cette élite et l'immense majorité

(1) Il faut d'ailleurs préciser que l'idéal de Hitler n'est point du tout l'égalitarisme, mais peut au contraire être interprété aussi comme un aristocratisme fondamental.

de la jeunesse actuelle un contraste profond. Elle accepte la discipline de fer de Hitler, pour la raison même qu'elle est incapable de se donner à elle-même une discipline, celle que George réclamait de ses disciples, avant qu'ils se donnassent totalement à lui. Entre une discipline d'ordre matériel et une discipline d'ordre moral et esthétique, il y a une différence abyssale. Les jeunes Allemands prêts à écouter George que j'ai rencontrés, ce sont des intellectuels ayant longtemps séjourné à Paris, influencés et équilibrés par notre raison classique, et peu enthousiastes à partager le vitalisme romantique des masses hitlériennes, dont l'anarchie intérieure a besoin de la trique pour se sentir vivre.

On peut donc conclure que si George vaut la peine d'être étudié, comme l'un des courants culturels qui ont abouti à l'hitlérisme, il serait très exagéré de le considérer comme une source directe de ce mouvement. Se serait-il rallié à l'hitlérisme, aurait-il accepté finalement le fauteuil académique qu'on lui offrait? Il est malaisé de le prévoir, car il était à double face. L'une est celle de l'esthète épris de beauté pure, l'autre est celle du dominateur. A mon sens, ces deux faces sont antithétiques, et la volonté de s'ériger sur un piédestal et de jouer à l'hypnotiseur est l'opposé de tout véritable tempérament poétique. Cette volonté d'accomplir une tâche historique est chez George presque pathologique: je ne citerai pour preuve que cette fantaisie d'enfant qui, à sept ans, lui faisait imaginer un langage ésotérique, une sorte de jargon espérantiste que lui seul pouvait comprendre. A ce point de vue, il n'a guère fait de progrès depuis l'âge de sept ans, et il faut passer une journée sur chacun de ses poèmes avant de tenter de leur prêter un sens. D'ailleurs, il s'en vante, et c'est par pose qu'il se veut hermétique. Il proclame dans « *Ursprünge* »: dans un cantique que nul ne comprit, nous avons exigé et dominé l'Univers (*in einem Sange den keiner erfasste*

waren wir Heischer und Herrscher). Il est difficile de voir un nouveau Pierre L'Ermite et un prophète sincère en ce créateur prétentieux d'un royaume spirituel que lui seul peut comprendre. L'égocentrisme poussé à ce point serait pathologique, comme chez Nietzsche, si par ailleurs la nature de George n'était si solidement équilibrée. C'est cette maîtrise de soi, cette confiance en soi, qui est assez déplaisante dans l'homme. On ne peut prendre au sérieux la solitude qu'il prône. Cet homme indépendant, oisif, grassement renté par ses pères marchands de vins, s'est isolé simplement par ambition, s'est posé en contradicteur de son temps, mais cela ne suffit pas pour jouer au solitaire de la montagne et au prophète. La vraie solitude, celle de la misère et de l'abandon total, il ne l'a pas connue. Il n'a pas connu non plus la solitude intellectuelle si affreuse d'un Nietzsche, tirant en 1887 la 4e partie de son *Zarathustra,* ce livre génial, à 40 exemplaires, et ne trouvant dans le monde que sept personnes à qui l'envoyer, sept amis, et quels amis! — qui ne répondaient même pas!

Bien souvent, l'attitude d'isolé, quand elle n'est pas le résultat d'un effort méconnu, et d'une amertume inguérissable que l'on essaie bon gré mal gré de transformer en allure d'orgueil et de supériorité, cette attitude est un moyen précisément de forcer l'attention des gens. George y a réussi. Son habileté, comme sa force de volonté, sont indéniables. Toute la question est de savoir si, dans le cas où il eût vécu, il serait resté prisonnier de l'attitude qu'il avait prise, et l'aurait trouvée plus confortable, plus profitable pour sa vanité, ou bien s'il aurait jeté le masque et montré son vrai visage d'homme d'action et de dominateur, d'apôtre, non pas seulement au point de vue artistique, mais national (1. Je serais enclin à croire

(1) Cet article était imprimé quand fut connue la nouvelle de la fondation, par Gœbbels, d'un Prix littéraire « Stefan George » de 72.000 fr., ce qui corrobore notre thèse.

que la plupart des gens de lettres sont des hommes épris d'action, qui s'ignorent, qui craignent de ne pas réussir dans la mêlée, ou qui ont déjà échoué et se consolent en écrivant. Mais quand ils le peuvent, ils trahissent avec enthousiasme la cause sacrée de l'art et de l'intelligence pure, pour avoir une influence politique ou nationale: Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Zola, Barrès, Maurras, tous!...

Et cela n'est-il pas très compréhensible quand on voit le peu d'influence qu'exercent l'art et l'intelligence dans la vie des peuples et l'évolution de l'histoire? Que compte la suprême intelligence d'un Erasme en regard de la violence de ce paysan de Luther et des reîtres qui le soutinrent? Celle d'un Gœthe en face du parvenu corse ou des forcenés de 1813? Que comptent des Thomas Mann, des George, ou des Einstein devant le dictateur? L'humanité n'a pas avancé d'un pas depuis que le Macédonien, puis le Romain, anéantissaient la Grèce de Périclès: quand ce ne sont pas les marchands et les financiers qui étouffent l'intelligence, ce sont les brutes militaires.

J. GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

SONATE AU CRÉPUSCULE

—

DECLIN DU JOUR

La flamme du couchant pénètre au fond des bois.
Son incendie embrase une dernière fois
Le feuillage éclatant et le sol qu'il prolonge.

Soudain un grand oiseau désespéré y plonge.

Tu te promènes dans ton vaste souvenir
Et savoures, Douleur, comme un poison suave,
Le charme du regret de ce qui va finir.

Le visage du soir se ferme et devient grave.

Mais fraîche et folle, insouciante de ses eaux,
Seule rit une source à l'abri des rameaux,
Et ses jaseurs ruisseaux, grelottant de lumière,
Courent et vont se perdre aux jeux de la rivière.

—

SOIR

Un doux fleuve amarante où naviguent des brumes.

Est-ce encor de la joie aux enfants que nous fûmes,
Ce bel horizon d'or vers lequel, lourd de soir,
S'avance, enflant son onde, un doux fleuve amarante?

De la mélancolie erre en son nonchaloir.

Les champs, les bleus jardins, la forêt odorante,
Les pampres empourprés, tout ce qui a été
Vivant, luxuriant aux chansons de l'été,
S'apaise et, dans cette mourante symphonie,
Pleurent de nos regrets les plaintes infinies.

Cherches-tu, dans le ciel, cette blonde splendeur
Qui s'épanchait jusqu'à ton front las, ô Douleur?

Le silence, ce soir, le silence t'accueille,
Douleur, qui viens, courbée en ton manteau d'automne,
Ramasser tristement ta couronne de feuilles
Parmi tous les trésors que l'été abandonne.

O Toi, la vraie amante, et sans autre désir,
Douleur, tu restes seule avec ton souvenir.

—

CREPUSCULE

Et ce n'est plus le soir, et ce n'est pas encore
La nocturne splendeur du ciel en ses velours.
Dans l'air crépusculaire et frêle s'évapore
La balsamique odeur des bois et des labours.

Parfois passe l'écho d'une corde sonore.
La fontaine cachée a des sanglots d'amour.
Le crépuscule enlace, à des roses d'aurore,
La sombre rose où meurt la pourpre d'un beau jour.

Quel doigt souple a touché la sanglotante harpe?
La danse laisse en l'air s'envoler son écharpe,
Volupté d'un instant harmonieux qui fuit.

Et toute la chanson surprise, que module,
Dans l'azur éploré, la flûte de la Nuit,
Se lamente à l'archet mourant du crépuscule.

—

NOCTURNE

Silence.
Sous les bois luit une nuit hagarde,
Les bois mytérieux, hostiles et sournois,
Où rien ne bouge, où tout chuchote et vous regarde.

Et la lune, en plein ciel, sourit comme autrefois.

Sa lumière est lointaine, on ne sait où, lointaine.
Elle se heurte aux bois; elle rase la plaine;
Elle cherche son lit sur terre, en l'air, au ciel;
Teinte le bleu des nuits d'un brouillard de pastel;
Et lorsqu'elle descend dans le bassin des sources,
Les sources s'extasient et suspendent leur course.
Avec elle y descend son escorte de ciel.

L'eau l'anime, elle y danse une danse sereine,
S'y voit plus belle, et sa lumière s'y répand,
Ondule avec l'eau même, ou se love en serpent.

Elle s'endort dans le miroir d'une fontaine.
Alors on peut surprendre, à travers les roseaux,
Tout un rêve immobile en une ombre incertaine.

Et, solitaire et pur, le silence de l'eau
Berce le clair de lune en son profond berceau.

ALBERT SAINT-PAUL.

PORT-ROYAL D'AUJOURD'HUI

—

On a beaucoup décrit les paysages français, cet été. Avec art, parfois avec lyrisme, mais aussi avec quelques erreurs.

Un reportage sur la vallée de Chevreuse nous a valu celle-ci : « Tout est détruit à Port-Royal des Champs, l'Abbaye, la Maison des Solitaires, les Petites Ecoles... »

Et cela, en cette année 1933, où Les Granges de Port-Royal, admirablement restaurées, permettent de reconstituer la vie quotidienne de Pascal, d'Arnauld, de Saint-Cyran, de Le Maître, d'Hamon... Et les Petites Ecoles sont là, aussi, celle où Racine étudiait, sous la direction de Nicole et de Lancelot.

Bien mieux, l'esprit de Port-Royal vit toujours dans les Ecoles de Saint-Lambert-les-Bois, cet esprit éducatif, d'une si forte trempe, auquel, dans le désarroi actuel, on devrait bien revenir davantage.

Je suis allée, un matin de ce mois d'octobre, revoir la maison tricentenaire qui fut la Petite Ecole de Jean Racine. Construite par Messieurs les Solitaires eux-mêmes, qui aimaient, on le sait, manier la truelle avec une science et une ardeur que M. de Sacy devait parfois tempérer, la Petite Ecole de Racine fait, par sa solidité, honneur à ses bâtisseurs.

Elle est actuellement la demeure du jardinier du beau domaine des Granges.

Ce matin où je la visitai, une nouvelle fois, la T. S. F. clamait les turpitudes de Violette Nozière et de l'étudiant Jean Dabin dans l'élégante cuisine de Mme la jardinière,

séparée seulement, par une cloison, des salles désertes et pieusement entretenues qui furent les salles de classe des camarades de Jean Racine.

En 1650, chacune de ces salles réunissait six ou sept élèves seulement, selon la règle établie par M. de Saint-Cyran. Il y avait, ainsi, cinq classes qui présentent comme autrefois, leurs murs crépis à la chaux, leurs carrelages et les poutres taillées à la hache de leurs plafonds.

Par l'étroit escalier, je suis montée jusqu'au toit, sous la charpente arbalétrière, en cœur de chêne, que recouvrent les tuiles patinées. La charpente est solide, les murs sont épais. La Petite Ecole de Racine est là pour longtemps.

Adossée à la maison, la niche de Rabotin, construite, elle aussi, en maçonnerie indestructible, porte l'inscription que Racine composa pour son chien fidèle :

Simper honos Rabotine tuus laudesque manebunt,
Carminibus vives tempus in omne meis.

Un moderne Rabotin — car le nom se transmet — répondit bruyamment à mes caresses.

Aux alentours, c'est le verger cultivé d'après les plans de La Quintinie et que Racine célébra dans ses vers d'adolescent :

Je vois les fruitiers innombrables,
Tantôt rangés en espaliers,
Tantôt ombrager les sentiers
De leurs richesses agréables.

Je m'y serais, bien volontiers, attardée, ainsi que dans la toute proche *Maison des Solitaires* qui m'est devenue si agréablement familière et qu'il faudra bien que je décrive, ici, un jour. Mais, ce matin d'octobre, j'étais toute aux Petites Ecoles.

Et, descendant les *Cent Marches*, traversant les ruines de l'Abbaye, je gagnai Saint-Lambert-les-Bois où dans la

noble demeure de Le Nain de Tillemont, si bien conservée aussi, subsiste la dernière Petite Ecole, mais celle-ci bourdonnante d'écoliers animés de l'esprit de Port-Royal dans ce qu'il a de plus élevé, de plus pur, de plus généreux — et aussi de plus discret.

§

Sainte-Beuve a consacré, dans son *Port-Royal,* un livre entier aux Petites Ecoles. Il n'est pas d'étude plus loyale. Pourtant, je me prends à regretter que Sainte-Beuve n'ait pas plus complètement visité et les Granges et Saint-Lambert-les-Bois, la Petite Ecole de Racine et le presbytère de Le Nain de Tillemont, celui qu'il nomma « le parfait élève de Port-Royal », « l'élève idéal de Port-Royal ».

Mais lorsque Sainte-Beuve écrivit son livre, l'accès du vallon était difficile. La large route bitumée d'aujourd'hui n'existait pas qui fut ouverte, en pleine forêt, il a cinquante ans seulement. Lorsque la reine Marie-Amélie visita Port-Royal en 1839, elle vint de Paris en carrosse, par Saint-Cyr et Trappes, le long d'un chemin à fondrières, et elle aborda les ruines par le raidillon — l'ancienne route de Longueville — qui descend à pic de la plaine à l'abbaye et où l'on heurte encore, de-ci, de-là, quelques gros pavés de Louis XIV. Elle y mit tout un jour.

Sainte-Beuve tenta, lui aussi, la difficile excursion, mais ne s'y attarda pas. Et c'est dommage pour lui et pour nous. Car, en cette année 1837 où il commença de réunir les matériaux de son grand ouvrage, il eût fait à Port-Royal, sinon à Saint-Lambert-les-Bois, une rencontre bien attachante. Ces documents que Sainte-Beuve alla chercher jusqu'en Hollande, ils étaient là, dans les greniers des Granges, dans la bibliothèque du presbytère de Le Nain de Tillemont, à Magny-les-Hameaux, et

chez M. Louis Silvy. Et c'est M. Louis Silvy, lui-même, qui lui en eût fait les honneurs.

M. Louis Silvy, qui s'était rendu acquéreur, en 1824, des domaines de Port-Royal et de Saint-Lambert-les-Bois, résidait, en effet, à Port-Royal, au milieu des ruines, dans une maison qu'il s'était fait construire sur l'emplacement de l'ancien moulin et qui est l'actuelle maison du gardien du musée. Maison modeste mais ornée d'un grand cadran solaire avec cette devise bien port-royaliste: *Latet Ultima*, et qui contenait alors une importante bibliothèque non moins port-royaliste, réunie, avec quel zèle, par ce grand ami de Port-Royal.

§

Ce M. Louis Silvy, dont le nom s'inscrit toujours en hautes lettres sur les frontons centenaires des Ecoles de Saint-Lambert-les-Bois, était un bien curieux personnage. Sainte-Beuve ne lui a accordé que deux brèves allusions qui prouvent qu'il a ignoré la *Fondation Silvy*.

Fils d'un conseiller du roi Louis XVI, M. Louis Silvy naquit à Paris en 1760 et fut lui-même auditeur à la Chambre des Comptes jusqu'à la Révolution que, malgré ses opinions royalistes, il traversa sans encombres. Janséniste fervent, il se révéla port-royaliste actif en achetant, en 1824, les domaines de Port-Royal et de Saint-Lambert-les-Bois à une famille Desprez qui les avait elle-même acquis, comme biens nationaux, en 1794.

M. Louis Silvy, ayant versé deux cent dix mille francs, devint propriétaire des deux domaines et, par surcroît, maire de Saint-Lambert-les-Bois, de 1827 à 1831.

Du domaine de Saint-Lambert, c'est-à-dire de l'ancien presbytère de Le Nain de Tillemont, M. Silvy fit une école de garçons, dans l'esprit même des anciennes Petites Ecoles.

Par une coïncidence singulière qui réjouissait beaucoup le cœur de M. Silvy, c'est donc dans la demeure

du parfait élève de Lancelot que persiste aujourd'hui l'esprit éducatif de Port-Royal.

Comme au temps de la Mère Angélique, une école de filles, créée également par M. Silvy, se situait non loin de l'école des garçons et s'inspirait de l'admirable méthode de Jacqueline Pascal.

M. Louis Silvy s'était adressé, pour l'enseignement des filles, aux religieuses de Sainte-Marthe.

Ces religieuses de Sainte-Marthe vivaient à Magny-les-Hameaux, dans ce charmant village si joliment dépeint par Albert Samain: « clair, paisible, perdu dans la lumière d'un plateau aux grands horizons doux ».

Les sœurs de Sainte-Marthe y pratiquaient, en communauté, la règle même des cisterciennes de Port-Royal. Lorsqu'en 1831, M. Louis Silvy demanda à deux d'entre elles de venir à Saint-Lambert-les-Bois diriger l'école des filles qu'il venait de fonder, elles répondirent tout de suite à son appel. Et pendant près de trente ans — exactement jusqu'en 1860 — elles s'appliquèrent à faire revivre l'enseignement port-royaliste.

En 1860, les deux écoles de Saint-Lambert furent confiées à des maîtres laïques. Une institutrice remplaça les religieuses. Mais jusqu'à la mort de la Mère Saint-Simon, en 1918, on pouvait voir, chaque année, les dernières religieuses de Sainte-Marthe présider la distribution des prix.

§

Quant à l'école des garçons, M. Louis Silvy en avait confié la direction, en 1830, à la Société de Saint-Antoine, ordre mi-laïque, mi-religieux qui n'admettait cependant pas le mariage. J'ai entendu, il y a trois ans, le respectable M. Guibert, qui fut maire et directeur de l'école de Saint-Lambert, rappeler le temps où ces « messieurs de Saint-Antoine » enseignaient en redingote et chapeau haut de forme. Leurs élèves, comme les camarades de

Jean Racine, n'avaient pas la permission de se tutoyer. Ils ne voyaient leurs familles qu'aux vacances du mois d'août.

Ces « messieurs de Saint-Antoine » employaient, pour montrer l'alphabet, la méthode même de ces « messieurs les Solitaires » et que ceux-ci tenaient de Pascal. Méthode logique par excellence qui consiste à ne faire prononcer aux enfants que les voyelles et les diphtongues et non les consonnes.

§

M. Silvy mourut en 1847 et fut enterré, selon sa volonté, dans le cimetière de Saint-Lambert-les-Bois, près du charnier de Port-Royal. On peut lire sur sa pierre tombale:

Ici repose le corps de Louis Silvy, ancien auditeur en la Chambre des Comptes, maire de Saint-Lambert (1829-1831) *et fondateur des Ecoles chrétiennes primaires de Saint-Lambert, décédé à Port-Royal le* 12 *juin* 1847, *âgé de quatre-vingt-sept ans.*

Le testament de M. Silvy était formel. En accord avec la Société des Amis de Port-Royal, ce testament créait « une donation à perpétuité dont le revenu est consacré aux Ecoles de Saint-Lambert pour l'éducation et l'instruction des enfants de la commune, y compris les hameaux voisins ».

Saint-Lambert-les-Bois est un village de soixante feux. Les enfants de Saint-Lambert et des hameaux voisins forment un total de cinquante à soixante écoliers et écolières.

En 1892, une convention fut officiellement établie entre l'Etat et la Société des Amis de Port-Royal, administratrice de la Fondation Silvy, par laquelle le ministre de l'Instruction Publique reconnaissait les Ecoles communales de Saint-Lambert-les-Bois comme écoles d'Etat, — mais ne rétribuait pas ses instituteur et institutrice.

Et, dans la crise actuelle des fonctionnaires, nous assistons à ce fait unique en France : une école communale d'Etat qui ne coûte rien à l'Etat!

Le voilà bien, le désintéressement port-royaliste qui ne surprendra pas le ministre de l'Education Nationale, car M. de Monzie est un érudit.

Au surplus, l'instituteur et l'institutrice de Saint-Lambert ne réclament rien. Ils se contentent de la rétribution sans faste de la Fondation Silvy et de ses locaux tricentenaires.

C'est toujours, en effet, dans l'austère demeure de Le Nain de Tillemont que se situe l'école des garçons, au milieu d'un grand jardin, entre un beau couvert d'arbres et une roseraie embaumée.

A l'école communale est adjoint un pensionnat qui réunit une quarantaine d'élèves, la plupart Parisiens.

Comme au dix-septième siècle, les enfants du Pensionnat sont « les enfants d'*honnêtes gens,* parole qui avait un grand sens à cette époque où les classes sociales restaient séparées et les origines très distinctes. Avec des enfants de bonne maison, mais surtout de bonne race et de bonne souche, qu'ils appartiennent à la noblesse ou plutôt encore à la haute bourgeoisie, à des familles parlementaires ou à d'honnêtes marchands, voilà de quoi se composaient les écoles ». Sainte-Beuve ne s'exprimerait pas autrement sur les écoles de 1933.

§

L'esprit de Port-Royal dans ce qu'il a de plus élevé et de plus généreux, préside à la formule éducative des écoles de Saint-Lambert et qui se résume ainsi d'après Lancelot, Courtel et de Beaupuis :

1° Vertu; 2° Belles-lettres ou science; 3° Civilité, c'est-à-dire ce qui doit être comme le cachet de l'*honnête homme.*

Pascal avait dit :

Les enfants de Port-Royal, auxquels on ne donne pas l'émulation, cet aiguillon d'envie et de gloire, tombent dans la nonchalance.

C'est pourquoi l'émulation existe aux Ecoles de Saint-Lambert-les-Bois. Et la distribution des prix, au milieu de la roseraie épanouie, est, je vous assure, tout à fait solennelle.

L'esprit de Port-Royal est ancré chez les maîtres. M. Louis Guibert, le directeur actuel de l'école des garçons, connaît à fond *le Règlement des Etudes dans les Lettres Humaines*. Comme au temps d'Arnauld et de Nicole, « un grand respect pour l'enfance donne le ton, non pas seulement le respect comme l'entend Juvénal (*maxima debetur puero reverentia*) et comme l'entendent les sages, mais un respect singulier et pénétré qui va jusqu'à honorer, dans l'enfant, l'innocence qui l'habite ».

Et comme au temps où de Saint-Cyran choisissait les maîtres des Petites Ecoles, les instituteurs de 1933 « doivent apporter la charité, la capacité et le désintéressement ».

§

Par une tradition qui ne fait d'ailleurs que continuer la coutume du XVIIe siècle, les écoliers de la *Fondation Silvy* viennent, chaque semaine, passer l'après-midi récréative du jeudi sous les ombrages de Port-Royal, dans l'enclos même du monastère. Ils y jouent aux barres, y cultivent des petits jardins, y bâtissent d'éphémères cabanes. La célèbre Source de la Mère Angélique est là qui fait entendre son murmure et dont on doit boire l'eau cristalline, si l'on veut vivre cent ans. Quand on a dix ans, on veut toujours vivre cent ans!

Il y a peu de temps encore, près des rangées de tilleuls qui figurent le tracé de l'ancien cloître, le noyer planté par Pascal dressait son tronc énorme et ébranché

qui, tout doucement, retournait à l'humus. Mais quelle forteresse représentait cette masse noueuse et quel abri pour les cache-cache et les poursuites ardentes! Le noyer de Pascal n'est plus. Par contre, les marronniers ont grossi et forment, chacun, un camp retranché.

Ainsi persistent les fameuses « conditions » que Saint-Cyran avait établies à la base même des Petites Ecoles et dont la première était « le voisinage d'une maison religieuse. L'école y est adossée; incessamment, elle ressent l'esprit qui en émane ».

La maison religieuse n'est plus, mais, par-dessus ses ruines vivantes, plane l'atmosphère de beauté morale qui imprègne tous ceux qui la respirent. Les enfants n'y échappent pas.

C'est un plaisir que de les voir jouer là, avec la fougue de leur âge. Mais, dans leurs jeux mêmes, il y a une bonté, une droiture, une netteté qui évoquent ce joli jugement d'autrefois :

C'était déjà de petits *Messieurs,* non pas dans le sens mondain et impertinent, mais dans celui que nous savons et qui n'était autre que le respect des âmes.

§

Cette vie saine, cette formation, à la fois douce et forte, selon *la Logique ou l'Art de Penser* d'Arnauld et de Nicole, ont donné des résultats heureux.

Racine, dans son *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal,* écrivait :

On peut juger de l'utilité des Petites Ecoles par les hommes de mérite qui s'y sont formés.

De même aujourd'hui.

Je connais quelques-uns des anciens élèves de Saint-Lambert. J'en voudrais, à mon tour, citer trois. L'un est l'adolescent Alain Meunier, qui passa, avec le n° 1, le concours de Jean-Baptiste Say; un autre est Jacques

Guibert, un des plus brillants sujets de l'Ecole Centrale.

Mais le plus typique, peut-être, est l'aviateur Pierre Pharabod, à cause sans doute de l'épanouissement de modernisme qui constitue sa vie.

Chef-pilote de l'Aéro-Club de Paris, moniteur, héros du raid Paris-Cameroun sur avion léger, Pierre Pharabod reste, sur les aérodromes, et à son poste de pilotage, un *monsieur.*

Par sa probité professionnelle, son élégance morale, son sens du devoir, son ardeur de perfectionnement dans son état, il a conquis l'estime et la sympathie de ses camarades autant que de ses chefs.

§

J'ai eu l'occasion de survoler la vallée de Chevreuse en compagnie de ce sûr pilote.

Au moment où nous atteignîmes le ciel du monastère, Pierre Pharabod fit un léger détour qui ne nous empêcha pas de repérer les ruines de l'abbaye, la demeure des Solitaires et de reconstituer tout le domaine. Mais le ciel de Port-Royal était respecté.

Ah! celui-là n'est pas de ces aviateurs qui viennent exécuter des loopings sur la Croix de la Solitude et frôler le toit qui abrita Pascal et Racine. Pourtant, Pharabod sait être hardi dans ses essais d'appareils et se montrer, alors, un maître de l'acrobatie aérienne.

Mais il est des ciels et des paysages sacrés. Quand il survole Port-Royal, si voisin de la base de l'Aéro-Club de Paris, l'aviateur revoit sa petite enfance et les souvenirs montent de la Source pure de la Mère Angélique, de la noble demeure de Le Nain de Tillemont, où il fut formé au culte de l'honneur et au respect du patrimoine français.

Alors, l'ancien élève des Petites Ecoles prend de l'altitude, par-dessus l'esprit toujours vivant de Port-Royal.

LOUISE FAURE-FAVIER.

ÉDOUARD VUILLARD

—

A Paul Valéry.

Ce grand artiste, un des plus significatifs de l'heure présente, est un homme qui doit déconcerter les personnes pour qui furent rares les occasions de l'approcher. Il a dû leur laisser un souvenir, si j'ose dire, interrogatif. Sa nature, son caractère, sa tournure d'esprit, insuffisamment révélés par ses attitudes et ses réponses, doivent constituer pour la plupart des gens autant de problèmes et, renonçant à comprendre cet homme difficile, beaucoup n'ont dû retenir de ces premiers contacts que le souvenir d'une immédiate sympathie. Cet homme secret a dérouté nombre de ses interlocuteurs, voire même de ses admirateurs; et il ne saurait en être surpris, car il s'est, à maintes reprises, dérouté lui-même.

Sa modestie s'offusquerait certainement si l'on allait jusqu'à dire de lui qu'il est énigmatique. S'il y a du mystère en lui, c'est qu'il y en a dans tous les êtres humains et plus particulièrement dans ceux que la Nature, bienveillante ou féroce, a dotés du cruel pouvoir de créer. Seulement, même parmi les artistes, il est des personnalités qui éprouvent le besoin presque impérieux de s'extérioriser, de se commenter, de confier aux mots, d'ailleurs souvent insuffisants ou infidèles, le soin de traduire leurs aspirations, leurs goûts, leurs préférences; de faire continuellement, si l'on peut ainsi parler, comme des marins pour qui les joies de l'aventure sont subordonnées à la précision mathématique, « le point psychologique » sur la mer intérieure où leur pensée, roulée en

sens divers par des vagues profondes, est contrainte de naviguer à travers les ténèbres et les brouillards de l'inconscient.

Vuillard n'a pas de ces explosions d'aveux; il n'éprouve pas le besoin de s'épancher en confidences complaisantes; il n'est jamais emporté par un élan éruptif à se raconter. Nous connaissons des auteurs dramatiques qui, pour mieux prendre conscience du sujet encore indistinct dont ils sont nébuleusement hantés, saisissent le premier venu par le bouton de son pardessus et le lui content avec abondance pour, enfin, se le préciser à eux-mêmes. La personnalité de Vuillard n'a jamais recours à des expédients de cet ordre; elle ne cherche pas à s'élucider en se dévoilant. Deux choses en lui arrêteraient la confidence, si, par impossible, dans une minute d'expansion brusque, il était entraîné à se révéler: la pudeur et la réflexion.

Comme la plupart des hommes qui ont une vie intérieure intense, Vuillard éprouve à parler de lui une gêne presque physique. Il souffre à l'avance de l'étonnement que pourrait ressentir son interlocuteur en présence d'un état d'âme qui lui serait livré isolément, dans sa nudité, détaché de tous les antécédents psychologiques qui le conditionnent et l'expliquent.

D'autre part, sa probité intellectuelle est telle que toute affirmation lui paraît audacieuse et le trouve hésitant. Ici intervient le contrôle d'une réflexion toujours aux aguets, qui ne se pardonnerait pas d'émettre un avis ou de formuler une opinion sans leur avoir, au préalable, imposé le stage d'une méditation concentrée. Et voilà pourquoi l'impression des personnes qui n'ont pas eu la chance de converser longuement avec lui sera-t-elle forcément qu'elles se sont trouvées en contact avec une personnalité secrète, réticente, enveloppée. Sans doute, par moments, elles auront été frappées d'un aperçu surprenant, formulé d'une façon saisissante; elles auront même eu le pressentiment que certaines de ses timidités

ne sont que des violences qui se surveillent; à la lueur de ces éclairs intermittents, elles auront entrevu le riche trésor d'idées, tous les joyaux intellectuels que le long effort de ce grand artiste sera de faire sortir progressivement de cette ombre et de cette réserve; mais, déconcertées par telles contradictions apparentes, elles ne s'en estimeront pas moins justifiées à considérer comme sibyllin ce langage qui se méfie des mots et déroutante cette personnalité incurablement réfractaire à toute confession d'aventure.

§

J'ai, pour ma part, eu la bonne fortune de rencontrer Vuillard au début de ma carrière, en 1891, au moment de *La Revue Blanche* et de *l'Œuvre* et, depuis, nous n'avons pour ainsi dire jamais cessé de nous interroger. Sans doute les exigences de nos deux professions ne nous ont-elles pas permis de nous retrouver aussi souvent que nous l'aurions souhaité; mais l'attentive et délicate affection d'amis communs, en nous réunissant fréquemment aux vacances, a permis qu'entre nous une véritable intimité se créât. De lentes promenades dans la campagne, de longues causeries au coin du feu, comme par exemple au cours de cet automne bourguignon où nous nous défendîmes de Paris jusqu'à la Noël, nous fournirent l'occasion d'échanges multiples, dont je m'autoriserai pour prêter à Vuillard, au cours de cette étude, un certain nombre de points de vue. Je dis bien « prêter »; car, avec un esprit aussi inquiet et aussi tourmenté, l'interlocuteur n'est jamais assuré d'avoir saisi au vrai sa pensée profonde; il pourra donc y avoir, chemin faisant, dans l'expression que je leur donnerai, un certain arbitraire, peut-être même des erreurs d'interprétation dont, à l'avance, je prie que l'on m'excuse.

§

Vuillard est originaire du Jura. Il appartient à ce'te

vieille province française qui a des caractères très définis, dont relève, par exemple, sa concentration d'esprit. Les hommes de cette région ne sont pas volubiles; ils ne sont pas sensibles à l'éloquence; ils ne vivent pas sur la place publique et n'ont pas pour les jeux du forum ou les enjeux de la politique le goût bruyant des populations méridionales; ils n'ont pas d'autre part cette rude gaieté et cette passion pour la vie des marchés que l'on peut constater en Normandie; enfin, ils n'ont pas non plus ce fond de mélancolie et cette brume de tristesse diffuse qui voilent laiteusement les âmes bretonnes. Les Français de la région jurassienne, aussi éloignés de l'optimisme pétulant des uns que du pessimisme résigné des autres, ont simplement une disposition héréditaire à considérer la vie sérieusement, avec une gravité réfléchie, à soupeser longuement leurs jugements avant de les formuler, à ne rien improviser dans leurs actes pas plus que dans leurs œuvres. J'ai été souvent frappé de l'importance que Vuillard attachait au mot « importance ». Telle chose, que le scepticisme parisien eût volontiers envisagée comme secondaire ou futile, était retenue par lui, soumise à une méditation particulière, recensée dans ses causes et pressentie dans ses conséquences.

Cette disposition d'esprit devait tout naturellement amener Vuillard, lorsqu'il prit conscience de sa vocation picturale, à l'étudier d'abord en elle-même avant de s'y abandonner et à se demander quels pouvaient bien être la signification, l'intérêt et la portée de ce don exceptionnel.

Il était d'ailleurs préparé à cette difficile enquête psychologique et morale par son éducation. Au sérieux de ses origines provinciales s'était ajoutée la gravité d'une formation bourgeoise très stricte et qui n'avait nullement renoncé à compléter l'ordre familial traditionnel par la discipline religieuse. De très bonne heure, les graves problèmes de la croyance et de la foi s'imposèrent à cette

nature d'artiste, dont ils tourmentèrent l'intelligence et la sensibilité. Et, dès maintenant, nous saisissons dans son principe une des caractéristiques les plus frappantes du talent de Vuillard, dont l'œuvre nous apporte des témoignages multiples du duel que n'ont cessé d'avoir entre elles son intelligence et sa sensibilité.

Cette éducation première l'a fortement marqué. Il est resté dans ce peintre de la vie moderne, le plus raffiné peut-être, sinon le plus sensuel de tous ceux que nous avons connus, quelque chose de paradoxalement religieux. Non seulement dans sa vie d'une dignité rare et qui, peut-être à son insu, présente un aspect d'ascétisme — l'appartement dans lequel il vit, l'atelier dans lequel il travaille ont toujours eu quelque chose de monacal; l'on sent très bien, lorsqu'il prépare sur un petit fourneau et dans la plus humble des casseroles sa peinture à la colle qu'il ne se préoccupe pas plus du décor, où s'exerce son activité spirituelle, que ces artisans du moyen âge ou ces artistes pieux de la Renaissance qui travaillaient pour les couvents — mais encore et surtout dans son esprit, pour qui tous les faits de l'existence et de l'art comportent une « casuistique ».

Je ne crois pas me tromper beaucoup en affirmant que, depuis son adolescence, chaque journée de Vuillard s'est prismatisée en lui comme un arc-en-ciel de cas de conscience: cas de conscience artistique, cas de conscience d'amitié, cas de conscience d'ordre professionnel, d'ordre mondain, d'ordre social. Malgré lui, s'est prolongée, dans la vie quotidienne, son ancienne habitude de l'examen religieux, laïcisé en méditation philosophique. Son état d'esprit est exactement à l'antipode de celui de la plupart de nos délicieux contemporains dont la sagesse jem'enfoutiste se résume dans cette formule pragmatique, quoique d'opérette: « Dans la vie faut pas s'en faire; moi, je ne m'en fais pas! »

Vuillard, au contraire, à toutes les heures de la jour-

née, « s'en fait ». Dans le sens le plus précis du mot, sa vie intérieure n'a jamais cessé d'être dramatique, ni sa conscience d'être le théâtre du conflit continu que j'ai signalé plus haut entre sa raison et sa sensibilité. Si Vuillard avait vécu, à l'écart du monde, la vie claustrale du Trappiste, s'il avait retourné sur lui-même toute son activité intellectuelle, en la consacrant exclusivement à la méditation, il n'est pas douteux pour moi qu'il aurait été janséniste. Il se serait imposé une règle d'une sévérité conventuelle et la rigueur des principes l'aurait conduit à une doctrine morale d'une intransigeance implacable, à la Rancé. Mais sa vocation l'ayant déterminé à choisir comme fin de son activité un art séculier, qui s'ingénie d'abord à capter l'attention distraite des êtres humains et à les séduire en leur faisant éprouver un plaisir sensuel, il advint que les principes moraux durent céder quelque peu de leur rigidité abstraite et s'adapter à la faiblesse, si sympathique d'ailleurs, de la nature humaine. Ce glissement vers la réalité concrète, cet accommodement aux passions (ce mot étant entendu dans son large sens cartésien) de l'Humanité sont proprement ce qui caractérise le *jésuitisme* et c'est assurément ce qu'entend dire de lui ce parfait artiste, lorsqu'il se qualifie en souriant de « jésuite ». Tandis que le janséniste, systématiquement hostile à tout ce qui n'est pas la discipline du salut en attente de la grâce, s'isole volontairement de la vie du monde et, comme Pascal, relègue impitoyablement la peinture au nombre des vanités méprisables, le jésuite entend rester sociable, s'efforce de trouver aux actes humains des justifications subtiles et discerne de plausibles raisons pour légitimer la vocation du peintre, dont l'effort manifeste est, avant tout autre, de procurer aux sens une satisfaction inédite.

Ainsi donc, au début de sa carrière, le problème de la légitimité de son art s'est certainement posé pour Vuillard et tous ses admirateurs doivent se féliciter que,

contre Pascal, ce soit dans le sens jésuitique qu'il l'ait résolu.

§

Mais, on le voit tout de suite, cette interrogation préalable établit entre Vuillard et la plupart de ses confrères une différence essentielle. Combien pourrions-nous compter d'artistes contemporains, peintres ou sculpteurs, qui, avant de suivre la pente de leur vocation, se soient posé cette question liminaire et aient commencé par délibérer avec eux-mêmes du droit qu'ils pouvaient avoir de s'y consacrer? Nous pouvons admettre, si vous voulez, qu'un Maurice Denis ait connu un débat de cet ordre; mais il semble hors de conteste qu'il n'a pas existé pour d'autres artistes de premier plan comme Toulouse-Lautrec, Bonnard ou K.-X. Roussel, qui ont été les camarades et parmi les amis préférés de Vuillard. Il semble bien que la joie éprouvée par eux à certains spectacles de la Nature les ait immédiatement et impérieusement conduits à la recherche de l'expression plastique, où se pourrait traduire l'émotion esthétique par eux ressentie. Aussi est-il vraisemblable qu'ils se soient laissés aller, avec une sorte de spontanéité physique, à leur tempérament et qu'ils n'aient jamais été arrêtés dans leur travail que par l'examen des problèmes de la technique picturale. L'intelligence, qui, chez les artistes que j'ai cités, est de la plus haute qualité, s'est attaquée directement aux difficultés spécifiques de leur art, sans les compliquer de cette ardue controverse morale, où, par sa nature, Vuillard avait été contraint de s'engager.

§

Après le problème de la légitimité de la peinture, se posait celui de sa signification; car, pour reprendre un instant à Pascal sa stupéfiante définition, n'est-ce pas un singulier emploi de l'activité humaine que celui qui consiste à essayer d'intéresser à la reproduction plus ou

moins ressemblante d'objets, dont les originaux ne présentent la plupart du temps pour nous qu'un intérêt secondaire? Le besoin de comprendre chez Vuillard est si impérieux qu'il ne pouvait pas éluder cette enquête et que c'était pour lui une obligation primordiale de discuter l'intérêt et d'approfondir le sens de cette occupation, à laquelle il allait consacrer sa vie. Ici, je vais être forcé de prêter à Vuillard un certain nombre d'assertions qu'il n'aurait peut-être pas formulées d'une façon identique, mais que je me crois justifié à dégager des conversations que nous avons eues ensemble à ce sujet.

Le problème qui domine tous les autres est celui de la connaissance; comme tous les autres, la peinture n'est qu'un mode de la connaissance, c'est-à-dire un des procédés au moyen desquels l'intelligence et la sensibilité humaines pénètrent la réalité et essaient d'en dégager la structure idéologique. C'est bien intentionnellement que j'écris: intelligence et sensibilité, ces deux termes restant inséparables dans une étude dont Vuillard est à la fois l'objet et le prétexte. Pendant trop longtemps la philosophie scolaire, issue de la philosophie scolastique, a séparé arbitrairement ces facultés (encore un mot désuet et de pure abstraction) qui se pénètrent. Elle a décrété que c'était à l'intelligence seule qu'il appartenait, par l'intermédiaire vite relégué des sensations, d'observer les faits extérieurs — l'objectivité — de les relier entre eux par des rapports généraux que formulent des lois, et de coordonner ensuite ces lois en des systèmes d'idées. Par contre, elle déniait à la sensibilité toute valeur réelle d'information objective; elle la réduisait à ne nous renseigner que sur nos réactions personnelles, nos états cérébraux ou nos états d'âme (appelez-les comme il vous plaira) et lui interdisait de pouvoir s'évader du domaine, essentiellement variable, de l'investigation individuelle et de la subjectivité. Avec une clairvoyance remarquable, Vuillard s'inscrit en faux contre ces affirmations suran-

nées et d'ailleurs parfaitement arbitraires. Il a la conviction qu'une sensation, une impression, quoique purement subjectives et toujours subordonnées à l'ébranlement de certains centres nerveux, sont *des faits de connaissance objective*, sur lesquels le travail de la construction métaphysique peut très légitimement s'étayer; et, en effet, si on approfondit l'analyse, on s'aperçoit que ces états de sensibilité sont exactement, au regard de notre intelligence, sur le même plan que tous les autres faits. Ils sont le résultat inéluctable des *nécessités* mêmes qui conditionnent les autres phénomènes du monde. Ils sont *fonction* de tous les faits de tout ordre qui les ont précédés et de tous ceux qui les suivront; ils ne pourraient pas être différents de ce qu'ils sont, étant donné qu'ils sont provoqués par le contact d'un appareil nerveux déterminé, conditionné par des nécessités physiologiques et d'un univers conditionné par des nécessités physico-chimiques. Si l'on veut bien considérer provisoirement comme vraie la plus récente et la plus satisfaisante (pour le moment du moins) des théories de la matière, les sensations de couleur et de forme, qui permettront à l'artiste de créer des œuvres plastiques, sont suscitées en nous par des radiations déterminées, qui ne sont pas moins nécessaires que toutes les autres radiations, électriques, magnétiques, thermiques, etc..., lesquelles relèvent du domaine de la science la plus précise. Il serait donc bien téméraire de contester qu'elles soient, comme les autres, un apport précieux pour la *connaissance* de la réalité et qu'elles nous aident à entrer plus avant dans la compréhension de l'univers; elles constituent « cet ennième coup de la partie d'échecs que joue la connaissance avec l'être », dont parle le plus pénétrant théoricien moderne de l'Esthétique, Paul Valéry.

§

Cela posé, on conçoit aisément qu'un seul fait — une

couleur, une forme sont des faits — contienne en soi le résumé de tous les autres et puisse permettre, avec plus ou moins de bonheur, de les inférer. A l'analyse, tout fait est la résultante d'un croisement de lois multiples, donc l'expression synthétique momentanée de toutes les lois qui le conditionnent. On pourrait même affirmer que chaque fait, et par conséquent le fait coloré comme les autres, est un point d'intersection de toutes les lois de l'univers; d'où il résulte qu'une intelligence, moins limitée que la nôtre dans ses moyens, usant plus rapidement des procédés discursifs, pourrait induire et déduire de ce fait unique, mais significatif de tous les autres, la totalité des faits qui constituent la réalité. L'ourlet de la vague trace sur le sable une ligne qui peut être esthétique, mais qui est, en même temps, la synthèse graphique des lois cosmiques éternelles. Une bulle de savon se gonfle à la surface de l'eau dans laquelle nous venons de nous baigner. Pour que cette bulle se forme telle qu'elle s'est formée, il a fallu la collaboration de tous les mécanismes astronomiques et telluriques; mais cette bulle frappe aussi notre regard et le charme par une irisation d'une délicatesse infinie. Est-il acceptable que cette irisation soit moins nécessaire que la forme de la bulle et ne peut-on concevoir qu'elle pourrait servir de point de départ à une série d'opérations rationnelles, qui mèneraient de proche en proche à la *connaissance* intégrale de l'univers?

Ces considérations, dont je prie qu'on excuse le dogmatisme un peu rébarbatif, justifient le point de vue philosophique de Vuillard et font comprendre que les colorations et les formes, les tons et les nuances, qui constituent pour l'œil humain l'aspect esthétique de la réalité, puissent en même temps, à quelque degré, nous en révéler la nature et que la peinture, dont la fin est de saisir les plus expressives et d'en fixer sous un certain angle le déroulement continu et changeant, constitue bien, ce qui

semblera un paradoxe à nombre de philosophes, un des modes de la connaissance universelle.

§

Or, une intelligence vraiment supérieure, libérée de la double contrainte de l'espace et du temps, affranchie du contigu et du successif (c'est ainsi que les religions ont conçu l'intelligence divine), verrait l'être universel d'une seule vue, l'embrasserait d'un seul regard, synthétiquement, et n'aurait pas besoin de l'investir analytiquement et indéfiniment par le double réseau des faits spatiaux et temporels; elle en aurait la connaissance immédiate et intégrale, la science totale et absolue; il y aurait coïncidence parfaite du connaissant et du connu et, plus philosophiquement, identité entre la connaissance et l'être. Cette intelligence-limite est exactement pour nous la quadrature du cercle intellectuel; nous concevons ce qu'elle pourrait être; nous ne l'atteindrons jamais. L'intelligence humaine est condamnée à n'avoir de la réalité dont elle fait partie qu'une connaissance laborieusement progressive et éternellement mutilée; elle souffre d'une infirmité gnostique congénitale; appuyée sur les deux béquilles de l'espace et du temps, elle devra claudiquer sans fin à travers les âges, en halant péniblement, le long des rives de sa destinée, les péniches massives de l'expérience quotidienne.

Puisque la connaissance intégrale de l'être nous est interdite et que nous n'y accéderons jamais, notre intelligence se voit contrainte *d'imaginer* ce qu'elle ne peut pas atteindre par l'observation et de *construire* ce qu'il lui est impossible d'expérimenter. Là où la science devient muette, la métaphysique et l'art peuvent prendre la parole. Là où la connaissance expérimentale est en défaut, il ne peut plus y avoir place que pour l'intuition. Là où s'arrête le domaine des lois, lorsque la méthode impersonnelle des savants ne pourra plus être fructueu-

sement appliquée, commence celui de l'hypothèse imaginative; comme les poètes et les métaphysiciens, les artistes auront le droit de formuler leurs points de vue personnels. Ces points de vue, qu'aucune expérimentation positive ne saurait infirmer ni confirmer, vaudront ce que vaudront ceux qui les auront formulés. Toujours contestables, puisque arbitraires, ils seront plus ou moins cohérents, plus ou moins logiques ou poétiques, plus ou moins heureusement révélateurs de ce qu'il y a d'essentiel dans la réalité; et c'est l'honneur des hommes, à travers les siècles, de s'être consacrés à cette vaine et passionnante recherche, à cette conquête chimérique. Dans ce domaine inaccessible à la connaissance scientifique, l'art reste un séduisant moyen d'investigation, de valeur au moins égale à l'approximation métaphysique. L'émotion du peintre, provoquée par les couleurs et les formes, peut faire fulgurer en lui des intuitions aussi révélatrices de la réalité essentielle que la contention d'esprit du métaphysicien acharné à découvrir la liaison secrète des idées. Un tableau, tout en évoquant tel spectacle de la nature, peut énoncer esthétiquement des hypothèses métaphysiques. Et nous voilà par la peinture, qui s'avère ainsi, à quelque degré, mode de la connaissance universelle, transportés intuitivement au cœur mystérieux de la réalité.

Cette analyse ne s'applique pas à tous les peintres. La plupart se contentent d'exprimer dans leurs œuvres les impressions qu'ils ont reçues de la nature et de la vie. D'éléments épars, ils composent des ouvrages d'une cohésion inédite où s'inscrit leur tempérament et dont l'intérêt sera relatif à la qualité de leur sensibilité. D'autres, moins émotifs et plus logiciens, essaieront d'imposer à leurs impressions une expression rationnelle théorique et s'efforceront moins de séduire par la grâce de leur invention picturale que de satisfaire l'intelligence par l'ordre visible et volontaire de leurs procédés d'exécution. Toute

la différence qu'il y a entre les impressionnistes et les cubistes est incluse dans cette opposition.

Extrêmement rares seront les peintres qui, comme Vuillard, travailleront, au prix de quels efforts, à concilier les exigences souvent antagonistes de leur sensibilité et de leur raison, surtout quand cette dernière, constamment préoccupée des problèmes philosophiques dont nous parlions plus haut, ne se contente pas de raconter sur une toile une anecdote visuelle et veut que, derrière la réalité immédiate, se profile la réalité profonde.

Les peintres, qui ont de leur art cette conception supérieure, ont droit à une place d'exception dans l'admiration des hommes. Ils ont compris en effet qu'il y a une différence essentielle entre le *réel* et le *vrai;* que, selon une autre formule de Paul Valéry, « le vrai à l'état brut est plus faux que le faux » et que les objets et les êtres qui les entourent, dont ils essaient de susciter ou de ressusciter les aspects visibles, sont à la fois ce qu'ils sont et autre chose que ce qu'ils sont, c'est-à-dire peuvent être interprétés comme des *signes* d'existences différentes de la leur et, plus profondément, de l'existence en soi.

Paul Valéry, qui a poussé très avant cette méditation dans son admirable *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci,* écrit: « Le secret — celui de Léonard comme celui de Bonaparte, comme celui que possède une fois la plus haute intelligence — est et ne peut être que dans les relations qu'ils trouvèrent — qu'ils furent forcés de trouver — entre des choses dont nous échappe la loi de continuité... » ; et encore: « Léonard fut un Christ, un ange, un monstre, en prenant ce qui est connu, ce qui est partout, dans un ordre nouveau, en profitant de l'illusion et de l'abstraction de la peinture, laquelle ne produit qu'une seule qualité des choses et les évoque toutes. »

Je suis convaincu, s'il avait spécialement médité sur l'art de Vuillard, que Valéry lui eût également reconnu le don d'insérer dans ses œuvres quelque chose de ses intui-

tions métaphysiques. Il eût retrouvé dans chacune de ses toiles des répercussions de cet ordre, avec ces *harmoniques* mystérieuses qu'il est presque impossible de définir, mais que l'on sent frissonner dans telle opposition de tons, que l'on perçoit dans telle gamme de valeurs et qui propagent indéfiniment pour des consciences étrangères la qualité évocatrice de l'émotion dont l'artiste, comme un voyant en état de transe, a été saisi à cet instant de sa vie et de celle du monde.

L'œuvre d'art la plus émouvante est celle qui, à côté de ce qu'elle dit, *suggère* tout ce qu'elle ne peut pas dire. Les arts sont tous susceptibles d'accueillir cette forme supérieure de la création esthétique; tous les arts connaissent ces œuvres à prolongements indéfinis, qui dépassent la réalité qu'elles traduisent, parce qu'elles évoquent la réalité qu'elles n'atteignent pas; don exceptionnel où il entre quelque chose de l'état d'âme des grands mystiques. C'est grâce à lui que certaines œuvres déclenchent une émotion indéfinissable, dont les ondes nous emportent jusqu'aux confins de l'inconnu et nous communiquent le frisson des vérités métaphysiques entrevues. Toutes ces formes d'art, dont la puissance de suggestion égale, quand elle ne la dépasse pas, la puissance d'expression, ont délibérément renoncé à atteindre la perfection, dans le sens grec du mot, cette perfection qui est la fin même de l'art classique, dont l'idéal est d'enfermer un sujet dans des formes arrêtées et de proportions impeccables, de dire tout ce qu'il y a à dire et de ne rien laisser d'inexprimé.

Il y a évidemment une sorte de *miracle* dans le bonheur avec lequel certaines œuvres classiques saisissent, fixent et éternisent les rapports secrets qui donneront aux mots, aux sons, aux lignes, aux formes et aux couleurs leur puissance d'expression la plus satisfaisante, la plus pleine, la plus lucide et la plus capable de mettre en accord harmonieusement les exigences de la raison et celles

de la sensibilité; mais ce miracle se réalise toujours au détriment du *mystère,* qui baigne les œuvres de certains grands artistes d'une pénombre riche d'inconnu et de possibilités.

§

Nous avons longuement étudié les deux problèmes essentiels qui se sont posés pour Vuillard : celui de la légitimité et celui de la signification de l'art pictural. Abordons plus rapidement le troisième problème, celui de la technique. Si l'on pouvait établir une hiérarchie entre les différents arts, nous n'hésiterions pas à affirmer que, de tous, la peinture est celui qui se présente dans les conditions les plus favorables pour permettre à l'artiste d'exprimer simultanément ses sensations, ses émotions et ses idées. Elle doit cette supériorité à ses conditions mêmes qui l'éloignent des procédés ordinaires de la connaissance humaine et la rapprochent de la connaissance supérieure, telle que nous avons essayé de la définir plus haut.

La peinture est, en effet, le seul de tous les arts qui libère la connaissance humaine d'une de ses causes profondes d'infirmité, en affranchissant ses œuvres de la contrainte du temps. Elle a le privilège de pouvoir les présenter directement au regard des hommes comme des synthèses vivantes, dont il est possible de saisir simultanément l'unité, la vérité, la qualité émotive et la portée intellectuelle. Tous les autres arts sont forcés de subir à quelque degré la nécessité de la dispersion temporelle et, par conséquent, les œuvres qu'ils nous offrent ne peuvent être saisies, jugées et comprises dans leur ensemble qu'après un recours à la mémoire. Cela est de toute évidence pour l'art dramatique, pour la poésie et pour la musique qui se développent dans le temps. Quoique moins évident, cela n'est pas moins vrai pour les œuvres de l'architecture et de la sculpture qui, utilisant des maté-

riaux, subissent les exigences d'un espace à plusieurs dimensions; il nous est impossible d'en prendre possession dans un acte unique de connaissance. Un temple, une cathédrale, un palais, une statue implique des stations successives de contemplation, des angles différents d'examen, une suite de moments d'appréciation qui nous imposeront, pour juger de l'ensemble, de mélanger à des impressions directes des impressions remémorées ou, si l'on veut, des souvenirs à des sensations.

Seule, la peinture qui, sur une surface plane, tente une *projection* esthétique de la réalité, peut nous évoquer, par une transposition magique qui tient de la transmutation, des objets et des êtres situés dans un espace à plusieurs dimensions, ayant un volume, séparés les uns des autres par des distances fictives, nées de la perspective et cela au moyen de quelques lignes astucieusement disposées et de quelques couleurs subtilement juxtaposées.

Elle a donc pour objet de créer une *illusion* et elle est le seul art qui puisse permettre à son illusion d'être perçue intuitivement. Il y a là un jeu supérieur de la connaissance, qui implique un très haut degré d'intellectualité; car, pour que cette illusion soit réalisée, il faut qu'aucun détail, aucune valeur, aucune opposition de tons n'en contrarient l'efficacité; il faut que les conditions du jeu soient réglées au préalable, après un examen critique des plus sévères; il faut que l'arbitraire, qui préside au choix des conventions au moyen desquelles le peintre s'exprime, soit si heureusement concerté que nulle objection ne puisse rendre le spectateur réfractaire à la suggestion, pour ainsi dire magnétique, dont l'artiste tente la périlleuse entreprise. Il faut qu'il y ait entre ces conventions une coordination si parfaite qu'elles s'imposent à l'esprit avec une autorité indiscutée et qu'elles donnent l'impression, non d'avoir été délibérément préférées, mais de résulter d'une nécessité.

Ce qui donne à ces conventions une valeur exceptionnelle où s'inclut tout le sens de l'art, c'est qu'à partir du moment où il les a choisies, l'artiste se les impose rigoureusement; c'est qu'elles deviennent pour lui des contraintes impérieuses; c'est qu'il devra, à l'intérieur de leur tyrannie, rechercher toutes ses modalités d'expression. Par le moyen du vocabulaire qu'il a décidément choisi, il devra, en s'y conformant scrupuleusement, dominer avec assez de puissance la matière *limitée* dont il se sert, de façon à lui faire exprimer tout *l'illimité* qu'il porte en lui. Paul Valéry a remarquablement discerné le bienfait de cette dépendance étroite de l'artiste vis-à-vis des règles strictes que sa technique propre lui impose. Mais dans la prison où il s'est lui-même volontairement enfermé, il lui appartient de pratiquer des lucarnes disposées de telle façon qu'elles puissent lui permettre de saisir la réalité dans toutes les directions; et, comme il lui est désormais impossible de s'évader plastiquement des conventions où il s'est écroué, il ne pourra retrouver son indépendance qu'en profondeur, en complétant la précision de son écriture par le miracle de la suggestion.

On imagine aisément dans quelles contradictions un peintre, épris de logique et soucieux d'être intelligible, doit se débattre avant de se fixer à lui-même une discipline qui ne peut valoir que pour lui et pour lui seul. Nous ne croyons pas être indiscret en affirmant que ce débat, concernant la forme et la formule de son art, a été pour Vuillard un tourment continu; car, si l'on veut bien y réfléchir, certaines formes et formules d'expression, adoptées par tels autres artistes, contiennent un démenti implicite à la conception que l'on a soi-même adoptée et la réussite d'un point de vue opposé peut apparaître comme une cause de ruine pour la légalité esthétique que l'on a définie. Les artistes qui peignent comme on chante ou comme on danse, avec la même spontanéité, mus par une sorte d'automatisme naturel, ignoreront

probablement toujours les angoisses auxquelles nous faisons allusion; mais un artiste, aussi conscient de la logique de son art et des procédés exceptionnels auxquels il a recours qu'Edouard Vuillard, se trouve condamné à en remettre perpétuellement en question la valeur, le sens et l'opportunité et à chercher dans une poursuite épuisante par quelles *illusions* il lui sera possible de faire *allusion* à des réalités, dont il ne peut que fixer les apparences et que traduire dans un langage conventionnel les aspects fugitifs. Ce problème de haute abstraction pourra prendre en outre les proportions d'un véritable drame psychologique et moral s'il constitue l'inquiétude permanente d'une nature exceptionnellement sensible que sa timidité et sa modestie natives condamnent à douter perpétuellement des solutions choisies.

ROMAIN COOLUS.

LES ARMES DES SAINTS
CONTRE LA TENTATION

—

Dès son origine, la doctrine chrétienne inscrivit dans la morale une vertu nouvelle pour les hommes : la chasteté ou pureté de l'esprit et du corps. Elle l'imposa de très bonne heure au personnel ecclésiastique, bien que le célibat et la virginité fussent en opposition violente avec la législation romaine et l'Ancien Testament. Une telle exigence, qui constituait une révolution capitale dans les mœurs, semblait devoir tarir les vocations sacerdotales et, par suite, enrayer la propagation de la foi. Il n'en fut rien. La chasteté servit, au contraire, à grandir le prestige de ceux qui la pratiquaient et s'imposa comme un motif essentiel de vénération.

Cependant la loi de l'Ancien Testament ordonnait le mariage : « Croissez et multipliez. » Pour marquer au patriarche Abraham sa prédilection et le combler d'allégresse, le Seigneur lui promettait une postérité plus nombreuse que les poussières de la terre, les sables de la mer et les étoiles du ciel.

Les dix commandements donnés à Moïse sur le Sinaï ne révèlent aucune injonction sur la virginité et n'apportent à la légitimité de l'union charnelle que la restriction du mariage préalable. Dieu dit encore à Moïse, pour l'assurer que son peuple sera béni entre tous : « Nul d'entre vous, homme ou femme, ne sera frappé de stérilité. »

Le code romain glorifiait le mariage et la famille,

honorait les matrones prolifiques, déconsidérait et même punissait les citoyens qui restaient célibataires.

La nouvelle loi religieuse, en lutte contre les usages établis et réformant le droit civil, déclara par la voix de saint Paul, répercutée notamment par celle de saint Jérôme, que le mariage détourne de la pensée de Dieu, en obligeant les époux à s'adonner aux affaires terrestres : « Les élus sont ceux qui suivent l'Agneau et ne souillent pas leur blancheur. »

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier les motifs de cette considérable nouveauté dans les commandements de la foi. Notre propos se borne à citer divers exemples de luttes soutenues contre les aiguillons de la chair. Si nos recherches ne visent pas à l'édification religieuse, — sur ce terrain nous sommes sans qualité, — que l'on se garde de nous attribuer une intention secrète d'irrévérence. Nous voulons simplement, avec une neutralité curieuse, examiner les moyens mis en œuvre par de saints personnages pour échapper au péché de volupté.

La pratique des plus hautes vertus et les exercices de la foi n'ont pas toujours préservé les hommes d'Eglise de ce qu'ils appellent les attaques du malin, les tentations du démon, le feu de la concupiscence.

Bien que rapides et enveloppés, parfois même légendaires, les aveux qui subsistent de ces combats de l'esprit contre la chair permettent de recenser les appuis que procure la religion contre la sensualité.

Ce sont presque toujours des hommes qui ont laissé un témoignage écrit. Sur ce chapitre on ne possède, pour les saintes ou les religieuses de renom, que très peu de textes directs et formels. Devons-nous conclure de ce silence que la complexion plus adoucie et l'imagination plus calme de la femme lui ont généralement permis, à l'ombre des monastères, de refouler, sans trop de peine, les suffocations du désir? Peut-être est-elle mieux disposée par la nature pour transposer le plaisir physique

sur un plan supérieur, pour sublimer l'instinct charnel. Elle est encore soutenue ici par son accoutumance archimillénaire à plier devant la règle établie. Enfin, la pudeur si craintive des religieuses n'a pas permis aux tourmentées de publier leur inquiétude; les confidences ont été ensevelies dans l'oreille du confesseur.

Les documents que nous présentons sont de date ancienne. Nous manquons d'attestations et de références pour les temps modernes. Au XIXᵉ siècle nous ne pourrons citer qu'un prêtre français qui ait fait une allusion explicite à ses luttes contre le désir. Peut-on supposer que les ecclésiastiques de notre temps soient moins sujets que leurs devanciers aux fièvres sensuelles, ou mieux armés pour les vaincre? Sans doute faut-il penser que leur discrétion en cette délicate matière provient du vif embarras qu'éprouve toujours une bouche chrétienne à parler des choses de la chair. Il y a de l'impudeur pour les pieux esprits à évoquer des images de volupté, même pour les flétrir et les condamner.

§

L'apôtre saint Paul, bien que chétif et dévoré d'activité spirituelle, eut parfois à subir les fièvres de la luxure. Il se défendit en se refusant tout loisir et délassement : « Malheur à moi, dit-il. Qui me délivrera de ce corps de mort? » Les intervalles de ses missions de fondateur d'églises et de prédicateur, il les remplissait par l'exercice d'un métier manuel, ce qui lui permettait de gagner sa subsistance, de ne rien demander aux sociétés de fidèles et de ne pas s'amollir dans l'oisiveté.

Mais il signale qu'à trois reprises il fut échauffé d'une ardeur si violente qu'il dut se jeter contre terre et requérir les secours du Seigneur.

Il prêcha constamment que dominer le désir ou s'y abandonner, c'est gagner ou perdre la vie éternelle. Un impérieux verset de son épître aux Romains résume sa

pensée : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez, mais si vous la mortifiez par l'esprit, vous vivrez. »

Le grand théologien Origène, redoutant de faiblir dans ce combat du corps et de l'esprit, coupa le mal dans sa racine : afin de poursuivre dans le calme d'une infaillible chasteté les études de la vie religieuse, il mutila sa virilité.

Cet irrévocable sacrifice fut assez pratiqué parmi les chrétiens des temps héroïques pour provoquer à la fois l'intervention civile et ecclésiastique : le code romain édicta des punitions contre ces diminués et l'Eglise leur interdit le sacerdoce. Mais la science d'Origène, l'éclat de ses vertus, le nombre des conversions qu'il opérait lui valaient un si haut renom qu'il ne fut pas écarté de la prêtrise.

Saint Grégoire de Nazianze raconte dans ses Dialogues que le vénérable abbé Equitius fut assailli, durant son adolescence, par de très vives tentations. Il ne parvint à les repousser que par des prières incessantes. Pour lui épargner enfin des luttes trop rudes et trop renouvelées, le Seigneur lui envoya un ange gardien, qui désormais le préserva.

Un cas semblable est rapporté par Cassien, assistant de Chrysostome et fondateur du monastère de saint Victor, à Marseille : l'abbé Sérénus, qui avait fermement combattu les feux de la luxure par le jeûne, l'oraison et les larmes, reçut à demeure l'assistance d'un ange qui le rendit invulnérable. Sérénus resta « pur esprit jusque dans les songes ».

C'est au désert que saint Jérôme subit, comme tant d'autres aanachorètes, les effervescences de la chair; il se délivrait en se frappant et se tailladant la poitrine avec une pierre tranchante. Des images impudiques le troublaient jusque dans le sommeil :

Je vivais en compagnie des scorpions et des bêtes féroces, écrit-il à son amie la patricienne Eustochium. Souvent des rêves indécents m'avilissaient; de jeunes femmes voltigeaient devant moi. Alors je me fouettais jusqu'à ce que le Seigneur m'eût rendu la tranquillité.

L'apologue suivant, recueilli dans la Vie des Pères du désert, montre la place éminente que l'idéalisme chrétien assigne à la chasteté des mœurs et des pensées; c'est la vertu qui, avec la charité, nous approche le plus de la perfection et donne le meilleur gage de la grâce divine. Satan recevait, un jour, dans un temple païen, les rapports de ses ignominieux suppôts. L'un d'eux parle ainsi :

« Je t'annonce, ô maître de l'enfer, qu'en trente jours j'ai réussi à tramer des émeutes fratricides, puis à déchaîner des guerres entre les peuples. Des flots de sang rougissent la terre. »

Mais Satan, maussade, observe que cette facile besogne se pouvait accomplir en moins de temps et ordonne de fouetter ce ministre paresseux.

Un second affidé rend ses comptes : « En vingt jours, j'ai soulevé les flots de la mer et la tempête a englouti plusieurs navires. » — « Piètre besogne, répond le prince du mal. Que l'on fustige ce négligent! »

Un troisième se présente et s'enorgueillit d'avoir, en dix jours, répandu de telles discordes parmi d'heureuses familles qu'elles se sont exterminées. Satan fronce encore le sourcil et punit ce commis indolent.

Survient un autre affidé : « Quarante jours, au désert, je me suis exténué à piéger la vertu d'un ermite. Enfin, je l'ai culbuté. Son âme est noircie dans l'œuvre de chair. « Aussitôt Lucifer, transporté de joie, couronne de son diadème cet auxiliaire d'élite : « Tu es mon plus ingénieux et mon plus zélé serviteur. »

Tous nos sens, observent les moralistes chrétiens, sont des portes ouvertes à la sensualité. C'est surtout par les

yeux que se glisse dans les veines la luxure, larron aussi preste que l'éclair. Aussi convient-il au fidèle de ne pas insister du regard sur les formes féminines. Le mieux est de détourner la vue et d'éviter même les figures séductrices de la statuaire et de la peinture.

L'art byzantin et médiéval, se conformant à la doctrine des Pères de l'Eglise, représenta les personnages de la cour céleste comme des faméliques desséchés. La chair, occasion et instrument du péché, est réduite, dans les effigies de cette époque, à l'expression la plus dénuée. La minceur de la peau et le décharnement des muscles laisse transparaître les lignes du squelette, dont l'aspect est propre à éteindre le désir en évoquant la pensée de la mort.

Aucune image authentique ne restitue l'apparence physique des anachorètes d'Egypte. On ne peut que les imaginer amaigris et décharnés par l'extrême sobriété, le climat torride et la continuelle pénitence. Mais la solitude et les macérations ne suffisaient pas toujours à les spiritualiser. Les souffles de la volupté venaient jusque dans le désert de Libye leur imposer des épreuves, que parfois ils ne surmontaient qu'au prix de manœuvres douloureuses.

Ainsi nous lisons dans les Bollandistes que saint Martinien, solitaire de la Thébaïde, reçut, un soir, dans sa caverne, une courtisane nommée Zoé, qui, sous couleur de lui demander des prières et de s'humilier à ses genoux, l'enveloppa de caresses. Chaviré par cette vive attaque inattendue, l'ermite est sur le point de glisser au libertinage, mais soudain il recule, allume prestement un feu de broussailles et se tient debout dans la flambée.

— Quelle est cette folie? s'écrie la tentatrice, effrayée.

— Je veux voir, dit Martinien, comment je pourrai supporter les flammes de l'enfer, puisque je viens de les braver.

Vaincue par ce trait et touchée par la grâce, Zoé s'humilia, prit en horreur sa vie de fornication et, pleine de repentir, se retira dans une île de la côte de Syrie.

L'ermite saint Antoine, dont la biographie a été retracée par son contemporain et compatriote saint Athanase, fut assiégé par des visions voluptueuses. Pour les dissiper, il employa toutes les armes : la prière sans répit, le travail de la terre, le jeûne perpétuel au pain et à l'eau, le silence, la solitude, le sommeil écourté, la méditation sur l'insignifiance de la vie. Enfin, il s'imposa la réclusion dans un vieux tombeau; il y vécut dix années, ne subsistant que par les charités des bergers des alentours.

Son ascétisme peut se résumer dans cette maxime sortie de sa bouche : « La vigueur de l'âme grandit à mesure que l'on retranche les satisfactions du corps. »

Un de ses disciples, l'ermite saint Macaire, se délivrait des mauvais désirs par des travaux harassants. Il transportait des sacs de sable à de longues distances. Un autre ermite, Théosèbe, le rencontre ainsi chargé et l'interroge : « Pourquoi ce pesant fardeau? » — « Pour abattre mon corps qui me tourmente. »

Plusieurs bons pasteurs, exposés au même péril que Martinien pressé par l'outrageante Zoé, reçurent un secours surnaturel et décisif. Tel, saint Eusèbe, qui fut évêque de Verceil au IVe siècle. Dans sa jeunesse, il subit une attaque contre la vertu. Enamourée par l'agréable visage et les manières délicates d'Eusèbe, une dame se glissa dans le lit de l'aimable lévite. Mais plusieurs anges volèrent sus à l'éhontée et la couvrirent de confusion. Elle reconnut sa faute et, contrite, quitta la chambre. Puis elle sollicita du chaste Eusèbe un pardon qu'il ne refusa pas.

L'assistance céleste fut encore accordée à saint Crisant, qui vivait au IVe siècle et appartenait à une famille

patricienne de Narbonne. Il se convertit à la religion chrétienne, malgré l'opposition de son père, qui pour le détourner l'enferma, de nuit, avec cinq femmes choisies pour leur lubricité. Mais Crisant leur en imposa par sa ferme résistance et fit monter vers le Seigneur des appels qui furent exaucés : un sommeil léthargique renversa les cinq ribaudes.

Le chananéen saint Christophe, martyr, choisi de nos jours comme patron des automobilistes, fut jeté, vers l'an 240, dans une prison de Samos, en Lycie, parce qu'il refusait de sacrifier aux dieux et, prêchant la foi chrétienne, baptisait de nombreux convertis. Dans le dessein de le corrompre, le gouverneur de la ville introduisit dans la prison deux jeunes filles, Nicée et Aquiline. A leur vue, Christophe se détourna et s'abîma dans la prière. Comme elles s'efforçaient de l'embrasser et de le caresser, il leur montra avec tant de force la laideur du péché, les délices de la vie éternelle et l'infinie bonté de Dieu, qu'elles témoignèrent de leur repentir et, touchées de la grâce, annoncèrent leur conversion. L'événement fut commenté dans Samos aux dépens du gouverneur qui, sauvagement, fit pendre Aquiline et brûler Nicée.

Quelques cénobites du désert montrèrent qu'ils ne craignaient rien des entreprises des femmes les plus hardies. Le moine Vital, ami de saint Jean l'aumônier, se distingua particulièrement. Bien muni d'argent, il sortit de son monastère, se rendit à Alexandrie et se procura la liste, qui était longue, de toutes les courtisanes de la cité. L'abondance des noms remplissait plusieurs tablettes.

A tour de rôle, Vital se présenta chez les pécheresses, leur accordant le salaire d'une nuit, à condition de ne recevoir personne jusqu'au lendemain. Presque toutes acceptèrent volontiers ce chômage rétribué et devant le saint homme qui, toute la nuit, priant pour leur salut,

implorait avec des larmes la rédemption des brebis égarées, elles manifestèrent une crainte révérentielle. La chronique ecclésiastique assure que plusieurs, saisies de regret et de honte, n'offensèrent plus les bonnes mœurs et gardèrent fidèlement la vertu retrouvée.

Une pieuse anecdote de ce genre, la conversion de sainte Thaïs par saint Paphnuce ou saint Sérapion, a servi de texte à Anatole France. La relater ici serait superflu.

Moins connue est l'aventure de saint Zosime, le Palestinien, qui cherchait un ermite au désert et rencontra une femme nue. Elle prit la fuite et Zosime la poursuivit pour la sermonner sur son impudicité. Rattrapée, elle écouta les reproches avec patience, mais le dos tourné au prédicateur. De cette manière, elle sauvait la face et croyait bonnement atténuer le scandale, en offrant moins d'agréments aux tentations possibles du spectateur :

— Père abbé, dit-elle, pardonne-moi de ne pas me retourner. Prête-moi ta chlamyde et je pourrai te regarder sans honte.

Ainsi vêtue, elle conta sa vie dépravée et laissa paraître dans son récit un tel accent de douleur et de regret qu'elle édifia l'abbé Zosime. Plus tard, les effets de sa contrition lui valurent une place sur les autels chrétiens, sous le vocable de sainte Marie l'Egyptienne.

Faut-il rejeter parmi les amplifications l'histoire de cette Egyptienne, s'abandonnant à un batelier pour payer le passage du fleuve et pouvoir entendre la messe célébrée sur l'autre rive? Ce singulier moyen de se sanctifier prête à de faciles railleries, mais, après tout, la naïveté de l'intention efface le péché. Un moraliste moderne, qui a consumé sa vie à la scruter, n'a pas frémi de formuler la conséquence extrême de cette ingénuité de l'esprit : accomplir ou plutôt s'infliger l'œuvre de chair comme un acte d'expiation et l'offrir au ciel comme un sacrifice! Il propose de ressentir le frisson charnel

comme une infirmité du corps, de l'éprouver comme une convulsion maladive, dont nous pouvons, par ce retournement et si nous sommes des psychologues attentifs, tirer mérite aux yeux du Créateur. On lit en effet, dans le Journal intime d'Amiel, à la date du 24 juillet 1861 :

Ce qui rabaisse, avilit ou même souille la volupté, c'est le plaisir. Ce qui peut l'ennoblir, c'est la conversion en étude; ce qui la purifie tout à fait, c'est sa métamorphose en offrande et en sacrifice.

Amiel s'élève ici, sans y prétendre, à un degré éminent de bouffonnerie.

Revenons, après cet intermède, à des exégètes plus orthodoxes et cueillons chez le bienheureux archevêque dominicain Jacques de Voragine, un récit qui montre saint Benoît de Nursie déjouant un assaut de la sensualité.

Un soir, l'esprit malin alluma dans la mémoire de ce bénédictin l'image d'une insigne dame qu'il avait connue autrefois et l'échauffa d'une telle convoitise que Benoît, mordu par le serpent, se sentit près de succomber. Le désir le tirait hors de sa solitude protectrice, lorsque revenant à la conscience de ses devoirs, il arracha son froc et se roula, tout nu, sur un buisson de ronces. La chair déchirée et rouge de sang, il parvint à expulser la plaie de son âme par les plaies de son corps. La victoire fut décisive et Benoît jamais plus ne connut la tentation.

Voici un moyen bien plus rude encore, mais le dénouement de l'action s'épanouit dans le miracle. Le pape saint Léon célébrait la messe à Sainte-Marie-Majeure et donnait la communion aux fidèles, suivant la coutume du temps. Une femme, recevant l'hostie, lui prit la main et la baisa avec une insistance qui provoqua chez le pontife un mauvais désir. Retiré dans sa chambre, le saint homme décida de se châtier et se trancha la main provo-

catrice. Il se conformait au conseil de l'Evangile: « Si votre main vous scandalise, arrachez-la. De même pour votre pied et votre œil. Mieux vaut la mutilation ici-bas que de brûler tout entier en enfer. »

Mais il fut dès lors incapable de distribuer l'eucharistie. Le peuple, privé de cette cérémonie pontificale, se plaignit; saint Léon, regrettant alors la rudesse de sa pénitence, invoqua la Vierge, et par cette intercession, retrouva l'usage d'une main neuve.

Sur le même plan merveilleux se place un trait relatif à saint Thomas d'Aquin. Le démon de la concupiscence vint, en personne, dérouler des images sensuelles dans la chambre du docteur évangélique, qui garda sa présence d'esprit, récita des prières et réussit à chasser le tentateur en le poursuivant avec un tison enflammé.

La chasteté de saint Bernard, prédicateur de la deuxième croisade, fut plusieurs fois mise à l'épreuve, pendant son adolescence. La beauté d'une femme éveilla si vivement sa sensualité qu'il oublia la décence jusqu'à fixer des regards insistants et avides sur le joli visage. Mais il se reprit et pour se punir se plongea longuement dans un étang glacé.

Peu après, une jolie fille, simplement vêtue de sa chevelure, se glissa près de Bernard qui dormait. Il se réveille et s'écarte du danger en se retirant sur l'extrême bord du lit. La tentatrice lui tient de doux propos et s'approche, mais le jeune homme la repousse, lui remontre sa détestable conduite et s'endort du sommeil de l'innocence. Cette dignité inspira des réflexions à la dévergondée, qui revint au calme et quitta la chambre, méprisant son libertinage et admirant la modestie du jeune maître.

Au cours d'un voyage, Bernard, qui n'avait pas encore revêtu l'habit religieux, reçut l'hospitalité d'une dame qui le trouva si attrayant qu'elle fut transportée de désir et vint, dans la nuit, s'allonger à ses côtés. Malgré l'ombre

complice, il la reconnut et n'hésita pas, pour la mettre en fuite, à crier très fort : « Au voleur! au voleur! » La dame se sauve à la course, tandis que l'alarme jette la maisonnée sur pied. On cherche le malfaiteur sans le trouver; l'émoi s'apaise, chacun se retire et le silence nocturne se rétablit. Mais l'hôtesse, tracassée par l'ardeur du sang et qui ne pouvait s'endormir, réitère son entreprise, attribuant l'échec de sa première démarche au réveil trop brusque de Bernard qui, dans sa frayeur, avait sans doute pris le change. A peine a-t-elle poussé furtivement la porte que le jeune homme aux aguets ne lui laisse pas le temps d'avancer et lance quelques stridents appels : « Au voleur! au voleur! » Nouvelle fuite éperdue et, du haut en bas du logis, seconde et vaine alerte.

Avant la fin de la nuit, la dame, toujours affolée de luxure, s'obstina dans son mauvais dessein et revint auprès de Bernard qui, non moins ferme dans sa vertu, poussa les mêmes clameurs. Troisième déroute. Cette fois, la démoniaque découragée se tint coite dans sa débâcle.

Au lever du jour, Bernard se remit en route avec ses compagnons, qui lui dirent : « Es-tu certain d'avoir été assailli par un voleur? Tu as rêvé. » Il répondit sans discrétion parce qu'il était encore tout indigné du danger couru : « J'ai repoussé les réels assauts d'un larron d'honneur : l'hôtesse a essayé de me ravir un trésor que je n'aurais jamais recouvré si je l'avais perdu. »

Lorsqu'il fut devenu chef de l'ordre des Cisterciens et qu'il eut fondé l'abbaye de Cîteaux, saint Bernard redouta comme un danger la bonne santé de ses religieux; il apercevait dans cette plénitude et cette euphorie une pente vers la mollesse et comme un ferment de volupté. Vivante ou morte, la chair est corruption. Aussi imposait-il à ses moines le jeûne, l'abstinence des viandes et le sommeil interrompu. Lui-même, renouvelant une pra-

tique du temps de sa jeunesse, s'apaisait dans l'eau froide d'un lac voisin du monastère de Cîteaux.

Dans sa troisième méditation, il parle avec liberté des organes qui servent au péché. N'est-ce pas un bon moyen d'avilir la luxure et d'en détourner les chrétiens que de signaler la singulière laideur des instruments du plaisir, réceptacles d'impuretés et d'humeurs? Le Créateur n'a-t-il pas ainsi voulu dégrader, souiller le plaisir inclus dans les gestes de la reproduction? Saint Bernard s'appuie sur ces remarques pour noter d'infamie l'acte de chair.

Plus audacieux encore dans un tel sujet, saint Odon, abbé de Cluny, examine la conformation secrète de la femme et la déclare vilaine et même ignoble : une sentine.

Au contraire, un grand docteur de l'Eglise, saint Clément d'Alexandrie, écrivait que tous les organes corporels sont naturellement conformés en vue de leur destination et ne sauraient inspirer de l'horreur. C'est ainsi qu'il notait : « Ces parties du corps où se forme et se nourrit l'enfant, je les nomme sans honte, car le Seigneur n'a pas éprouvé de honte à les créer. »

C'est une religieuse cloîtrée, une Bénédictine, qui sur ce chapitre a formulé des observations d'une innocence, d'un naturel inégalés. L'intention pieuse, aussi bien que l'assurance de mettre en lumière une grande vérité salutaire, lui ont inspiré des paroles dignes de mémoire. Sainte Hildegarde, fondatrice, au XII[e] siècle, de l'abbaye de Saint-Rupert, près de Mayence, a, dans ses écrits, analysé avec un sérieux médical, qui n'exclut pas l'agrément poétique, les courtes variations du plaisir sexuel :

« Eh! quoi! observe-t-elle en latin, faut-il tant se préoccuper pour un cercle si vite exploré, une chanson dont le fond banal se peut à peine varier de trois ou quatre refrains, et encore si vagues et si vite envolés! Que de peine et de péril pour une fumée! Et quelle duperie!

Point de billevesée plus sotte que la chute dans la séduction de la chair. Pour une bulle irisée qui s'évanouit aussitôt produite, nous risquons de perdre la vie éternelle. »

Ces remarques attristées signalent, sans le vouloir, mais à merveille, l'immense disproportion entre le plaisir et le châtiment. Elles mériteraient d'être citées, avec gloses, dans les traités de morale dogmatique.

Sainte Hildegarde, cherchant un moyen de soulager ses nonnes des attaques de la sensualité, trouva la myrrhe. Elle affirme que cette résine, appliquée sur la poitrine ou sur le ventre, dissipe les pensées impudiques. Si l'on est trop violemment sollicité par de pernicieux désirs, il faut boire une infusion de myrrhe, mais sainte Hildegarde recommande alors de ne pas abuser de cette tisane, parce qu'elle rend triste et aride.

Saint François d'Assise, tout embrasé des plus hautes vertus chrétiennes, ne fut pas cependant à l'abri des tentations.

Dans l'ermitage de Sartianco, une nuit d'hiver, il frissonna d'un violent désir. Une prière de confusion et d'humilité ne parvint pas à dissiper l'émotion sensuelle; alors il enleva sa tunique et se flagella rudement avec une corde : « Voilà ce que tu mérites, frère âne, disait-il, car tu n'es pas digne de porter la sainte livrée de la religion. » Mais le démon de la chair s'obstina. Alors François courut au jardin et, tout nu, se roula dans la neige qui couvrait le sol. Par ce moyen révulsif, il éteignit la chaleur importune et, remerciant Dieu, revint dans sa cellule.

Il dénonçait l'oisiveté comme une porte ouverte aux pensées malignes et enseignait que le travail soutenu, associé à de fréquentes flagellations, dompte les damnables exigences de la chair.

Pour mater les sens, la plupart des règles monastiques

prescrivent les longues prosternations, les jeûnes rigoureux, les rudes disciplines, le port du cilice, et enfin, dans les tentations obstinées et rebelles, la saignée. Affaiblir la tension sanguine, c'est « minuere monachum », diminuer le moine.

Saint François exigeait de ses religieux et s'imposait à lui-même une modestie continuelle du regard. C'est principalement par la fenêtre des yeux que l'ardeur coupable se coule dans les veines. L'Ecclésiastique ordonne en conséquence: « N'arrêtez pas vos regards sur une jeune fille, de crainte que sa beauté n'occasionne votre chute. » Saint Augustin insiste sur l'importance de cette règle de sanctification :

Les dignes fils de l'Eglise, qui veulent aimer le Christ d'un amour parfait, doivent mortifier leurs yeux et ne pas les fixer sur des beautés charnelles.

La piété de saint François signale ainsi le danger :

C'est une grande imprudence de capter de belles formes dans la mémoire, qui, plus tard, les ressuscite, au risque de réveiller le feu mal éteint du désir, ou de ternir la candeur de l'âme.

Aussi ne regarda-t-il presque jamais une femme. Un jour de jeûne, en voyage, il tomba d'inanition. On le réconforta de quelque nourriture donnée par une femme charitable. Il la remercia, mais les yeux levés au ciel ou baissés à terre. Ses compagnons lui demandèrent le motif de cete apparente froideur : « Craignons, répondit-il, de considérer en face une épouse du Christ. J'ai parlé à cette bonne personne, elle a pu observer mon visage, dont les jeux s'ajoutaient à mes paroles, mais moi je ne devais pas observer le sien. »

Il déclara sur ce point à son camarade Thomas de Célano : « Il n'y a que deux femmes au monde que je pourrais vraiment reconnaître. »

Il ordonnait aux Franciscains de fuir l'amitié des femmes, parce qu'elle peut induire en erreur, même les saints. C'est un miel dangereux, susceptible de tourner au poison. Les religieuses mêmes n'étaient pas exceptées de cette règle de prudence et, pour l'exemple, il se rendait rarement au couvent de sainte Claire. Pour punir un frère, qui avait parlé sans autorisation à des Clarisses, il lui donna comme pénitence de s'exposer à un froid rigoureux sans vêtement. Saint Augustin redoutait lui aussi la compagnie des religieuses « dont le charme grandit dans la mesure de leur sainteté ».

Le bienheureux dominicain allemand Henri Suso, mort en 1366, imagina, contre les attaques de la volupté, de porter sur son dos, bien appliquée sur la chair, une croix de bois, ferrée de clous, dont les pointes dépassantes lui éraflaient la peau. Et de crainte de subir quelque sensualité par l'entremise des doigts, il les clôturait dans des gants de cuir armés de piquants.

Sainte Angèle de Corbara, qui vivait au XV[e] siècle, se convertit après une vie de dissipation et se soumit aux plus dures pratiques ascétiques. Ressaisie par des chaleurs de luxure, elle les chassa par le feu: elle appliqua de la braise ardente sur sa chair en révolte.

Un franciscain espagnol du XVI[e] siècle, saint Pierre d'Alcantara, employait, tous les soirs, un procédé pieux afin d'échapper aux idées sensuelles que peut faire naître le repos de la nuit : il jetait de l'eau bénite sur son lit et s'y étendait en prenant la position des morts dans le cercueil. Les mains jointes sur la poitrine, il évoquait sa dernière heure et entrait dans les sentiments d'un agonisant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains... » Puis, supposant sa mort, il récitait sur lui-même le *de profundis*.

Pour éviter toute occasion de ternir sa pensée, saint Louis de Gonzague poussa aussi loin que saint François

la modestie du regard et la chasteté de la pensée. Quelques traits valent d'être cités.

Un jour, le jeune Gonzague, qui jouait, sous la surveillance de sa mère, avec des garçonnets et des fillettes de son âge — 8 ans environ — perdit au jeu et donna un gage; pour le ravoir il fut invité à baiser sur un mur ensoleillé l'ombre d'une petite fille. Mais il resta confus, rougissant et ne parvint pas à se résoudre, tant ce geste troublait son innocence. Cette réserve étonna si fort une des enfants qui se trouvait là, Camilla Ferrari, qu'elle en conserva le souvenir et, longtemps après, raconta l'histoire au père Bartoli, qui l'a pieusement consignée dans son ouvrage sur saint Stanislas Kotska. Les Bollandistes l'on recueillie au tome IV des « Acta sanctorum ».

Le père jésuite Virgile Cepari, auteur d'une vie détaillée de saint Louis de Gonzague, dont il fut le compagnon émerveillé, rapporte qu'à l'âge de onze ans, Louis fut si transporté par la lecture d'un traité de Gaspard Loarte, sur les mystères du Saint-Rosaire, qu'il résolut de plaire à la Vierge Marie en imitant sa pureté. Il se rendit à l'église Notre-Dame de l'Annonciation, à Florence, et, agenouillé devant l'image de la Madone, prononça le vœu de virginité.

Cepari observe que c'était un acte bien méritoire, parce que Gonzague avait un tempérament sanguin et ardent. Toutefois, il ne fut jamais tourmenté, ce qui montre bien, dit le biographe, qu'il bénéficia de l'aide surnaturelle et constante de la Vierge Marie.

Les confesseurs de saint Louis de Gonzague ont confirmé qu'il fut exempt de toute tentation, même en pensée. Le cardinal Robert Bellarmin l'atteste dans une lettre du 17 octobre 1601, versée au procès de béatification. Il est vrai que saint Louis prit toujours les précautions les plus congruentes afin de ne donner aucune prise à la sensualité. Il marchait dans la rue les paupières baissées, si bien qu'il ne pouvait se guider seul.

C'est ainsi qu'il a avoué qu'il ne connaissait ni les rues de Castiglione, sa ville natale, ni celles de Madrid, où il vécut plusieurs années auprès de son père, chambellan du roi Philippe II.

Pendant un séjour que l'impératrice Maria d'Autriche effectua auprès de la cour madrilène, Gonzague, alors âgé de treize ans et page du fils du roi d'Espagne, fit partie de la suite d'honneur de dona Maria. Il eut ainsi maintes occasions d'être à ses côtés et de la servir. Or, comme on lui demandait son impression, il déclara n'avoir jamais regardé le visage de l'impératrice.

Plus tard il demanda à son père de lui permettre de se dérober aux entretiens avec des femmes, même de la famille royale, et en quelque lieu que ce fût. Il ne leva ses regards sur aucune de ses parentes et lorsqu'une dame d'honneur de sa mère, princesse du Saint-Empire, lui transmettait quelque communication, il ne lui permettait pas l'entrée de sa chambre et venait l'écouter sur le seuil, toujours sans lever les yeux.

Il mourut de consomption, à 23 ans, après avoir écrit à sa mère une lettre de sérénité chrétienne:

> J'espère trouver le repos et la quiétude pour l'éternité... Votre consolation sera bien grande en songeant à la grâce que le Seigneur vous aura faite de conduire votre fils au vrai bonheur et de l'assurer contre tout danger de le perdre... Ne faites pas injure à l'infinie bonté en pleurant comme mort celui qui va vivre en présence de Dieu... Je vous écris avec l'unique désir que vous, Madame ma mère et toute ma famille, receviez ma mort comme une grande faveur...

Le père Le Nain rapporte, dans sa biographie de Rancé, quelques exemples de l'attention scrupuleuse avec laquelle de jeunes religieux refusaient tout plaisir à leurs yeux, et même toute distraction.

Nulle image du monde extérieur ne devait, en se reflétant dans les prunelles, altérer la continuité du

monologue intérieur du sacrifice et de la nudité. Un trappiste s'accusa de cette vétille: pour complaire à sa curiosité, il avait failli céder au désir de regarder un évêque de passage au monastère. Un autre religieux garda les yeux baissés toute l'année de son noviciat, afin de ne pas être troublé d'une pensée étrangère à sa dévotion, de telle sorte qu'il n'avait pas vu le plafond de sa cellule. Un autre moine s'imposa une telle humilité de regards qu'il resta plusieurs mois sans apercevoir son propre frère, qui était devenu un de ses compagnons de couvent.

Au chapitre 5 de son traité de la concupiscence, Bossuet recommande, comme des boucliers contre l'ardeur à jouir des biens de la terre, le jeûne, les mortifications, les prières et la continuelle occupation de l'esprit. La plus virulente des sensualités, c'est la femme qui l'éveille, et l'impitoyable évêque observe que, dans l'ordre de la création, la femme, forme vivante du péché, vient après les animaux. Dieu ayant vu que l'entourage des bêtes ne suffisait plus à l'homme, créa la femme, « admirable édifice, où il y avait de la grâce, de la majesté, des proportions admirables, et autant d'utilité que d'ornement. » C'est le sévère Bossuet qui parle ainsi dans les « Elévations à Dieu sur les mystères de la religion » (2ᵉ élévation de la 5ᵉ semaine). Il lui sera beaucoup pardonné pour cette charmante trouvaille d'humoriste qui s'ignore. Et à cette occasion, avec de précieux arguments, il avertit les femmes de ne point tirer vanité de leurs charmes:

> Elles n'ont qu'à se souvenir de leur origine, et, sans trop vanter leur délicatesse, songer après tout qu'elles viennent d'un os surnuméraire, où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre.

§

Nous n'avons pas découvert dans les ouvrages d'hagio-

graphie du XVIIe et du XVIIIe siècle, de texte pouvant s'ajouter aux témoignages que nous venons de citer.

Et pour le XIXe siècle, nous avons simplement à mentionner une confidence du fougueux théologien Lamennais. Il chassait la tentation par l'essoufflement, la sueur et la fatigue. Dans son pauvre logement de la rue Monsieur-le-Prince, il s'escrimait, au fleuret à la main, contre les murs du cabinet de travail. Il se fendait, se relevait, voltait avec fureur; la tapisserie était criblée de coups. « Eve, disait-il, ne résiste pas au fleuret. »

§

Est-ce un paradoxe de prétendre que les pieux personnages qui ont ainsi adopté comme règle de fuir toute occasion de volupté n'ont fait que suivre la loi du plaisir, commune à tous les hommes? Le souverain bien, enseigne Epicure, consiste dans la pratique de la vertu et ce souverain bien il le dénomme « plaisir ». Le chrétien l'appelle « sacrifice ». La disparité des termes ne signifie pas opposition essentielle de doctrine. Il y a une amère jouissance dans la privation. C'est une volupté que de mépriser la volupté. L'austère Mme de Maintenon a fondé sur son expérience cet aveu: « On ne fait que changer de plaisir quand on se donne à Dieu. »

OCTAVE GALTIER.

L'ILE TRAJANE[1]

—

XI

AD AUGUSTA PER ANGUSTA

— Non, non, monsieur, seyez-vous à ma droite... Là, je vous prie. L'équilibre de cette méchante barque pontée est si fort instable... Moi, je me mettrai à l'arrière, ma foi, afin de faire contrepoids avec mon gros derrière. Hi! hi! hi!... Cela fait presque un vers. Mais j'aime mieux ceux de M. le chevalier de Boufflers.

Et l'obèse nautonier, habillé, ce matin-là, d'une toge sénatoriale, blanche bordée de rouge, gloussa de rire, d'un rire si puissant, si large, si épais, que sa bedaine en fut spasmodiquement et burlesquement secouée. A sa gauche avait pris place César Domengatti, splendide en son travestissement d'*imperator*, vêtu de pourpre et lauré d'or, glaive au côté, sceptre d'ivoire en main, le buste et les jambes protégés par une armure d'argent, merveilleusement ciselée. Sur le devant de l'embarcation, remorqués par la vedette à pétrole du *Desamoe*, se tenaient, impassibles, impénétrables et graves, les trois Hindous, Indra, Garouda, Tandava, en tunique verte et bandeau jaune d'esclaves lybiens, les oreilles ornées de pendants d'or cliquetants. Seuls, contrastaient avec cette pompe romaine le sayon rude, la framée et les braies gauloises de Brennus-Victor aux longues moustaches retombantes.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 851 et 852. —

César rayonnait.

— Oui, disait-il, nous aurons une belle journée, je crois! Que dit le baromètre, mon cher sénateur? ajouta-t-il en se tournant vers le gros homme en toge blanche sénatoriale, bordée de rouge.

— Beau fixe, *Domine*. Depuis la semaine passée, à Nova-Roma, nous sommes sortis de la saison des pluies. Dame! au-dessus de l'Equateur, nous ne sommes pas comme à Java, colonie de ma patrie d'origine, où il pleut chaque soir.

— A propos, messieurs, dit le comte, je crois bien que je ne vous ai pas présentés l'un à l'autre. J'aurais dû le faire ce matin; mais ce sacré feu bleu m'a troublé l'esprit et j'ai manqué à tous mes devoirs. Mon cher Victor, voici messire Jansénius Zuydervelt, ancien bosseman de la flotte marchande des Pays-Bas, présentement metteur en scène principal des films de l'Ile Trajane et jouant un rôle de sénateur dans la figuration.

Il se tourna ensuite vers Limeray qu'il désigna avec la plus raffinée des politesses :

— Monsieur le baron Victor de Limeray, gentilhomme français, de vieille souche tourangelle, un grand ami à moi, qui m'a sauvé la vie pendant la dernière guerre, et qui « tournera » ici le personnage de Brennus. Pour commencer, nous le présenterons à nos collaborateurs sous le pseudonyme gallo-romain de Victor Limer, chef des Gaules, allié et ami.

Et comme Limeray, modeste, se récriait :

— Si, si, mon vieux, il faut dire ce qui est. Vous êtes un as, un vrai coq-à-moustaches! Sans rancune, hein?... Le latin — comme votre langue française — est réellement un piège à calembours et homonymes!

Là-dessus, Domengatti, montrant le chenal qui se rétrécissait au milieu des coraux, expliqua en quoi la manœuvre, parmi ces récifs, était particulièrement difficile, voire périlleuse. Il s'agissait, en effet, de contour-

ner certains blocs madréporiques, presque à fleur d'eau, qui encombraient encore la passe, en attendant, comme il en était fortement question, qu'on les fît sauter à la dynamite. Seule, la vedette du yacht remorquant une barque pontée à faible tirant d'eau pouvait s'aventurer dans cet étroit couloir marin, semé d'embûches.

— Allez! ajouta-t-il, *Trajana Insula* est bien fermée. N'y entre pas qui veut! Et n'en sort pas qui veut! Elle se garde d'ailleurs toute seule. D'abord, par ce chenal, praticable à certaines heures que nous savons; en second lieu, par ce corset de granit. Vous voyez ces falaises, mon cher Limer?... Eh bien! elles ont, en moyenne, de trois à quatre cents mètres de haut. Rien à faire pour y grimper! Abruptes, perpendiculaires, inaccessibles. On se romprait cent fois le cou — comme aux Aiguilles du Dru de notre Mont-Blanc franco-italien — avant d'y arriver. Et, là-haut, sur cette terrasse qui encercle entièrement l'île et que l'*Aquila Prima* a franchie d'un seul bond, si aisément, tout à l'heure, il n'y a que roc et broussaille. Un vrai *monde perdu!*... Les forêts, la jungle équatoriale et ses splendeurs, que vous avez aperçues en avion avec moi, ne commencent qu'à partir de cette dépression progressive du sol qui s'accentue et se dérobe soudain sous les pieds pour constituer la cuvette où gît la *Nova-Roma* de mes décorateurs. Un géologue *dace*, je veux dire roumain, de mes amis, que j'ai amené ici avant la guerre, affirme que toute l'île — c'est-à-dire la cuvette et ses bords — ne serait autre chose qu'une chaîne immense de volcans éteints, formidables, genre Krakatoa de la Sonde.

— Brr!... plaisanta Limeray. Vous n'êtes guère rassurant, mon bon. Voyez-vous tout notre bazar romain sautant avec nous, juste au moment où je jetterais mon glaive dans la balance, pour « faire le poids ». En fait de *réjouissance,* comme disent nos bouchers parisiens, ça

n'aurait rien de rigolo, tout cela. Parlons d'autre chose, voulez-vous?

— Rien à craindre, monsieur le baron, dit Jansénius. Notre révérendissime seigneur *Domine*, qui pense à tout, a pris ses précautions. Il s'est assuré contre le volcanisme.

— Assuré contre le volcanisme?

— Une façon de parler, intervint César. « Mons » Zuydervelt fait allusion aux grottes d'accès naturelles de l'île. Notre *Insula Trajana* a environ la superficie de Timor, vous savez, dans l'archipel malais... Mais, mieux défendue que Timor contre les indiscrets (je ne parle pas de l'avion qui, lui, résout par air toutes les questions), elle n'offre comme accès terrestre que le labyrinthe de grottes où nous allons nous engager. Ce dédale — car c'en est un — rejoint, à un endroit, la porte souterraine du Tibérin, autrement dit du petit Tibre de ma Rome factice, réduite en proportions. C'est là que j'ai fait forer par l'équipage du *Desamoe* d'énormes cheminées d'aération dans tous les sens et qui, toutes, aboutissent à un dôme central, percé à son sommet. Si jamais un de ces pseudo-volcans éteints menaçait de se rallumer, tenez pour certain que le courant d'air — si violent, à l'intérieur de ces grottes et surtout de ce dôme — ne manquerait pas de chasser à l'extérieur un filet de fumée qui nous avertirait. Et alors je prendrais les mesures qui s'imposent. Mais silence! Nous accostons. Ah! jetez votre cigarette. On ne fume plus. Pas de tabac à *Nova-Roma!* Question de couleur locale.

Les marins danois de la vedette halèrent doucement la barque vers une berge pavée et la fixèrent solidement à un anneau.

Avant de sauter à terre, César, un pied encore dans l'embarcation, cria en italien à Limeray :

— *Adessò, La prego di lasciare tutte le lingue forestieri. Soltanto, il latino! Ed io dimenticavero il mio pro-*

prio italiano. [Maintenant, je vous prie de ne plus parler aucune langue étrangère. Seulement le latin! Moi-même, j'oublierai mon italien.]

Ce qui équivalait, pour Victor, à un ordre formel et rigoureux de ne plus parler désormais français, mais *latin,* exclusivement.

L'avisé Tourangeau, sans chercher le pourquoi de cette bizarre prescription, en saisit l'importance et hocha docilement la tête en signe d'assentiment.

— *Ità* [Oui], dit-il laconiquement, en débarquant à son tour.

Ils arrivèrent à un carrefour où sept souterrains se croisaient. L'air des grottes s'était raréfié. Un grondement lointain parvenait à leurs oreilles.

Jansénius éleva son fanal à la hauteur de la paroi imprégnée de salpêtre où se lisait, creusée à même le granit, cette inscription latine :

— *A mortui capite, numerabis CXXVII gradus; deinde, XXIX a testudine.* [A partir de la tête de mort, compter 127 pas; ensuite, 29 à partir de la tortue.]

Ils distinguèrent, en effet, clouée dans une anfractuosité, une tête de mort privée de son maxillaire inférieur; et, toujours précédés de leur guide, ils comptèrent les cent vingt-sept pas requis, jusqu'à la représentation grossière d'une tortue gravée sur une borne.

— Attention! murmura le metteur en scène, en latin (langue morte que nous continuerons à traduire en français pour la commodité du récit) : il y a *danger de mort* pour quiconque s'aventurerait à l'aveuglette sur ce parcours indiqué de vingt-neuf pas. Souffrez que je vous précède un instant. Surtout, ne quittez pas la place où chacun de vous se trouve!

Le bruit de ses sandales décrut peu à peu. Puis, on entendit un bruit sourd, analogue à celui d'une plaque métallique que l'on rabat.

— Venez, cria-t-il. Le passage est assuré, à présent.

Ils s'engagèrent prudemment dans la direction du Hollandais qui éclairait leur marche du feu tremblant de sa lanterne. Limeray qui cheminait en tête ne put s'empêcher de tressaillir en franchissant, le premier, un pont de fer qui surplombait un abîme où mugissait un torrent.

— Aïe! aïe! fit-il. Je me méfierai désormais des inscriptions latines. Quelle traîtrise chez ce chélonien sournois qui, sur un parcours indiqué de vingt-neuf pas, vous précipite, à moins du vingtième, dans un in-pace.

Et, se penchant vers Zuydervelt, il lui souffla à l'oreille :

— Mais pourquoi cette tromperie, je veux dire, ce luxe de défense contre un ennemi inexistant?

— Ce n'est pas à moi de vous l'apprendre, répondit le gros homme. Demandez-le à M. le comte, je veux dire : à *Domine*.

Si rapide qu'eût été le colloque, il n'avait pas échappé à l'attention de César.

— Je parie, dit-il à Victor quand il l'eut rejoint, que vous avez interrogé mon régisseur à l'occasion de ce pont de fer rabattu sur l'abîme où vous entendez gronder le Tibérin. Eh bien! « monsieur le bailli interrogant », c'est moi qui vais vous répondre. D'abord, tout le monde est-il passé?

Ils se comptèrent, de l'autre côté du pont. Un, deux, trois, quatre, cinq, six : Domengatti, Limeray, le Hollandais et les trois Hindous.

— Bon. Relève la trappe, Jansénius.

Celui-ci déplaça une pierre dans la paroi et découvrit un petit volant qu'il actionna. Les deux tabliers de l'arche métallique plongèrent progressivement dans un gouffre noir aux flancs duquel ils vinrent se plaquer. Puis, un ressort chassa doucement une mince lamelle de bois de la couleur et de l'aspect du rocher, qui vint

combler le vide, balla quelques instants et se fixa, donnant l'impression d'une absolue sécurité.

— C'est assez ingénieux, n'est-ce pas? ricana le gentilhomme italien. On s'avance, confiant dans l'indication de la tortue-baedeker... Et plouf! dans l'eau! Mais je dois confesser que ce n'est pas nouveau. Figurez-vous que l'idée de cette chausse-trape remonte à Ludovic Sforza, dit « Le More », le même qui fut emprisonné dans vos cachots de Loches qu'il peinturlura et signa en français estropié : *Celui qui net pas contan.* J'ai appliqué cette charmante invention à *toutes* les voies d'accès souterraines de l'île. Je me défends ainsi contre les curieux et les indiscrets.

— C'est terrible! ne put s'empêcher de murmurer Victor.

— Comment, terrible?... Mais pas du tout, mon cher! *Charbonnier maître chez soi.* On n'a qu'à ne pas entrer sur mes terres. J'invite qui je veux. Rappelez-vous, en Touraine, tout le long de la route qui va d'Amboise à Lussault, Montlouis et Tours...

— Eh bien?

— Ces écriteaux qui portent la mention : *Attention! Il y a des pièges à loups.* Eh bien! ce que vos vignerons troglodytes pratiquent pour défendre les fruits de leurs vergers et les vins de leurs caves, je le mets en pratique, à mon tour, dans mon île océanienne, pour défendre contre les entreprises du monde extérieur un trésor infiniment plus précieux que des prunes ou du vin pétillant, un trésor inouï, rarissime, que vous connaîtrez bientôt, si vous en êtes digne.

— Tout de même, protesta Limeray, un film, si sensationnel qu'il soit, ne vaut peut-être pas qu'on lui sacrifie des vies humaines pour en assurer la virginité et la primeur...

Domengatti lui prit le bras avec une fausse cordialité qui masquait mal son agacement.

— Mon cher ami, là-dessus, je n'entends aucune discussion. J'ai mon opinion. Vous avez la vôtre. C'est parfait. Absolument comme, au bridge, les deux écoles : la bonne et la mauvaise. Plus tard, vous jugerez plus sainement des choses, quand vous saurez... ce que je vous permettrai de savoir. En attendant, marchons, car nous allons être en retard. Et je n'aime pas faire attendre les dames. Respect aux matrones et aux vestales!... En avant, Jansénius!

Toujours précédés du metteur en scène, qui tâtait prudemment le sol avec son bâton, éclairé par la lanterne, ils cheminèrent encore pendant une dizaine de minutes, contournant sans cesse des puits et des abîmes, franchissant d'autres chausse-trapes, traîtreusement dissimulées, et dans le voisinage desquelles une main mystérieuse avait crayonné ironiquement à la craie, sur le granit, l'énigmatique avertissement que voici : *Cave superbiae vanitatisque abyssum.* [Prends garde à l'abîme de l'orgueil et de la vanité.] Ah! oui, malheur aux orgueilleux et aux présomptueux qui s'aventuraient vers l'orifice de ces *in-pace* et de ces oubliettes! La sinistre prophétie latine ne manquait jamais pour eux de s'accomplir.

Ils débouchèrent dans un couloir central où deux routes bifurquaient. L'une d'elles portait une inscription murale, surmontée d'une main tendue : *Subterraneum iter ad Palatinum.* [Chemin souterrain menant au Palatin.]

Et au-dessous, une seconde inscription ajoutait : *Ad dexteram vertere.* [Tournez à droite.]

Limeray, dépassant le Hollandais, allait s'engager à pas délibérés dans cette voie, quand il se sentit tiré par la manche.

— Pas par là, monsieur le baron, pas par là!

— Allons bon! encore une farce?

— C'est à gauche, et non à droite qu'il faut tourner.

— Comment!... Alors, juste le contraire de ce que dit l'inscription?

— Oui. Par là, vous retourneriez en arrière et vous risqueriez de vous perdre dans un labyrinthe que moi-même je n'ai jamais exploré.

— Diable! le *Touring-Club* fera bien de passer par ici... Dans ce cas, je ne vous quitte plus d'une semelle, mon cher monsieur Zuydervelt. Dites-moi : est-ce que nous arrivons bientôt?... Je commence à en avoir plein le dos, de ces catacombes à tête de mort, tortue menteuse, faux écriteaux, escarpolettes et Cie. Je demande à revenir chez les vivants. De préférence chez les bons vivants. Même si ce sont des Papous cannibales!... Et surtout, je commence à avoir faim. Ça creuse, les oubliettes. Savez-vous, monsieur le metteur en scène principal, qu'il ne faudrait pas insister beaucoup pour me faire dévorer à belles dents un aloyau d'anthropophage?

Jansénius Zuydervelt partit d'un gros rire. Ces deux joyeux Epicuriens étaient bien faits pour s'entendre et se comprendre. L'entretien, qui avait eu lieu en français, à la dérobée, se poursuivit en latin, car ils approchaient de *Domine* et de ses trois acolytes indo-lybiens impassibles.

— *Amasne melius Argentorati jecoris adipatum?* [Ne préférez-vous pas à cela un pâté de foie gras de Strasbourg?] questionna à brûle-pourpoint le régisseur de Nova-Roma, pour changer de conversation.

— Si j'aime mieux le pâté de foie gras de Strasbourg que cette balade dans un métro en construction? répondit Victor en éclatant de rire. Il me demande cela, Seigneur!... Mais je te crois, digne enfant des polders! Le « Strasbourg » enfonce les terrines de Ruffec, de Nérac et autres lieux. En Dordogne, les charcutiers sont de mauvais plaisants : ils mettent trop de farce. L'Alsace est plus sincère : son foie gras en croûte, inventé par le divin Close, pur Normand de Normandie, a ceci de dé-

lectable qu'il est mural, qu'il se présente en bloc, massif, compact et rose, et fondant sous la langue (j'entends sous une langue dissolvante dont les papilles sachent analyser). Sapristi! Est-ce qu'ils auraient du « Strasbourg » à l'Ile Trajane? Ça, par exemple, ça me ferait *oublier les oubliettes* pour journalistes et contrefacteurs de cinéma.

Ils pénétrèrent dans une vaste salle carrée, dont les murs aplanis et passés à la chaux s'enorgueillissaient de peintures pompéiennes. Un autel en occupait le fond. Sur cet autel était placé un buste en bronze antique de Trajan, ainsi que l'attestait la mention: *Divus Trajanus Imperator.*

Limeray eut un haut-le-corps.

— Mais c'est vous, César! s'écria-t-il. Absolument votre portrait! Le front, le nez, la bouche, le menton, les oreilles. Avais-je raison quand je vous disais que vous étiez, de nos jours, le « Sosie » de Trajan?... C'est criant de ressemblance.

— N'est-ce pas? dti Domengatti, souriant et plein d'orgueil.

— Trait pour trait? J'en suis *baba.* Positivement! Et il n'y a pas à dire que ce buste-là soit imité, truqué. L'antique, ça me connaît. J'ai tant bibeloté à Rome, à Naples et en Sicile!

Et il ajouta aussitôt, surpris, interloqué:

— Ah! ça, mon vieux... que signifie?

— Encore un peu de patience, mon cher « bailli interrogant ». En attendant, il faut que vous accomplissiez la petite formalité exigée de tous mes invités à *Nova-Roma.* Jansénius! prononce la phrase sacramentelle.

Le metteur en scène, fixant du regard Victor, allait étendre la main vers le buste de bronze et prononcer le serment requis, lorsque, s'avançant pour lui imposer silence, Limeray déclama, emphatique:

TRAJAN

Poème (diaduménique) en 16 vers

Si mon cœur n'était pas aux collines que boisent
Les rousses frondaisons des chênes vendômois,
Aux jardins de Bourgueil, aux clairières d'Amboise,
Il n'aurait pas voulu d'autre maître que toi.
C'est ainsi qu'habitant d'un municipe rose
J'aurais pu, sous les ifs et les aloès verts,
Ecrire, comme Gelle ou comme Paul Orose,
Des traités érudits ou de magiques vers.

— Très joli, approuva Domengatti. *Delicatissime!* Est-ce de vous, Victor?

— Souffrez que j'achève...

Et, sur un signe amène de César, l'inspiré poursuivit, les yeux mi-clos:

J'aurais, le long du jour, contemplé, nonchalant,
Exotique conteur ou compilateur sage,
Devant leur prismatique et sinueux sillage,
Les trirèmes sur les eaux mauves s'en allant;
Et le soir, à l'autel que deux cyprès dominent
Comme des cierges noirs de toute leur hauteur,
Je m'en serais venu couronner d'aubépine
Ton buste maigre et dur de Pacificateur.

— Bravo! bravissimo! s'écria Domine. Maintenant, le nom du poète!

— Si j'étais Pierre Benoit, je vous dirais que c'est Baudelaire... ou Verlaine... Mais je sais mal mystifier; et je préfère vous confesser tout uniment que l'auteur, c'est Petrus Benedictus, autrement dit Pierre Benoit, lui-même. Et maintenant, digne Jansénius, vous avez la parole.

Le gros homme, le bras droit tendu vers le buste de Trajan, proféra:

— *Jusjurandum praebesne Caesaris legi obedire? Quod si non feceris, vade retro. Praebesne?* [Jures-tu d'obéir à la loi de César? Sinon, va-t'en. Jures-tu?]

Limeray, sans chercher davantage à interpréter la raison de ce serment baroque, basé sur une curieuse mais

fortuite ressemblance, étendit à son tour la main et répondit d'une voix claire :

— *Praebeo.* [Je le jure.]

Ce serment solennel, d'obéir désormais à la loi de César ou de retourner en arrière, venait à peine d'être prononcé par lui, que l'autel pivota sur lui-même et démasqua un corridor, long d'environ cent mètres, orné de splendides peintures murales, pavé de mosaïques, et à l'extrémité duquel jaillissait la lueur solaire, radieuse et vivifiante.

A mesure que les six hommes approchaient de l'ouverture qui s'élargissait, flanquée d'une double rangée de colonnes de porphyre, ils distinguaient un bruit confus de voix et de cliquetis d'armes, mêlé de hennissements de chevaux.

— Brandissez votre framée, Victor. Et tenez-vous bien droit derrière moi. Pas un mot, je vous prie, même en latin, aux acteurs et figurants, d'ici le festin du Capitole. Nous « tournons » dès la sortie du souterrain. Ne regardez pas dans l'objectif, caché d'ailleurs. Mais posez au naturel. Vous, Indra, Garouda et Tandava, vous fermerez la marche avec Jansénius qui rabattra la double porte du souterrain. En avant!

Ils apparurent à la lumière du jour. Des acclamations et des fanfares, aussitôt, éclatèrent...

DEUXIÈME PARTIE

XII

EN SCÈNE POUR... « LE TRIOMPHE! »

...Miamoun, Hrihor, Smendès et Minephtah, les quatre gigantesques esclaves égyptiens de la garde d'honneur du proconsul Lucius Postumus Libon, inclinèrent par deux fois leurs chasse-mouches en plumes de casoar de-

vant César Trajan (Domengatus) et Victor Limer, le chef gaulois. Puis ils vinrent se placer lentement aux quatre angles de la stèle commémorative d'Hippalus-le-Jeune, que surmontait le buste en marbre de l'amiral, couronné de fleurs.

Après quoi, le Proconsul s'étant détaché du groupe formé par les sénateurs, le Préteur, les magistrats, les pontifes et les officiers de la Légion, s'avança, une palme à la main, vers le monument autour duquel sept vestales entretenaient sans trêve l'ambre et l'encens des cassolettes.

— Ecoutez! murmura César à son ami. Et ne perdez pas une syllabe du panégyrique que vous allez entendre. Mon collaborateur Lucius Postumus Libon, qui tient le rôle du *Proconsul* à Nova-Roma, est le meilleur latiniste de notre troupe. Figurez-vous, mon cher, que ce puritain professe à Boston (Massachusetts) et qu'il passe pour pasticher Tacite mieux que n'eussent pu le faire, de leur temps, Erasme et Scaliger...

Le nommé Lucius P. Libon releva un pan de sa toge et dit:

— S'il est un lieu destiné aux mânes de l'homme vertueux; si, comme le pensent les sages, les grandes âmes ne s'éteignent pas avec le corps, reposez en paix, ô Hippalus, et nous élevant, vous et votre famille, au-dessus des vains regrets et des pusillanimes lamentations, appelez-nous à la contemplation de vos vertus, que profaneraient les larmes et les sanglots. Ah! notre admiration, nos louanges immortelles, et, si la nature le permet, notre ressemblance avec vous, voilà les devoirs qu'imposent les liens du sang.

Un murmure flatteur courut dans la foule des courtisans qui se pressaient autour de l'Empereur; et plusieurs des sénateurs désignèrent en souriant trois de leurs collègues qui rougissaient de confusion.

— Ce sont, souffla Jansénius à l'oreille du baron, les descendants de notre grand Hippalus.

— Hippalus? Connais pas, riposta sèchement Limeray. En tout cas, votre farceur de proconsul américain est un fameux plagiaire. Son « laïus », depuis le commencement jusqu'à la fin, c'est-à-dire cette flagornerie que je ne saisis pas, est une copie mot pour mot de la péroraison de *la Vie de Cnéius Julius Agricola*, le général romain, beau-père de Tacite, que Domitien fit empoisonner... Tenez, je la sais par cœur: *Si quis piorum manibus locus; si, ut sapientibus placet...*

— Silence! ordonna Domengatti.

— Oh! mais il m'embête, mon frère d'armes de la Brenta! grogna le faux Gaulois en s'appuyant sur sa framée d'un air boudeur.

Le Proconsul lui jeta un regard sévère et poursuivit:

— C'est ainsi qu'il convient aux arrière-petits-fils d'Hippalus de révérer la mémoire de leur ancêtre; c'est en méditant continuellement ses actions et ses paroles, en s'attachant à la renommée, à l'image de son âme, bien plus qu'à celle de son corps. Non que je veuille interdire ces représentations que nous offre le marbre ou le bronze; mais les traits de l'homme sont fragiles et périssables, et, comme eux, les simulacres qui les représentent; la figure seule de l'âme est éternelle; et nul art ne la peut dessiner, nulle matière en recevoir l'empreinte: c'est à l'homme même de la retracer dans ses mœurs. Tout ce que nous avons aimé, tout ce que nous avons admiré dans Hippalus, demeure et demeurera pendant tous les siècles dans l'esprit des hommes, avec le souvenir de ses faits glorieux. Beaucoup d'anciens héros dormiront, sans honneur et sans gloire, dans le néant de l'oubli: Hippalus, transmis par l'histoire à la postérité, vivra éternellement.

— ...*Posteritati narratus et traditus, superstes erit,* marmonna railleusement le Tourangeau dans ses moustaches tombantes. Si tu crois m'épater, *Uncle Sam,* je te

renvoie à la traduction française: J.-L. Burnouf, Tome VI de l'édition Hachette 1831. *Nunc, plaudite cives!...*

Des applaudissements crépitèrent.

— Ça y est! Les voilà qui applaudissent... Je l'aurais parié. Pauvre Tacite! Ma foi, c'est trop drôle. J'en suis aussi!

Et, cette fois, prenant jovialement son parti de l'effronté plagiat, Victor se mit à claquer ostentatoirement et exagérément des paumes avec un bruit de battoirs.

— C'est bon, c'est bon. En voilà suffisamment. Vous, vous allez dépasser la note, insinua le brave Zuydervelt à qui César roulait des yeux furieux. Prenez garde: *Domine* me fait signe... *Est modus in rebus.* [En toutes choses, il y a une mesure.]

Les trompettes sonnèrent: le cortège se reformait. Domengatti et Limeray montèrent, sans échanger une parole, sur leurs chars. Jansénius se hissa péniblement sur sa jument. Et tous les acteurs et figurants de cet incompréhensible épisode, après s'être inclinés devant le buste d'Hippalus, emboîtèrent le pas aux deux amis, selon un impeccable protocole réglé d'avance.

De son char, Limeray contemplait avec émerveillement le mirage latin qui surgissait à chaque pas sous ses yeux. Quel décor! quelle mise en scène!... C'était une inconcevable résurrection de la Rome impériale dans ses détails les plus minutieux. Et cela, depuis la sortie des grottes perfides, après cet absurde et inutile serment devant un buste de Trajan, si étrangement ressemblant à son ami italien de la Grande Guerre!...

Ce qui avait le plus intrigué, voire stupéfié le Français, c'était l'absence totale d'opérateurs — du moins d'opérateurs *visibles* — tournant ce film grandiose. Sans être grand clerc ès cinéma, Victor n'ignorait rien de ce septième art visuel, si prenant, si pathétique ou si comique, selon l'occurence. Il savait — étant lui-même amateur-photographe accompli — toutes les difficultés par

lesquelles passaient, avant leur projection sur l'écran, les *extérieurs* et leurs personnages. Il connaissait également tous les procédés d'éclairage, de prise de vues et de découpage, ainsi que toute la gamme des *fondus* enchaînés et le truquage des *intérieurs*, soit qu'il s'agît d'une mise en scène générale, se déroulant sur le plateau d'un studio cinématique spécialement agencé, soit qu'il s'agît d'un fragment psychologique de *gros-plan*. Cédant à la fantaisie d'un de ses vieux amis, romancier, scénariste à ses heures, il avait accepté, un après-midi, de figurer en tant qu' « invité en frac » dans un film mondain tourné dans un grand studio parisien des Buttes-Chaumont. Quelle séance sous le feu ardent des lampes *sunlight*!

Il se revoyait, verdâtre et cadavérique, coincé entre ces paravents fulgurants d'éclairs, pâle de migraine, les lèvres violettes, le teint décomposé, les yeux papillotants, le front et la nuque trempés de sueur, souriant insincèrement à de fausses femmes du monde et à de pauvres hères au rabais, en habit et faux col lavable américain, crasseux, aux ongles en deuil, à l'haleine repoussante, figurants au « beau physique », que les plateaux banlieusards de Joinville et d'Epinay s'arrachaient pour leur photogénie. Il réentendait la voix coupante, autoritaire, du metteur en scène, lui hurlant entre deux coups de sifflet : « Mais non, vous n'êtes pas dans le champ. Et vous, le grand blond, ne regardez donc pas dans l'objectif!... Regardez partout ailleurs, mais pas dedans... Vous allez me louper la pellicule... Ah! ces figurants-amateurs! Tenez, prenez madame par le bras... non, pas celle-là... l'autre, votre voisine de gauche. Flirtez avec elle de profil, murmurez-lui des mots d'amour... C'est ça, allez-y!... Quel boulot!... Allons, recommençons. Enchaînons tout ça! Vous parlez d'un *cacafouillage!* »

La trouvaille de ce film romain, tourné dans une île lointaine et sauvage du Pacifique, ce n'était pas seulement

le naturel de la mise en scène, ni le choix des artistes et figurants, tous d'une beauté physique inattendue, insoupçonnée, ni l'exactitude du cadre, ni la splendeur des monuments, ni la richesse des costumes et des accessoires... c'était, grâce au brevet allemand des miroirs réfléchissants, que tout cela fût tourné mystérieusement en dehors de la présence d'un régisseur et par d'invisibles opérateurs. Ah! ces Américains, quelle maîtrise et quelle virtuosité!

Quant au scénario proprement dit, Limeray n'en saisissait qu'incomplètement le sens. Mais qu'importait! N'était-il pas question d'un *triomphe*, destiné probablement à célébrer le retour de Trajan Optimus, vainqueur des Daces ou des Parthes?... Il y avait bien, il est vrai, cet incompréhensible hommage rendu à l'amiral Hippalus (où diable le cinéaste yankee avait-il été pêcher ce grand homme inconnu, cet Hégésippe Simon II dont le nom obscur ou inventé ne dirait rien aux foules massées plus tard devant l'écran?); mais ce n'était pas la première fois qu'un nom fictif était mêlé à un épisode d'histoire. *Cabiria* et son hercule Maciste en avaient forgé bien d'autres!

Au milieu des acclamations de la plèbe en délire, le cortège, précédé du Sénat, des trompettes et des cors, allait atteindre le Capitole, après avoir traversé la Porte Triomphale, le Vélabre, le Cirque Maxime, la Voie Sacrée et le Forum.

Le chef des Gaules, baptisé pour la circonstance Victor Limer, allié de Rome — qu'il n'incarnerait sans doute qu'ultérieurement et dans un autre drame, le fier Brennus — se retourna pour embrasser d'un coup d'œil le spectacle féerique qui se déroulait derrière lui. Une file de chariots chargés des dépouilles d'un ennemi imaginaire se pressait sans « embouteillement », dans un ordre scrupuleusement réglé; ensuite venaient les *tibicines* ou joueurs de flûtes qui marchaient devant le taureau blanc,

destiné au sacrifice; puis les étendards et les trophées pris sur les vaincus, ainsi que les pseudo-prisonniers, généraux et princes, chargés de fer (en aluminium, peut-être?); puis les licteurs en toge civile, le front et les faisceaux couronnés de laurier; enfin le Triomphateur, lui-même, revêtu de ses insignes, debout sur son quadrige circulaire traîné par quatre chevaux blancs, et près de qui se tenait l'esclave en haillons chargé de lui répéter sans cesse à voix haute le rituel avertissement d'humilité humaine: *Respiciens post te, hominem memento te.* [Regardant derrière toi, souviens-toi que tu n'es qu'un homme.] César Domengatti jouait d'ailleurs merveilleusement son rôle. Chaque fois que l'esclave insulteur l'apostrophait ainsi, il regardait derrière lui et, par sa mimique soudain modeste et même craintive, il attestait qu'il se souvenait bien, en effet, n'être qu'un homme. Enfin, le cortège triomphal était fermé par une escorte d'officiers à cheval et par une phalange de légionnaires à pied, porteurs de branches de laurier, qui poussaient le traditionnel cri de joie: « *Io triumphe!* », répercuté à l'infini par tous les autres assistants.

Comme Victor Limer, dit le « coq-à-moustaches », descendait de son char pour pénétrer à l'intérieur du temple de Jupiter Capitolin et, de là, gagner la salle du festin, il vit l'excellent Jansénius Zuydervelt s'avancer rapidement vers lui et lui murmurer confidentiellement en français, d'une bouche gourmande:

— Maintenant, monsieur le baron, on va déjeuner. J'ai « la dent ». Et je vous jure Dieu que ce ne sera pas *pour la frime!* Jugez-en plutôt d'après les cuisines que voici.

XIII

LES SECRETS DE TULLIUS APEX, ARCHIMAGIRE

Dans les dépendances attenant à la salle du festin, tout un peuple d'esclaves s'empressaient autour des réchauds,

des amphores, des bassines, des vases d'argent, des entonnoirs, des hachoirs, des râpes et des tamis.

Le procurateur de l'office éventrait les derniers couffins de fruits et de légumes sous l'œil attentif de l'obsonateur, économe responsable de l'achat des provisions. Plus loin, les focaires alimentaient le feu des fourneaux, tandis que les cuisiniers et découpeurs expérimentaient d'après le jus le degré de cuisson des viandes.

Une dispute entre deux sommeliers grecs, qui s'étaient trompés d'outre pour la confection d'une sauce au garum, fit accourir l'intendant du cellier.

— Qu'y a-t-il? interrogea celui-ci d'un ton rude.

L'un des esclaves désigna son compagnon:

— Archytas a mêlé du Samos aux entrailles de poisson, confites au *gari flos*.

— Dioclès ment. Maître, j'en jure par Hécate! C'est lui qui a confondu les outres. La preuve...

— Taisez-vous, chiens. Silentiaire!

Un nègre colossal surgit de l'ombre, une badine à la main.

L'intendant lui montra les deux sommeliers tremblants.

— Quatre coups bien appliqués sur les fesses de chacun de ces pourceaux pour les mettre d'accord et leur fermer le groin.

Le silentiaire empoigna ses victimes. Puis, les ayant dépouillés de leur pagne, il les jeta face contre terre et leur zébra les reins de quatre raies rouges, sans qu'aucune plainte s'échappât de leurs bouches crispées par la souffrance.

Dans un autre angle de la vaste pièce, le nomenclateur, sorte de héraut chargé d'annoncer aux invités le nom des plats et d'en célébrer les mérites, s'entretenait à voix basse avec un personnage richement habillé, auquel tous s'adressaient avec la plus obséquieuse déférence.

— Quelle dénomination avons-nous donc décidé, Pétilius, pour le marcassin farci? demanda celui qui paraissait le plus important dans la hiérarchie culinaire.

L'autre s'inclina respectueusement devant son supérieur et murmura, le doigt pointé sur une de ses tablettes de cire:

— *Marcassin à la Troyenne,* ô illustre Apex.

— Ah! oui, c'est vrai. Où avais-je la tête!... Troisième plat de la cène. Juste avant le salmis de gouras au vin de palme aromatisé. Je compte sur toi, Nomenclateur. Pas d'interversion dans les services, hein?... Ce marcassin farci est le mets préféré de *Domine.* Mon triomphe!

— Je le sais, ô savant archimagire.

— Bon. Et puis, tâche que tes serveurs ne s'attardent pas interminablement à la présentation de ces obligatoires et stupides hors-d'œuvre de la gustation, aussi futiles, selon moi, que le dessert et les friandises finales des secondes tables. Pour un chef-cuisinier consacré comme moi, il n'y a que les huit plats de résistance de la cène qui comptent. Le reste, bagatelles pour gaditanes et gitons!

Un esclave égyptien s'approcha du suprême officier de bouche.

— Qu'est-ce encore? gronda Tullius Apex. Par les divines tripes de Vitellius! Sénèque disait vrai quand il s'écriait: « Que d'hommes un seul ventre occupe! »

L'Africain fléchit le genou.

— Deux nobles invités de César Optimus, ô sublime archimagire, sollicitent l'honneur de te saluer et de visiter tes cuisines. L'un d'eux est le sénateur Jansénius. Quant à l'autre...

Un joyeux sourire éclaira soudain le visage du Chef qui interrompit l'esclave.

— Jansénius! ce bon Jansénius! s'écria-t-il. Vite, qu'il entre avec son « ombre »!

Puis, se tournant vers son compagnon, il ajouta en le congédiant:

— Tout le reste va bien, Pétilius. Tâche que tes cordes vocales soient au diapason de mes gammes gustatives. Avale trois jaunes d'œufs, Nomenclateur.

Tullius Apex, maître suprême des cuisines de l'Ile Trajane, s'était élancé au-devant des nouveaux venus. C'était un homme assez grand et grassouillet, chez qui l'obésité de la soixantaine n'avait pas alourdi la vivacité de la démarche. Son visage rond et rubicond était un peu vulgaire, mais empreint de cette bonté malicieuse qui, depuis que le monde est monde, demeure l'apanage incontesté des gastronomes, gastrologues et gastromanes. Car Apex ne se contentait pas de bien préparer, cuire, assaisonner et présenter ses chefs-d'œuvre; il les goûtait, les expérimentait, les critiquait. En outre, il se targuait d'être poète et citait à tout bout de champ Virgile, Horace, Martial, Perse, Sénèque et Pétrone.

Limer, avant de l'aborder, avait eu soin de murmurer en français à l'oreille de Jansénius:

— Qu'est-ce qu'il fiche *dans le civil,* celui-là?

— *Dans le civil?* répéta Zuydervelt sans comprendre.

— Je veux dire: qu'est-ce qu'il fait en Amérique, en dehors du film que nous tournons?...

Le Hollandais se ressaisit et répondit:

— Docteur ès-sciences et physiologue à New-York. Je crois qu'il a travaillé la greffe humaine avec votre compatriote Alexis Carrel, au *Rockefeller Institute...* Mais chut! par un mot de cela, surtout! Ici — *Domine* vous l'a dit et redit — nous sommes tous Romains et anonymes, nous devons oublier notre nationalité européenne ou américaine, jusqu'à nos noms et états-civils du XXe siècle. Attention! voilà notre homme. Un Brillat-Savarin! Je continue la fiction et vous présente à lui comme Victor Limer, chef Gaulois, ami de César.

Et aussitôt, en latin, Jansénius fit les présentations respectives.

L'archimagire leur tendit ses larges mains.

— C'est un honneur, ô puissant chef allié, déclama-t-il, que tu daignes venir jusqu'à moi. Le crédit de mon illustre ami, le sénateur Jansénius, suffit à te représenter dans mon esprit comme un de ces guerriers magnanimes qui partagent l'exercice de l'autorité et la pratique de toutes les vertus militaires avec le culte des arts dont ma profession s'honore d'être.

— Tu tombes bien, Tullius, riposta le Batave. Victor Limer, général des Turonenses, est, en effet, le gourmet le plus érudit de tous ses pairs des Gaules. En charcuterie fine, notamment en rillons et rillettes, il en remontrerait aux législateurs de notre Loi Porcella. En outre, il connaît Aristote sur le bout du doigt, nourrit ses oies de figues, et engraisse ses escargots de farine et de vin cuit, dans des *cochlearia* sans cesse imbibés d'eau fraîche, à l'instar de nos immortels Hirpinus et Fulvius Lupinus.

Apex s'inclina. Puis, avec émotion:

— Oserai-je te prier, noble étranger, de goûter un peu de cette sauce à la Lucullus?

— Avec joie, répliqua le faux Gaulois.

L'archimagire plongea une louche au sein d'un récipient qui mijotait sur un feu doux et la tendit au visiteur, lequel souffla légèrement dessus avant de l'introduire entre ses lèvres et de l'analyser, papillairement, les yeux mi-clos.

— Splendide! se contenta de dire Victor.

L'autre reprit, rayonnant de fierté, avec un tremblement dans la voix:

— Gros vin, saumure, huile d'olive fruitée, fines herbes hachées menu dans une pincée de safran de Coryce. Rien d'autre! Mais le tournemain est mon secret.

— Et voilà, conclut Zuydervelt, pourquoi *Domine*

honore la maîtrise de Tullius Apex par une subvention annuelle de huit talents, soit 40.000 parisis de monnaie gauloise.

D'un geste auguste, le chef des cuisines l'adjura d'épargner sa modestie et leur indiqua à tous deux des sièges, à peu de distance des hachoirs où les farces odorantes s'élaboraient.

— Tu me flattes, Jansénius, parce que tu es mon ami. Et je t'en aime davantage. La louange sincère est douce aux cœurs bien nés. Mais je ne suis rien, comparé à mes devanciers: songe à ce que l'humanité, Rome, les Gaules, l'Ibérie, César Optimus lui-même, eussent perdu sans le consul Métellus Scipion et le chevalier Séïus qui, les premiers, firent mariner le foie hypertrophié de l'oie dans un bain de lait et de miel. O pureté des Vestales! Qui eût imaginé cela!... Lait et miel, seuls aliments ou presque des amants de Virgile:

...Thyrsis oves, Corydon distentas lacte capellas (1).

Victor sourit dans ses moustaches.

— Eglogue VII des *Bucoliques,* pensa-t-il. Fichtre! ils vont bien, nos Américains. Où est-il, le docteur ès-sciences et le physiologue de chez nous qui citerait du Ronsard?

Tullius Apex hocha la tête avec mélancolie, puis poursuivit:

— Hélas! ici, dans cette colonie lointaine, oubliée, isolée à l'autre bout du monde, tant d'ingrédients, d'épices et de condiments nous manquent!... La mer, désormais inacessible pour nous, se montre marâtre envers notre Nova-Roma: elle lui refuse ses fruits, ses trésors, ses richesses. Malheur sur nous! Nous en sommes réduits aux seuls poissons et crustacés d'eau douce: moules du Tibérin, écrevisses, truites, perches, auxquelles font défaut les aromes ou fumets marins de l'océan, et qui jouent sur nos tables le rôle d'aliments de remplacement.

(1) « Thyrsis, ses brebis, Corydon, ses chèvres aux mamelles gonflées de lait. »

— *Ersatz,* ponctua Limer.

— Que dit le vaillant chef des Gaules? demanda Tullius à Jansénius.

— Ne t'inquiète pas, cher Apex. C'est un mot germanique dont les Teutons vaincus se servaient souvent au cours de leur dernière guerre désastreuse.

L'archimagire reprit avec accablement:

— *Eheu!* Jupiter Stator s'est retiré de nous. Que faire sans oursins, crevettes, huitres, anchois, poutargue de mulet, soles, langoustes et turbots?... Triste siècle! Que n'ai-je vécu à Rome-l'Ancienne, aux temps où Licinius Muraena et Védius Pollion capturaient leurs murènes dans le détroit de Tartessis et les engraissaient dans leurs viviers, de puls au far, puis de chair d'esclaves!

— Tu es injuste envers ta gloire, protesta Jansénius. Tu oublies que ton génie synthétique ressuscita, à l'Ile Trajane, le *glirarium* d'autrefois.

— Oui, soupira Tullius: le *tarsiarium,* tu veux dire. Encore un... Comment disais-tu, ô chef des Gaules?

— ...*Ersatz.*

— C'est cela. Ecoute et juge. Aux temps de Varron, bien avant la malheureuse expédition d'Hippalus-le-Jeune, nos ancêtres engraissaient des loirs dans des parcs entourés de murs aux parois polies. Jansénius, aussi ferré que moi en cette matière, te dira que ces gracieux et succulents animaux, dont la graisse a le goût de la noisette, trouvaient là, dans ce clos appelé *glirarium* — du mot *glis,* loir — une nourriture spéciale, composée de glands, faînes et châtaignes, qui leur étaient prodigués au delà de toute expression. Le glirarium comportait, en outre, des cavités où les rongeurs pouvaient mettre bas et élever sans fatigue leur progéniture. Un mince filet d'eau fraîche coulant sur une pierre lisse leur permettait de se désaltérer, mais sans excès qui compromît leur engraissement. L'hiver venu, ils s'endormaient douillettement dans des vases spéciaux nommés *dolia,* où ils

achevaient d'engraisser dans l'obscurité avant de passer de vie à trépas. A Rome — l'Ancienne — où l'on savait manger, vous pouvez m'en croire, un certain Pompéius Grécina, qui vivait au siècle de César Domitien, fut un beau jour créé chevalier, puis tribun, pour avoir amélioré et bonifié la graisse des loirs qu'il destinait à la table de ce prince. Son secret? Par Bacchus, c'était simple. Mais il fallait le trouver. Les loirs capturés par ses émissaires dans tous les vergers de la campagne romaine, étaient aussitôt *purgés* au moyen d'herbes médicinales, oui, purgés à l'instar de vulgaires escargots. Puis ils étaient soumis à un régime d'alimentation sévère et progressif, adapté aux fruits les plus savoureux de la saison. Plus de glands, ni de faînes ni de châtaignes. Mais des figues, des raisins, des poires, des prunes. On confectionnait aussi à leur intention de délicates pâtisseries de maïs. Bref, on affinait leur chair tout en parfumant leurs tissus adipeux par une nutrition savamment étudiée. L'animal, étouffé sans convulsions pendant son sommeil, était alors vidé, légèrement flambé au gril, puis plongé dans une amphore de lait fraîchement trait. Il se débarrassait ainsi pendant une nuit, par exosmose — comme disent ces pédants de Grecs — de toute amertume encore subsistante. Après quoi, il était immergé dans une seconde amphore, pleine de miel. Ce miel subtil, dans lequel il marinait ensuite pendant deux jours, le pénétrait peu à peu de son suave arome de confiture de fleurs. Le loir, ainsi sacchariné (cette fois par endosmose) était enfin jeté à la casserole où l'attendait un bouquet de fenouil et deux doigts d'huile d'olive. Martial, l'épigrammatiste, conte que, la première fois que César Domitien goûta de ce mets délectable, les larmes lui montèrent aux yeux. Chers loirs de jadis!

— Temps révolus, époques héroïques! dit en écho douloureux le Batave attendri. Il est vrai que Nova-Roma, grâce à l'inspiration divine de son archimagire, possède

aujourd'hui son *tarsiarium*, où elle élève ses tarsius spectres bruns, frères jumeaux de ceux de Timor, lémuriens savoureux qui nous valent également d'ineffables délices. Mais n'anticipons pas, n'est-ce pas, mon génial Apex?

— Tu verras le menu, sénateur. J'ai fait de mon mieux pour satisfaire *Domine* et ses hôtes.

Et, prenant congé de ses visiteurs, Apex leur fit franchir le seuil de la salle du festin où des esclaves attentifs criaient à tout venant:

— *Dextro pede!*

La superstition néo-romaine prescrivait, elle aussi, à ses convives de conjurer le mauvais sort en entrant du pied droit.

L'étourdi chef des Gaules y entra du pied *gauche*...

XIV

LE FESTIN DU CAPITOLE

Lorsque César, accompagné du Proconsul et du Préteur, eut gagné le triclinium impérial de la travée du centre et qu'il s'y fut couché sur le flanc gauche, chacun des trois cent un convives l'imita en s'appuyant à son tour sur le coude, cependant que des éphèbes lançaient sur les tables une pluie de pétales de fleurs.

Victor Limer avait pris place sur un lit moelleux, aux côtés de Jansénius et d'un haut personnage en toge bleue gansée d'or, qui lui avait été cérémonieusement présenté sous les noms et titres de Sabinus Rufus Cursor, second magistrat du Tribunal Eugéniste de Nova-Roma. A cet énoncé bizarre (et incompréhensible quant à la fonction) le chef des Gaules — qui marchait, depuis cette aube, d'étonnement en étonnement — s'était contenté, *comme un bon fasciste*, de lever le bras *à l'antique*, d'un air grave et plein de componction. On eût dit Mussolini saluant ses « Chemises Noires », avant de haranguer, du

haut de son Palais Chigi, les foules latines, enthousiastes ou domptées.

— Par la Louve! chuchota Sabinus R. Cursor à l'oreille du gros Batave, ton chef barbare a de bonnes façons. Décidément, nos vassaux gaulois se sont dégrossis depuis les *Commentaires*. D'où cet invité de *Domine* est-il originaire? De Lutetia, de Lugdunum ou de Nemausus?

— Non. De Turones, sur la Loire.

— Tu veux dire: de Caesarodunum, puisque notre dictateur Julius Caesar lui a donné son nom, quand il l'a rebâtie.

— D'accord. Mais je dois te prévenir que le chef Limer n'a pas encore dépouillé certaines habitudes grossières ou baroques de ses camps. Sois-lui indulgent, ô Sabinus, toi à qui incombe la tâche de surveiller et contrôler le bon repeuplement des Néo-Romains!

L'Eugéniste eut un sourire à la fois de condescendance et d'aimable ironie. Puis tous trois, s'étant étendus sur leurs couches, se laissèrent docilement couronner de fleurs par les éphèbes.

L'ordonnance du festin était de nature à contenter les plus gloutons et les plus délicats. La cuisine de Tullius Apex s'y affirmait respectueuse des graves prescriptions édictées par Aristote dans son *Ethique*, ainsi que des géniales inventions de Lucullus, de Marcus Apicius, de Sergius Orata et de Loenius Straton; mais, réduite aux ressources tropicales de l'île, cette cuisine se contentait d'accommoder à la mode latine les denrées exotiques dont elle disposait. Ainsi servit-on successivement aux trois cent un convives de ces coûteuses agapes: une gustation de hors-d'œuvre variés, un potage à la queue de *macropus*, c'est-à-dire de kanguroo *dorcopsis;* une friture d'eau douce du Tibérin; une succulente daube de jeune casoar, épicée de clous-de-girofle et garnie de petits oignons braisés; un marcassin *à la Troyenne,* farci de quenelles de perches, de queues d'écrevisses et de moules

de rivière; un salmis de gouras longuement mijoté dans son vin de palme aromatisé; des sorbets neigeux aux mangues. Après quoi, les esclaves nigrites présentèrent: une omelette d'œufs d'iguane chlamydosaure aux pousses de bambous; un paon aux figues, sauce Lucullus; des grappes de lémuriens *tarsius*, confits au miel, sur cœurs de palmier à l'étuvée; un faon rôti à la *Trajane*, arrosé de garum et flanqué de beignets de maïs; une salade de cresson et de laitues à la crême aigre et au citron; des fromages de buffle et de chèvre; enfin, une tourte aux bananes et un choix de fruits exotiques savoureux.

— Quel cuisinier impérial que ce Tullius Apex! murmurait Victor extasié, la bouche pleine. En vérité, si j'étais l'Empereur, je ferais sénateur ce saucier-là! Et tu sais, ajouta-t-il en se tournant vers le magistrat, qu'en Gaule, nous sommes connaisseurs.

— Je sais, répondit Sabinus R. Curşor, qui caressait les joues fardées d'un charmant garçon de douze ans aux bras et cuisses nus. Mais l'amour exclusif de la table n'est pas encore de ton âge, ni du mien. Attendons d'avoir pris du ventre, vers la soixantaine. En ce qui me concerne, je donnerais les vingt coulis d'Aristote pour un seul baiser de ce ganymède-là. Approche, beau pâtre bouclé!

Et il le baisa à pleine bouche.

— Oh! fit Limer offusqué. Toi... Un magistrat!

— Eh bien! quoi!... Un magistrat est un homme comme les autres. Et puis, que veux-tu? Nous en voyons tant au Tribunal Eugéniste! Toutes ces nudités comparées... On se lasse... Mes deux collègues — président et premier assesseur — sont retournés, eux aussi, comme moi, à l'amour socratique, le plus pur et le plus infécond de tous... ce qui ne nous empêche pas d'avoir été mariés, d'être actuellement bons époux et bons pères de famille. Tiens, j'ai même, *extra-muros*, une vague et agréable concubine à qui j'ai fait accidentellement un enfant. Elle

a vingt-deux ans. Drusilla est son nom. Je l'ai confiée provisoirement à l'un de mes affranchis, afin qu'elle ne me trompe point avec d'autres. Au moins, je sais avec qui elle couche. Voyons, général, suis-je ou ne suis-je pas un homme sage et vertueux?

Victor hocha la tête d'un air pénétré. Cette amoralité tranquille le déroutait. Quelle hypocrisie et quel cynisme chez ces universitaires du Nouveau-Monde! Des petits saints chez eux, à Washington, Boston, Philadelphie, Baltimore. Et ici!... C'était du propre! Maintenant, ce rôle de juge dévergondé n'était-il pas factice, appris par cœur, en vue d'une orgie qui serait *tournée,* tout à l'heure, par les invisibles opérateurs de cinéma?... Tout de même, ce Cursor, sur les genoux de qui le beau *pincerne* s'était effrontément assis, semblait y aller, comme on dit, bon jeu, bon argent. A ce moment, des musiques s'élevèrent du péristyle et une centaine de jeunes courtisanes, gaditanes et saltatrices, également peu vêtues, firent irruption dans la salle.

— Ça y est! pensa le Tourangeau. Des femmes nues! Comme aux « Folies-Bergère » ! Ma foi, je ne vois pas pourquoi je ferais le dégoûté?... Hé là! pstt! nymphe de mon cœur!

Et il en happa une par la taille.

Elle était blonde aux yeux noirs, svelte, robuste, et paraissait perverse. Donneuse professionnelle de plaisir, elle n'avait pas tenté de se dérober à l'étreinte du noble hôte moustachu qui l'attirait maintenant vers lui. Victor, qui avait bu passablement de vin de palme, d'hydromel et de cervoise, sentait monter soudain en lui de furieux désirs. Tout de suite, il avait enlacé Claudia, la précoce hétaïre, qui lui rendait maintenant en riant ses baisers.

Limeray dégrafa son rude sayon en poil de chèvre.

— Ouf! souffla-t-il. Ce que ça fait chaud, là-dessous!

Jansénius, le nez dans son assiette, le regardait de bas en haut en grignotant un lémurien au miel. Ses yeux de

gastronome trahissaient une telle félicité que Victor, un peu étourdi par l'abondance de la chère et le mélange des boissons, s'oublia jusqu'à l'apostropher familièrement en argot parisien:

— Eh bien! vieux! ça boulotte?... On ne s'en fait pas. On soigne son petit *bide*...

Sabinus Rufus Cursor, intrigué, s'était tourné vers le Batave, tout en chatouillant le cou nu du giton.

— Que dit le Barbare? Quelle langue parle-t-il?... gaulois, sans doute?

— Oui, répondit Jansénius. Mais rien d'une gauloiserie. Il me demande en dialecte lutétien ce que je pense du *tarsius* confit. Je vais le lui dire en bon latin. Ce que j'en pense, ami Limer?... Eh bien! c'est que la vie est bonne, que ce loir est exquis et que j'en mangerais bien une dizaine. Prenons exemple sur notre divin empereur Trajan, ici présent, qui boit sec et que ses vertus ont rendu immortel. Dire qu'il a aujourd'hui plus de mille huit cents ans! Car *Domine* est né à Italica, près de Sévilla (Ibérie), en l'An 52 de l'Ere Nazaréenne et, grâce à sa pérennité, tu le vois, ô Cursor, en ce moment il sait vider une *coupe* de vin de palme d'un seul *coup*, si j'ose dire.

— *Boire conserve*, opina Victor goguenard en lutinant la gaditane. Un philosophe moderne — Domengatus, il s'appelle — me le disait encore ces temps derniers.

— Oui, reprit l'Eugéniste songeur, à qui avait échappé l'irrévérence et la malice secrètes de la boutade, il y a même plus de mille huit cents ans de cela. César Optimus, Père de la Patrie — que ses légions appelaient encore le *Dacique* ou le *Parthique* — aimait à s'entourer d'historiens, de philosophes, d'artistes, de jurisconsultes et de poètes tels que Socius Sénécion, mon ancêtre, tels encore que Pline-le-Jeune qui disait au divin empereur: « Tu as des amis parce que toi-même, tu es un ami. » Quelle pléïade autour de *Domine!* Juvénal, Tacite, Sué-

tone, Quinte-Curce, Quintilien, Plutarque, sans oublier les juristes Javolènus, Priscus, tant d'autres... Quelle époque! Seuls, dans l'histoire du monde, peuvent lui être comparés les siècles de Périclès et d'Auguste.

— Seuls dans l'histoire du monde? Tu exagères un peu, ô Sabinus Rufus Cursor, remarqua le Gaulois en effilant posément ses longues moustaches soyeuses. Tu oublies Léon X, le Roy-Soleil...

— Le roi du soleil? Oh! de grâce, chef des Gaules, ne remontons pas jusqu'au divin Apollon lui-même. Trêve de mythologie. Quant à ce Leo Decimus, ce dixième lion, que tu me vantes...

— Ha! ha! ha!... gloussa Limer. Ce « dixième lion » pour Léon X, le grand pape artiste, voilà un calembour qui aurait du succès en Sorbonne! C'est de l'humour à la Mark Twain. Décidément, on ne doit pas s'embêter à votre tribunal. Il faudra que je m'y fasse déférer un de ces jours. N'est-ce pas, Claudia, ma douce peau satinée? Nous allons filmer ensemble un gentil petit outrage public à la pudeur. Et en avant l'article 330!

Cursor se pencha vers Jansénius à qui un esclave présentait le *gutturnium* pour s'essuyer les doigts poissés de sauce.

— Ton Barbare est grossier et fou, Sénateur. Je ne comprends absolument rien à ses propos extravagants. D'ailleurs pour ce que cela importe!... Ah! voici les tyrons. Par Hercule! les beaux torses bombés!... Et quels bras! quelles cuisses! quels mollets!

Les tyrons, élèves-gladiateurs, venaient, en effet, de faire leur entrée aux sons des trompettes et des cors. C'étaient de vigoureux gaillards à la puissante musculature. Pas un pli de graisse ne saillait à leurs ventres fermes et tendus comme la peau d'un tambour. Nourris de fortes viandes et de pâtée gladiatoriale, ils s'avançaient, souples et fiers, dans l'acclamation délirante des convives impériaux.

— Hé! morion, par ici!

Un nain difforme, grotesquement affublé de plumes et de poils, clopina vers le triclinium où l'appelait l'Eugéniste.

— Dis-moi: de quelle province est-il, ce solide gladiateur-là?

— De Minturne, en Néo-Campanie, répondit le bouffon. La vue de sa chair t'excite, hein! mon juge?... Ah! c'est un gaillard à poigne. Trop râblé, vois-tu, pour tes vieux os. Gare à la casse!

— Son nom?

— Vibulénus.

— Cent sesterces pour toi, s'il est vainqueur et s'il vient me trouver demain, après l'audience. Va, morion!

La tunique dégrafée de Claudia laissa transparaître son épiderme blanc et nacré jusqu'à l'aîne que Limer parcourait de petits baisers. Les longues moustaches tombantes effleuraient la jeune courtisane, chez qui le rire jaillissait en cascades perlées.

— Comment fais-tu pour avoir la peau si douce? demanda-t-il.

— Je ne me lave qu'au lait d'ânesse.

— Par Cybèle! je voudrais assister à ton bain, comme Ahénobarbus Néron. Te souvient-il de Poppée, sa maîtresse, qui faisait traire, chaque matin, cinq cents ânesses pour remplir sa baignoire? Un peu de *passum*, ô divine?

Elle but quelques gorgées de cette piquette douceâtre à la coupe que Victor lui tendait.

— Adieu, dit-elle. Je demeure avec une petite chérie rousse, rue Labéon, à l'angle de la venelle des Quadrirèmes. Viens quand tu voudras. Nous serons gentilles avec toi. Ma Sapho est si experte!

Elle sauta au bas du triclinium et rejoignit le corps des gaditanes qui devaient danser deux fois avant les combats de tyrons.

— Excitante, cette *girl!* Et puis, sa cohabitation avec

une petite chérie rousse... Par Eros! mon cher Cursor, j'envie le laisser-aller mormon de tes universités du Nouveau-Monde. Nos étudiantes sont plus farouches à la Sorbonne.

Le magistrat ouvrit de grands yeux.

— Sorbonne? Je ne connais pas. Quelle est donc cette ville dont tu parlais déjà, il y a un instant?

Le chef barbare éclata de rire.

— Non, non, mon cher camarade ès cinémas. Tout ce que tu voudras, mais pas ça!... On me l'a déjà faite à Paris, au bal de l'Internat, un an avant la guerre. C'est comme pour Léon X et Louis XIV, tout à l'heure. Assez de farces, hein! Tu penses bien qu'avec moi, ça ne prend pas. Par le nombril de Silène! si tu ne savais pas ce que c'est que la Sorbonne, dans ton université gratte-ciel d'Amérique... dame! c'est que tu serais un Mohican. Même le dernier de tous. Pas la peine alors que Christophe Colomb t'ait découvert.

Il avait prononcé toute cette tirade en un latin très pur, mais sur un ton persifleur qui n'avait point échappé au magistrat.

Celui-ci, congestionné, se pencha vers Jansénius et lui glissa à l'oreille:

— Je crains que notre compagnon de banquet n'ait trop bu. En ce cas, je lui pardonne. Un sauvage est un sauvage.

Mais Limeray avait sauté à bas de son lit. La moutarde commençait à lui monter au nez...

— Sauvage, toi-même! D'abord, d'où es-tu? A quelle université d'Amérique appartiens-tu?

Et, comme l'Eugéniste interloqué gardait le silence, Victor répéta avec force, en accentuant son défi:

— *Ubi natus es? In qua americana schola studuisti?*

Sabinus Rufus Cursor haussa dédaigneusement les épaules.

— *Insanus!* murmura-t-il.

— Malotru! butor!

— De grâce, monsieur le baron...

Les mots s'échappaient cette fois en français, aussi bien de la bouche de Jansénius affolé que de celle du Tourangeau qui ne se possédait plus. L'incident prenait les proportions d'un scandale...

— *Porcus!* laissa tomber le magistrat, verdâtre.

Limeray bondit sur lui et le terrassa au bas de son triclinium. Ses mains d'athlète s'étaient nouées au cou de Cursor qui se débattait avec rage et étouffait sous la poigne de fer. La table et ce qu'elle supportait — mets, plats, coupes, amphores, couteaux, cuillers — avaient été entraînés avec fracas par la chute des deux hommes.

Des cris de réprobation unanime jaillissaient maintenant de toutes les lèvres indignées:

— Il a insulté le Sacré Tribunal!

— Il a frappé un Eugéniste!

— Sacrilège! A la geôle Torquata!

— Aux cratères! A mort! A mort!

De sa table impériale, César s'était levé, pâle et frémissant. Tous les convives du festin tournaient leurs yeux vers lui avec une muette et anxieuse interrogation.

La voix froide et incisive de Domengatti trancha le silence.

— *Dura lex sed lex*, articula-t-il avec lenteur, comme à regret.

Et, en application de l'inexorable loi, il leva les trois premiers doigts de la main droite. A ce signe, dix licteurs se ruèrent sur les combattants et les séparèrent. Cursor se releva, râlant, contusionné. Limer, empoigné par les rudes mains des esclaves égyptiens de la garde proconsulaire, Mîamoun, Hrihor, Smendès et Mînephtah, se vit étroitement garrotter les mains et les pieds. Les quatre géants allaient l'emporter à bout de bras, quand Indra l'Indien, s'interposant avec autorité, surgit et commanda:

— Détachez-lui les pieds! Il vous suivra. C'est *un chef!*

Et, tout bas, à l'oreille de Limeray ébahi que les gardes entraînaient, il ajouta rapidement en anglais:

— Pas de résistance! Votre vie est en jeu. Le sahib va tâcher de vous sauver.

— Mais...

L'Hindou le fixa de son œil magnétique et, posant son index sur ses lèvres, murmura:

— Silence! Obéissez!

ROBERT CHAUVELOT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Jean Royère : *Le Musicisme sculptural;* Messein. — Benjamin Fondane: *Rimbaud le Voyou;* Denoël et Steele. — Henri Strentz: *Gérard de Nerval;* Nouvelle Revue Critique. — Fernand Fleuret : *De Gilles de Rais à Guillaume Apollinaire*; Mercure de France. — Noël Bureau : *Cirque*, préface de Henri Hertz; Editions de la Girafe.

Les jeunes poètes romantiques se proposaient de rivaliser avec les peintres. Il s'agissait d'insuffler à notre poésie le pouvoir d'exprimer intensément le monde des formes et des couleurs. Winckelmann avait dit : « Le génie des anciens est sculptural, le génie des modernes est pittoresque. » Une connaissance même un peu vague de la littérature du XIXe siècle confirme le jugement de l'esthète allemand. Avec les symbolistes, une autre tendance se fait jour. Il faut maintenant que la poésie reprenne à la musique son bien. On élit donc pour guide le génie de la musique. Cet envoûtement de la poésie et même de la littérature par le génie de la musique entraîne des conséquences qui seraient fort longues à détailler. A mon avis, le mot musique lui-même est un peu insuffisant et si l'on disait qu'une certaine manière symphonique de concevoir et d'exprimer s'impose à bien des esprits d'aujourd'hui, il me semble que la réalité se verrait serrée de plus près. M. Jean Royère est persuadé que non seulement la poésie, mais tous les arts doivent reprendre à la musique leur bien. Sous le nom de musicisme il a construit toute une doctrine qui cherche à s'appliquer aux arts les plus différents et à définir leur essence. M. Bergson prétend que l'intuition du philosophe est dans son fond indiciblement simple et qu'une vie cependant ne peut suffire à la révéler d'une manière satisfaisante. M. Jean Royère doit penser de même quant au musicisme. Après l'avoir appliqué à la poésie, il essaie aujourd'hui de l'appliquer à la sculpture en prenant pour

prétexte l'œuvre d'une américaine, Mme Archer Milton Huntington (**Le Musicisme sculptural**). Au mot musicisme M. Royère donne un sens très large; il l'emploie pour désigner une attitude d'apparence assez simple et dans ses applications particulières fort complexe. L'attitude musiciste a pour contraire l'acte d'abstraire. Dans la mesure où les concepts et l'abstraction président à la naissance d'une œuvre d'art, celle-ci est à l'opposé du musicisme. Les mots qui conviennent pour exprimer le musicisme sont les mots langage et rythme. L'œuvre d'art, ce serait donc la vie trouvant par le moyen d'un artiste un langage qui l'exprime directement sans le moyen des concepts. C'est en somme une manière directe de saisir à plein les rythmes de la vie et de les transmettre par la technique propre à chaque art. Un poète comme Baudelaire aux yeux de M. Royère, en dépit de son apparence de poète intellectuel, aurait formulé la règle même de tous les arts lorsqu'il a dit : « la sensibilité de chacun, c'est son génie ». Entendez naturellement le mot sensibilité avec un sens un peu différent du sens usuel. Je suppose qu'il signifie une certaine capacité que possède une âme particulière à se mettre en état de résonance avec les rythmes du monde. L'œuvre d'art devient ainsi un langage où la vie s'intensifie et parvient à son apogée. M. Royère écrit :

> Voici le dogme fondamental du musicisme : l'art est fondé sur la vie, non sur l'intelligence.

Naturellement, les mots vie et intelligence sont des mots très vagues qui demandent un effort constant vers la précision. M. Royère s'y applique. La question ainsi posée, une antinomie s'établit entre les mots être et connaître. L'œuvre d'art véritable participerait au monde de l'être et non à celui du connaître. On voit tous les problèmes que peut soulever une telle doctrine. On peut se demander si dans certains cas le monde des concepts après avoir été tiré de la réalité vivante ne peut pas arriver à retrouver d'une manière ou d'une autre la musique même de l'univers. Peut-être est-ce le cas pour des esprits comme Pascal et Nietzsche! Question infiniment complexe et sur laquelle toute affirmation risque un jour d'être démentie par quelque œuvre exceptionnelle.

Nous distinguons pertinemment des domaines contraires et voici que se révèle tout à coup cet autre aspect du monde : les essences contraires conservent des liaisons insoupçonnées et des possibilités de se transmuer les unes dans les autres. Les « clartés du musicisme », même si l'on ne va pas jusqu'à les mettre en opposition absolue avec les clartés de l'intelligence, gardent tout leur prix. M. Jean Royère, d'ailleurs, nous dit avec un louable souci des nuances : « Il faut ainsi savoir s'insurger contre la logique sans cesser d'ailleurs d'être logicien, contre la science sans la mépriser, aimer et vivre surtout contre l'idolâtrie de la vérité; extirper enfin, de son âme le redoutable, le haïssable préjugé de l'unité. » Et voici quelques lignes tout à fait caractéristiques sur le musicisme :

L'on devra s'habituer à prendre l'abstraction en horreur et à vouloir qu'elle n'existe pas. On rendra ce faisant à la nature et à l'âme leur virginité et dans le présent l'on retrouvera le paradis ancien. Le musicisme c'est le moderne. C'est la création. C'est l'anti-classicisme. C'est la psychologie et c'est l'art. C'est donc une façon nouvelle de respirer.

A lire le livre de M. Royère, on se rend compte par son exemple particulier que le musicisme est une manière de respirer qui comporte beaucoup d'allégresse.

M. Benjamin Fondane (**Rimbaud le Voyou**) nous ramène une fois de plus vers les farouches musiques de Rimbaud. La littérature rimbaldienne prend des proportions étonnantes. L'énigmatique figure de Rimbaud et sa mystérieuse signification par rapport aux âmes d'aujourd'hui ne cessent de solliciter maints esprits. La poésie de Rimbaud considérée dans sa qualité poétique s'efface même derrière la prodigieuse expérience qui se lie à l'individu Rimbaud. Tous les gestes de cet homme étrange nous semblent prendre une portée inouïe. On pourrait même dire que le poète Rimbaud et l'individu Rimbaud pâlissent auprès d'un Rimbaud mythique qui a sacrifié sa brève existence à donner une vie concrète à des problèmes capitaux de l'homme moderne. C'est en somme cette valeur mythique de Rimbaud que M. Fondane s'applique à approfondir. Il a été préparé à cette tâche par

une étude sérieuse d'esprits comme Nietzsche, Kierkegard et Dostoïswski. On sent surtout l'influence de Chestov dont on connaît la manière hardie, vertigineuse et abrupte d'aborder toutes questions. Le génie de Chestov n'est pas dans les solutions qu'il nous apporte mais dans le courage dont il fait preuve pour poser les problèmes capitaux dans ce qu'ils ont de plus inextricable et de plus déconcertant pour une raison mollement optimiste et conciliatrice. Et c'est pourquoi l'esprit de Chestov a été fasciné par le problème de la tragédie. Le passionnent les problèmes qui ont pour caractère essentiel d'être des problèmes qui ne s'arrangent pas, qui ne peuvent pas s'arranger. Il se plaît à l'investigation de ces âmes qui se déchirent dans pareils problèmes. C'est de cette manière que M. Fondane aborde Rimbaud avec une liberté d'esprit, une crânerie et d'originales intuitions auxquelles il faut rendre hommage. Il ne nous apporte pas sur la question des solutions reposantes, tout au contraire. Dans le cas Rimbaud, il fait plutôt apparaître des aspects problématiques et déconcertants dans les rapports du monde et de l'homme. Ni le Rimbaud de Claudel et des catholiques, ni celui des surréalistes ne peuvent le satisfaire. Les uns et les autres utilisent Rimbaud et le mettent en confortables certitudes alors que le propre de Rimbaud est de résister à tous les efforts de ce genre. Il est avant tout celui qui empêche l'Homme de dormir.

L'œuvre de Rimbaud, dit-il, juge le catholicisme; la vie de Rimbaud juge le surréalisme, elle vomit le « système logique » qu'on lui a fait avaler de force; elle porte plainte contre X. pour « abus » de miracles.

Rimbaud doit rester l'être rebelle qui nous apporte les problèmes rebelles. Il est l'homme impossible pour qui les questions de la vie se posent en termes impossibles. Et c'est cela même le haut prix de Rimbaud. On ne saurait mieux accuser la valeur symbolique de Rimbaud par rapport au monde moderne que dans ces lignes :

Rimbaud serait-il donc un des premiers phénomènes du grand décalage spirituel moderne, qui fait que les tempéraments métaphysiques ne pouvant plus trouver de place dans les cadres du

fait religieux historique, tombent comme des fruits trop mûrs dans le siècle et envahissent le temporel, s'ignorant en tant que porteurs d'une mission dont ils ne prennent plus conscience qu'à travers le fait d'art, dans lequel inévitablement ils étouffent et qu'ils finissent par briser de leur propre front?

Tout comme M. Fondane je pense que Rimbaud est de ceux qu'on n'utilise pas et qu'on ne peut utiliser qu'en les trahissant.

Quoi qu'on fasse et quoi qu'il fasse, Rimbaud ne peut échapper à son « cas ». Il est destiné de toute éternité à ne vivre que dans des situations inextricables, équivoques, voire scabreuses. Il est destiné de toute éternité à n'être où qu'il se mette, où qu'il s'aventure (qu'il écrive ou qu'il se taise, qu'il lutte ou qu'il se résigne, qu'il devienne un voyant ou un très méchant fou) qu'une chose insolite, étrange, inclassable — un voyou et rien d'autre.

Interprétons : Rimbaud est l'homme qui eut pour mission de poser les problèmes sans solution et de s'y engager avec tout son sang et toute son âme.

Je crois que le livre de M. Fondane est un de ceux qui serrent de plus près le cas Rimbaud.

Gérard de Nerval offre à nos imaginations un intérêt qui n'est pas loin d'égaler celui que nous portons à Rimbaud. Deux âmes fort différentes et qui présentent cependant quelque rapport profond et secret. Leurs vies semblent toutes deux marquées du signe de l'aventure, du rêve et du malheur. L'un et l'autre font figure d'exilés sur la terre; ils ont l'air d'appartenir à un monde inconnu dont ils transmettent de singuliers échos. Ni l'un ni l'autre n'ont une nature sociale et ne peuvent entrer dans les cadres habituels de nos existences. Autant d'ailleurs la physionomie de Rimbaud est violente et farouche, autant celle de Gérard de Nerval est tendre, délicate et mélancolique. M. Henri Strenz qui consacre à **Gérard de Nerval** un petit livre ému et empreint d'une ferveur voilée attribue à son héros une « personnalité souriante et tragique ». Avec beaucoup de charme, il ressuscite ses premières années parmi les paysages harmonieux et mesurés de l'Ile-de-France. Il montre cette âme tendre se formant sous l'influence des jeunes filles dont il aimait s'entourer. Il y a dans le génie de Nerval je ne sais quelle grâce

subtile qui lui donne une délicatesse féminine. Théophile Gautier nous dit qu'il se complaît « dans les gammes tendres, les pâleurs délicates et les gris de perle ». On ne peut qu'être intimement touché par les pages où avec une grâce frémissante, M. Strentz évoque la vie amoureuse de Gérard de Nerval. On verra dans ces amours du poète s'exprimer sa nature profonde, chimérique et réservée à l'extrême. Ce paladin du rêve était trop porté à adorer la femme pour faire figure de Don Juan audacieux. Il était avant tout celui qui se caresse par l'âme aux songes d'amour qui le ravissaient à la terre. Avec une fine pénétration, M. Strentz vous fera comprendre cette phrase singulière de Nerval :

Si j'écrivais un roman, jamais je ne pourrais faire accepter l'histoire d'un cœur épris de deux amours simultanés.

On verra Gérard de Nerval aux prises avec sa folie lorsqu'il est tour à tour possédé par deux moi, « l'un lucide et doux; l'autre trouble, douloureux, parfois halluciné ». M. Strenz ajoute :

Cette dualité explique le caractère si particulier et si attachant que prendront les créations de ce poète.

Au passage, M. Strentz caractérise avec goût ce mélange unique de fantaisie et de bonne humeur qui pénètre certains écrits de Nerval. Le tableau des dernières années où Nerval livré à la mélancolie éprouve l'impérieux besoin de fuir les hommes et de se fuir lui-même est fort captivant. Et quelles jolies formules pour dire que Nerval perçoit autour de chaque être « son halo de lumière spirituelle » ou pour préciser le charme nervalien où se fondent bonhomie et mystère insinuant. Un petit livre que tous les fervents de Nerval aimeront garder sous la main.

L'ouvrage de M. Fernand Fleuret, expert en érudition et dans l'art du bien dire : **De Gilles de Rais à Guillaume Apollinaire** ne m'appartient que par les pages d'étude et de souvenirs consacrés à Remy de Gourmont et à Guillaume Apollinaire. Elles ont du charme, de la délicatesse, ce qui n'exclut pas les pointes assez mordantes. M. Fleuret a connu et aimé Remy de Gourmont et Guillaume Apollinaire. L'un et l'autre sont pour lui des hommes avant d'être des auteurs

et son témoignage sur eux est à la fois un hommage ému d'amitié et un effort lucide de compréhension et de jugement. Il a fait le pèlerinage du coin de Normandie qui est celui de la famille Gourmont; il est allé au jardin de Coutances où se dresse le buste de celui qui, dans sa vie silencieuse et solitaire, gardait le sang des Normands aventureux. Je lui ai souvent appliqué la très curieuse phrase de Kant que j'ai cueillie dans la Préface de sa *Critique de la Raison pure* : « Les sceptiques, espèces de nomades qui ont en horreur tout établissement fixe sur le sol.» Admirable phrase qui peint une glorieuse famille d'esprits, les voyageurs spirituels qui jamais ne se lient ni jamais se fixent... M. Fleuret a bien senti une indifférence relative de l'époque actuelle pour Remy de Gourmont. Elle s'explique. Ce qui éloigne provisoirement Gourmont de nous, ce n'est ni son irrespect, ni sa manière de tout ramener à des jeux, ni son culte du plaisir! Non. Il lui manque un certain accent cruel, sanglant, une résonance tragique. Le monde, la vie, la mort, tout cela ramené à un jeu, fort bien, mais qu'on sente l'orage aux profondeurs, le ricanement du Destin et l'odeur du sang! L'homme peut jouer avec tous les aspects du monde, mais le monde joue avec sa peau, son sang et son âme! Il est joueur et joué!

Tout est Normand en lui, nous dit M. Fleuret, depuis ses origines, puisqu'il descendait de Cormon, le roi Scandinave, jusqu'à son art. Il avait épuré et simplifié son style comme son autre ancêtre Malherbe, et pour mieux nous convaincre, ce qui est encore très normand; mais au temps de ses premiers livres, on retrouvait en lui l'amour des mots rares, des parures et des bijoux somptueux ou singuliers, de l'orfèvrerie, des broderies éclatantes de la basse latinité et de l'imagerie de couleurs vives. Ainsi Flaubert et Barbey d'Aurevilly.

M. Fleuret prétend que le premier roman de Gourmont, « Merlette », négligé des Gourmontiens, est son meilleur roman. Occasion pour faire la connaissance de ce livre.

Quelles jolies pages sur Apollinaire et sa passion de séduire et ce protéisme d'esprit qui le faisait s'identifier spontanément aux formes les plus diverses d'humanité! Quel choix d'anecdotes savoureuses et révélatrices sur ce charmeur et ce Protée déconcertant. « Il avait une grande puissance de

sophisme et se prenait à ses pièges. » Un acrobate spirituel dont toutes les voltiges étaient poésie! Il se prenait en poète naïf aux fantaisies les plus inconcevables de son esprit. C'est cela le miracle d'Apollinaire!

Au **Cirque** avec Noël Bureau! M. Hertz qui a donné une spirituelle préface à ces proses nous confirme que leur « choc bref » « amorce des commotions spirituelles » et qu'elles nous livrent « quelques secrets de notre climat moral d'aujourd'hui ». Suivons l'écuyère dans ses prouesses aériennes! Hélas, l'inexorable quotidien guette l'essor de toute fantaisie : « L'écuyère, son numéro fini, ira repriser le maillot de l'équilibriste! » Chatoiements brefs et capricants : nous regardons tout yeux et tout oreilles les parades de l'Illusionniste, des Athlètes, des charmeurs de serpents, des clowns et nous songeons à d'autres parades qui se veulent plus sérieuses et qui, elles aussi... « Par ici, par là, — il n'y a rien! » scande l'Illusionniste maître de prestiges variés! C'est le mot de beaucoup d'autres spectacles. M. Noël Bureau excelle aux évocations vives, fulgurantes, brèves, explosives même. Un art très original de saisir au vol et de fixer d'un trait rapide et intense des scènes animées et chatoyantes. Manière très curieuse de traduire intensément la réalité dans des raccourcis pittoresque doués de résonances d'humour et d'une suggestion philosophique discrètement insinuée.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Pierre Morhange: *La Vie est Unique*, Gallimard. — Fernand Dauphin: *A l'Unisson du Monde*, « le Divan ». — Maurice Postel: *Les Allégresses*, « éditions Corymbe ». — Claude de Fréminville: *Adolescence*, « Amis de la Poésie ». — Jean Follain: *la Main Chaude*, R. A. Corréa. — Armand Got: *l'Arc en Fleur*, Bourrelier et Cie. — Roger Lafon: *Florilège pour l'Enfant Morte*, « Nouvelle Revue Critique ». — Alfredo Gangotena : *Absence*, chez l'auteur, à Quito.

La Vie est Unique, proclame au titre de son volume de vers M. Pierre Morhange. Naguère, il a pris souci d'introduire au trésor de cette vie unique de curieux *Poèmes d'Ouvriers Américains* et des *Morceaux choisis de Vladimir Maiakovski*. A cette influence recherchée se joint celle de Rimbaud :

Le début de ma vie?
Maintenant triste dune

Devant la mer libre.
Et je renifle la longue vertèbre de la dune
Phosphorescente de tristesse, d'herbes sèches et d'humidité.

Mais Rimbaud, en exaltant, suggère, dès l'abord, en plein milieu de ses visions, les images par l'essentiel de la couleur, de la lumière, du dessin ou de la masse. De moins avertis ou rompus aux prestiges des techniques, tantôt adoptées, tantôt dédaignées, tâtonnent, hésitent, expliquent. Ah! que, souvent, ce serait bien, s'ils avaient su ou pu! La mise en œuvre, on va, à présent, jusqu'à en vanter la maladresse, l'insuffisance; on l'imite, croyant ainsi rejoindre la naïveté parfois prodigieuse et belle instinctivement de l'invention.

Se figure-t-on le second développement du même poème entre les mains de Rimbaud?

Le savais-je en me courbant au ras des étoiles
Dans les monts de ma jeunesse
Caressant le sable et l'avenir,
Que les dunes que j'avais vu briller le jour
Devant le front baissé de la mer
Seraient enfin l'impitoyable
Squelette de ma jeunesse?

Que tout cela est vainement dilué! Où l'éclair qui emporte tout? Où la vivacité de l'image? Plutôt l'incohérence des surréalistes ou dadaïstes rompant les ponts, que cette traînante accumulation dans l'ignorance de tout sacrifice : le sacrifice sacré et résolu, qui est à la base de tout art !

Le poète Fernand Dauphin, dont j'eus le plaisir de louer un recueil précédent, *les Allégresses,* nous offre à présent un recueil nouveau, **A l'Unisson du Monde,** et nul titre n'aurait mieux convenu à l'ensemble de ces poèmes. Tout y chante, y enchante, à mi-voix, soit! et sans préoccupation de rénover, de retentir d'une façon étrange. A l'unisson du monde, il n'est guère de poète qui s'y tienne mieux que Fernand Dauphin. Il ne s'est pas arraché au spectacle de la vie ordinaire; au contraire, tout l'en occupe, il en aime les plus variés phénomènes, la forêt, la fleur, la montagne, la mer, la clarté méditerranéenne, les brouillards du septentrion. L'homme même l'intéresse, il lui est fraternel, et la beauté, le charme

féminins l'exaltent des transports les plus tendres. Les fées et les dieux se mêlent en ses visions à l'humanité et à la nature. La forêt dont s'enchanta son enfance était Viviane elle-même. L'arbre et la musique, le paysage et le souvenir d'Hippolyte et de Lamartine se fondent, et, en son cœur et son cerveau de convalescent, le poète observe ses sensations revivre par qui se recrée l'univers. Parfois, d'un tableautin exquis, son vers évoquant *la liseuse* s'illumine parmi le songe :

Tu lis au pied d'un chêne, et comme si ton livre
Enfin te dévoilait le miracle de vivre,
Sans un geste, l'œil fixe, oublieuse des bois,
Dans cette page ouverte, à pleine âme, tu bois.

Parfois, avec quelque chose du prestige qui s'exalte de certains sonnets verlainiens (*Midi sonne. J'ai fait arroser dans la chambre*...), il sait évoquer l'impalpable et l'enveloppant d'une présence très discrète :

Malgré les volets clos la lumière est entrée.
Une robe a flotté, la chambre en est dorée...

Les Allégresses, disait Fernand Dauphin, **Les Allégresses,** répète un poète plus jeune, Maurice Postel. C'est l'heure où l'âme légère est flattée d'illusions nouvelles, la hantise de l'amour, l'attirance du départ, et où elle se déprend, étonnée, de ses ferveurs enfantines. Les poèmes de ce recueil, encore incertains parfois, enclosent partout un sentiment de pureté sincère, la hardiesse des grands envols fait encore défaut. Un poète est là. Qu'il se contrôle et s'assure dans son essor.

Il existe à Poitiers une « fédération d'artistes amateurs » sous le titre d'*Amis de la Poésie*; elle publie des plaquettes de vers, elle a publié **Adolescence,** par Claude de Fréminville, réunion de « cinq sonates pour saluer la vie ». *Inquiétudes, Images, Quotidiennement, Exotique, Avant que la Vie ne vienne,* en sont les rubriques, qui signifient par elles-mêmes suffisamment la recherche et les ambitions du jeune poète. Il y a chez lui un souci de construction et de répartition qui fait bien augurer de son avenir. Et tous ces vers

réguliers, ces vers libres, montant de la vie au soleil, sont tout emplis d'harmonie, d'une harmonie douce, un peu facile parfois, mais parfois aussi d'une délicatesse infiniment touchante :

> Tes yeux de pastel sont si doux ce soir,
> Je sens en tes yeux tellement mon âme,
> Ton âme est si près que je crois pouvoir
> L'entendre sourire au fond de mon âme...

Les écoles, les méthodes, les théories, les insurrections de la technique et les tumultes de la pensée poétique depuis quelque trente ans s'engendrent, s'opposent, se complètent, se combattent, disparaissent, reviennent, s'imposent ou se ridiculisent tour à tour ou concurremment avec tant d'âpreté, de violence, de témérité, de scepticisme, d'incrédulité ou de foi que mieux qu'au hasard aucun critique ne peut être sûr de ne rien omettre, de ne pas confondre, de n'être responsable d'une erreur ou d'une défaillance de l'esprit. Dans ces mouvements tumultueux, le but n'est pas toujours certain, le point d'origine est soumis aux plus aventureuses conjectures. Je prends ces précautions afin de déclarer que, selon moi, et depuis bien longtemps, il y a eu deux poètes extrêmement originaux et personnels, qui ne sont ni l'un ni l'autre tout à fait des inconnus, mais qui, à mon gré, demeurent des méconnus parce que l'ascendant et l'influence de leur œuvre sur la formation des jeunes n'ont jamais été autant qu'il aurait convenu établis ni élucidés. Toulet, Derême, dérivent plus qu'on n'a jamais dit de Klingsor; la gloire légitime d'Apollinaire a fait à l'excès négliger la gloire due à un André Salmon. Or, voici que Salmon introduit ce volume de Jean Follain, **la Main Chaude**; sa fantaisie de clown baudelairien, de fantasque tragique, tient là presque entière. L'amitié « fraternelle, un peu paternelle » de Salmon se contente de pouvoir admirer tout de bon. J'en suis ravi. Elle a raison. Si Jean Follain, « la mémoire garnie de tous les tours du langage », réinvente l'art de dire, c'est qu'il a, sans doute, « plus de parents que nous n'en pûmes honorer », mais aussi, et je souscris sans réserve à cette opinion de « l'introducteur » André Salmon, Jean Follain se place « délibérément et comme par fatalité, absolument seul, tel que sans famille,

lui héritier, ainsi qu'au commencement du monde, jeune maître de la solitude... ».

L'Arc en Fleur, première partie, c'est par M. Armand Got, un choix, pour la jeunesse, de poésies de quatre-vingt-deux poètes, de Rimbaud, de Mallarmé et Verlaine à Jean Lebrau, à Louis Pize, à Noël Ruet, d'Anna de Noailles et de Marie Noël à Sabine Sicaud. Il s'ajoute à ceux-là les noms de quarante-cinq poètes encore, cités aux pages de « la Ruche d'Abeilles ». Guy Lavaud explique et loue comme il sied l'effort sagace et tenace de cet instituteur admirablement dévoué aux intérêts vrais de la jeunesse française et du lyrisme français. Armand Got, d'ailleurs, je saisis l'occasion de le signaler aux admirateurs du beau poète, a répondu à son éloge par la publication d'une étude pénétrante et judicieuse sur la vie et sur l'œuvre de *Guy Lavaud* (Collection de « la Primevère »).

« La poésie, elle aussi, est une consolatrice », nous enseigne M. Roger Lafon. C'est possible. Et il a composé, en mémoire de sa Jacqueline perdue, le **Florilège pour l'Enfant morte**; il réunit les poèmes votifs de nombreux poètes qui ont éprouvé le même deuil, Malherbe, Lamartine, Hugo, Charles de Pomairols, Marceline Desbordes-Valmore, Charles Le Goffic, Emile Ripert, André Dumas, et de poètes qui, sans être frappés, ont été émus de cette profonde douleur.

Chaque fois que d'outre-mer me parvient un recueil de vers français signé d'un nom exotique, je songe à cette noble expansion de notre langue, de notre civilisation qui pousse, au loin, tant d'amis inconnus à s'exprimer dans la langue de notre patrie. M. Alfredo Gangotena a écrit les nobles et beaux vers sensibles de sa plaquette **Absence** à Quito, dans l'Equateur. La liberté des rythmes dont il use n'empêche point que ses poèmes soient sûrs, émouvants et chantants, regorgeants de vie et de sensibilité. Nous devrions en France montrer plus de gratitude à ceux qui, dans les pays les plus lointains, songent à nous et cultivent notre langue, notre lyrisme.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Jules Romains : « Les Hommes de bonne volonté ». V. *Les Superbes;* VI. *Les Humbles*, Librairie Flammarion. — **Henri Béraud** : *Ciel de Suie*, Editions de France. — **André Billy** : *Princesse folle*, Librairie Flammarion. — **Matei Roussou** : *Une garce angélique*, Nouvelle Revue Critique. — **Karem Bramson** : *Star*, Librairie Flammarion. — **Jeanne Brousson-Gaubert** : *Les Héritiers provisoires*, Les Œuvres représentatives. — **Roger Couderc** : *Justine*, Librairie Gallimard.

La destinée de M. Jules Romains est de nature à inspirer certaines réflexions à l'observateur des mœurs littéraires. Voilà deux ans, il se trouvait une imposante majorité, il est vrai, dans le jury du Prix populiste pour découvrir en lui le lauréat idéal; et dernièrement l'on citait son nom, de divers côtés, à la veille de l'attribution du Prix des Goncourt... Preuve que cet écrivain, célèbre non seulement en France mais à l'étranger, reste un jeune ou plutôt n'est pas *arrivé* aux yeux des dispensateurs de gloire et d'honneurs officiels, ce qui ne veut pas nécessairement dire de fortune... Les tambours ne sont pas près de battre pour lui, Palais Mazarin, ni ses amis de lui offrir une épée à poignée fleurie d'une touffe de châtaignes, comme il est d'Auvergne. Quel exemple, quand on songe que le voilà en train d'écrire l'œuvre la plus originale qui ait paru chez nous, depuis celle de Marcel Proust! Car je suis convaincu que c'est à son indépendance et à son constant souci de renouvellement qu'il faut attribuer la situation singulière dans laquelle il se trouve. Il est viril, sans concession. Les femmes qui assurent les succès de bon aloi le boudent, le jugeant brutal, et les deux nouveaux volumes qu'il a récemment publiés ne le feront pas entrer en grâce auprès d'elles. **Les Superbes, Les Humbles,** tels sont les tomes dont il vient d'enrichir, en effet, « Les hommes de bonne volonté ». Rien d'arbitraire, ni d'artificiellement antithétique dans l'opposition de ces deux titres : il y a des humbles chez les superbes, et des superbes chez les humbles. Mais que le monde se compose plus encore de modestes et d'ambitieux, d'entreprenants et de résignés, que de disgraciés et de favorisés de la fortune, cela ne fait pas question, compte tenu de mille nuances dont la subtilité n'échappe pas à la clairvoyante attention de M. Jules Romains. Nous retrouvons, ici, la plupart de ses personnages. La bien-pensante

Marie de Champcenais, d'abord, qui, longtemps impuissante par refus nerveux de se donner, goûte, enfin, le plaisir (un plaisir à goût de péché, bien entendu) dans les bras de son amant, mais qui a, bientôt, «des ennuis»... L'avide et puissant Haverkamp qui saisit à pleines mains l'occasion et la dompte. Le député Gurau et notre gentil camarade, le petit Bastide, que nous avions vu jouer au cerceau et qui se confesse à un prêtre admirable (l'abbé Jeanne, une figure nouvelle, celle-là) d'un crime qu'il a rêvé de commettre. L'inquiétant Quinette. Les normaliens Jerphanion et Jallez. Les Saint-Papoul, etc... La fresque s'amplifie. C'est toute l'époque qui a précédé la guerre qu'elle fait revivre, mais en lui prêtant une signification qui la dépasse. Aucun des problèmes dont tout homme qui pense se préoccupe que M. Jules Romains ne pose avec une magistrale autorité, s'il n'en propose la solution. Quelle intelligence! m'écrierai-je encore une fois. Et nourrie de quelle prodigieuse expérience! Comme M. Romains a su tout voir et tout entendre, il a réfléchi sur ce qu'il a vu et entendu. Rien de mesquin ni d'étroit chez lui. L'auteur qui est doué d'une si large ouverture d'esprit est plus ou mieux qu'un artiste, assurément. Maître dans son métier, M. Romains se révèle, de surcroît, psychologue hors de pair et penseur « émérite », comme dirait M. J.-J. Brousson, dans « Les hommes de bonne volonté ». Son impartialité, son objectivité, plutôt, ne l'empêche jamais de s'émouvoir et de se montrer généreux. Cet habitant de Sirius est aussi un homme de la terre; et il n'éprouve pas plus de gêne à parler de la correspondance de l'abbé Jeanne avec Dieu qu'à analyser ce qui se passe dans le cerveau d'Haverkamp quand il fait l'amour... Je crois bien qu'il est socialisant, sinon socialiste; et qu'il fait sienne la révolte de Jerphanion au spectacle de la misère d'une partie de la population parisienne, au cours d'une promenade à Ménilmontant. Tous ceux qui ont le cœur bien placé ont éprouvé le même désespoir furieux, le même dégoût pitoyable que son jeune normalien en présence de ces survivants de la Cour des Miracles, qu'on voyait il y a vingt-cinq ans (qu'on voit encore, hélas!) dans nos quartiers les plus pauvres. Mais, étant donné la nature de l'homme, un tel déchet n'est-il pas inévitable? Les sociétés, à l'exemple

de notre organisme, ne sont-elles pas condamnées à en subir l'humiliation? Et quel risque ne courraient-elles pas si elles s'assimilaient ce poison? Témoin, la Russie. Ce n'est pas dire qu'on ne doive souhaiter meilleure hygiène... M. Romains n'a pas seulement une grande expérience de la vie, comme je l'ai écrit plus haut, il a le don même de la vie, et il sait tout rendre intéressant. Je n'aurais pas cru, notamment, avant d'avoir lu *Les Superbes*, que l'on pût réussir à me passionner pour les opérations d'un brasseur d'affaires... Mais ce qui me semble, par-dessus tout, digne d'admiration chez cet écrivain toujours expressif, c'est son génie classique. Grâce à lui, il fait la synthèse de tout ce que nous savons de plus de l'homme moral et social depuis le Grand Siècle, pour composer des types « couleur de notre temps ». Non des individus particuliers, mais des caractères généraux : le spéculateur; le politicien; le vrai prêfre; l'enfant du peuple bon sujet; le criminel; la femme adultère timorée; l'artiste (un architecte bohème); l'homme du monde; l'intellectuel (le normalien), etc... On a prononcé le nom de Molière à propos du *Knock* de M. Romains. On a eu raison. Mais on le prononcerait avec plus de justesse encore, aujourd'hui, en lisant « Les Hommes de bonne volonté ». Une œuvre de cette qualité nous console, plus encore que de la laideur, de la médiocrité de notre époque.

Que ce monde des « soyeux » est donc vilain, où M. Henri Béraud nous fait pénétrer avec **Ciel de pluie**! *Ciel de pluie*, qui est le troisième volume de l'épopée réaliste que M. Béraud intitule « La conquête du pain », et qui évoque un quartier de Lyon et son aristocratie bourgeoise, vingt ans avant la grande guerre, est un livre sinistre, en effet. Les frères Giroud, Claude, dit Giroud-Ficelle, et Armand, dit Giroud-Crâne, y font figure de répugnants Tartufes mâtinés d'Harpagons, au milieu de quelques familles de millionnaires honteux, si l'on peut ainsi dire. Point d'autre idéal, pour ces gens-là, que celui de l'âpre poursuite de l'argent, mais de l'argent que l'on cache aussitôt gagné, et dont on ne jouit pas — sauf en de rares gueuletons, à l'occasion de mariages ou de baptêmes... « Vies sans vie », dans la laideur « de hautes maisons couleur d'averse et d'avarice », formant un labyrinthe gluant

qui fait songer à des entrailles... « L'étranger, écrit M. Béraud, que l'aventure égare en ces lieux, se demande s'il ne rêve point. Il se frotte les yeux, il se bouche le nez : quoi! les plus riches commerçants de la terre vivraient là, dans cette ombre et ces odeurs? » Oui; et c'est d'extravaser leur bile qu'ils sont heureux. Il faut qu'ils se méprisent ou qu'ils s'envient et qu'ils se haïssent. Une jolie femme sentimentale, un artiste : deux êtres d'exception parmi ces monstres, commettent le crime de s'aimer. Ils le paient, celui-ci en tombant, à la chasse, sous les balles d'un assassin à gages, celle-là en se jetant à l'eau. Et le crime aura été lâchement accompli, comme de juste; après de longs et tortueux préparatifs, le suicide en sera la rançon. M. Béraud, dont l'éloge comme conteur n'est plus à faire, empoigne le lecteur dès les premières pages de son récit. Ce récit est vif, avec des parties lumineuses et de grandes nappes de ténèbres. Il le met dans la bouche d'un témoin qui s'est tu trop longtemps, mais que sa conscience force, enfin, à parler — et c'est une de ses meilleures réussites.

Il ne me semble pas que M. André Billy ait eu la main aussi heureuse avec **Princesse folle** qu'avec *La femme maquillée*, son précédent roman. Il y a trop de romanesque, à mon gré, et de romanesque facile — encore que brillant — dans son récit. On y voit une jeune fille, Marie-Hélène (Marilène) de Folhambre, licenciée de philosophie, s'éprendre d'un beau garçon « au profil césarien », Jean Lefur, qui ne se soucie pas plus d'elle qu'un poisson d'une pomme, lorsqu'il apprend qu'elle est ruinée. La pauvre fille s'étourdit et cherche un dérivatif à son chagrin dans l'amitié d'un médecin russe... Le cœur est ici, mais le corps est là. Infortunée petite princesse éprise d'indépendance, mais trop faible pour pouvoir vivre en liberté, Marilène finit par devenir la secrétaire d'un vieux professeur et par contracter un mariage blanc avec lui... Les mœurs du Quartier Latin; la Sorbonne et Montparnasse. Il y a de piquantes esquisses dans le roman de M. Billy, et l'on retrouve sa finesse psychologique dans l'image qu'il a tracée de Marilène. Mais son observation va moins profond que dans *La femme maquillée*.

La malfaisante créature que M. Matei Roussou appelle **Une garce angélique** est du type courant : vulvivague, d'abord,

comme disait Restif de la Bretonne, puis mythomane, comme disent les psychiatres. Vraie donc; mais l'auteur n'a pas tiré d'elle un parti merveilleux. Il la fait se donner sans motifs déterminants à son héros, Jean Varlier, le tromper, puis l'abandonner. C'est tellement dans l'ordre, et les réactions furieuses ou désolées de Varlier, aussi, qu'on ne s'en étonne pas. Après quoi, Varlier part pour la guerre, se lie dans les tranchées avec un brave homme, déjà riche, et organisé pour le devenir plus encore. Epaulé par lui, il part à la démobilisation pour l'Amérique, où il fait rapidement fortune. Il en revient pour pourchasser son ex-belle, dont il veut se venger. Il la retrouve, montée en grade dans la prostitution, comme lui dans l'ordre social. Elle est maintenant cotée, entretenue par un riche anonyme; parfaitement fidèle. Un renom l'enveloppe de femme pas comme les autres, veuve d'un amour unique dont elle n'est pas consolée. En vérité, elle a travesti sa banale aventure avec Varlier en merveilleux roman idéaliste. Lui casse tout ça, rageusement, s'aperçoit que l'entreteneur actuel (vous vous en doutiez) est son ami de la guerre et s'en va, désespéré. Tout va d'un train égal, minuties et scènes significatives. L'accent manque, ou l'établissement des valeurs fait défaut.

Fille unique et gâtée, jalouse de son père comme une amoureuse excessive, monstre d'égoïsme, Inga Bork, après avoir débuté comme vendeuse dans un grand magasin de Copenhague, passe en Amérique pour y devenir rapidement, par une série de chances qui lui semblent naturelles et dues, la première **Star** d'Hollywood. La nouvelle héroïne de Mme Karen Bramson ambitionne du cinéma qui serait de l'art et non plus les ineptes mixtures que l'on applaudit. Elle veut un amour aussi complet qu'avec son père qu'elle a fait se tuer en le séparant de la femme qu'il désirait. Elle est amoureuse du petit commissaire du paquebot sur lequel elle a fait le voyage de Hambourg à New-York. Il est Allemand, rude et pur comme Parsifal. Il l'aime de son côté, mais ne l'accepterait qu'exclusivement, ne livrant plus son âme, ses expressions de visage et les attitudes de son corps demi-nu à la lubricité des foules. Mais elle ne peut pas renoncer à ce gros encens, à son gros luxe, à tout ce qui s'est coulé dans

sa vie de besoins artificiels. Il se tue; elle se tue après. Livre fort, aigu, sans rhétorique, allant très avant dans le mécanisme intime de certaine « femme moderne », hélas! trop répandue. Les danoiseries de l'auteur ajoutent un brin d'exotisme qui fait piment.

J'ai trouvé baroque la donnée du roman de Mme Jeanne Broussan-Gaubert : **Les Héritiers provisoires.** Un vieil original très riche lègue sa fortune à deux de ses parents pauvres, et qui en jouiront à tour de rôle pendant dix ans. Le premier à en jouir est un type modeste, effacé, qui eût volontiers épousé la cousine destinée à recevoir, après les dix ans, ce legs-navette. Il l'accueille, l'héberge, la gâte. Poussée par sa mère, jalouse de ne pas posséder tout de suite le magot, elle s'irrite, s'arrache au luxe où il voudrait l'installer, va faire du cinéma, en petite figurante, pour gagner son pain. La mère meurt, enragée de dépit haineux, de cupidité refoulée (caractère bien traité). A la fin, cousine et cousin se rejoignent et s'épousent, comme il se doit. Tout cela pas mal confus. En ce qui concerne le cinéma, des détails techniques auxquels je n'ai rien compris. Le récit, malgré tout agréable, de Mme Broussan-Gaubert illustre cette remarque, banale depuis *La vagabonde* de Mme Colette, que le petit monde des music-halls, salles à films, théâtres, peine dur et n'a pas le temps de penser à l'amour.

Je suis vexé : à la veille du Prix des Goncourt, j'ai été dupe d'une manœuvre (inspirée, mettons : par la camaraderie) qui présentait M. Roger Couderc, l'auteur de **Justine** (un titre emprunté au « divin marquis ») comme le bénéficiaire probable de cette récompense. J'ai lu *Justine* jusqu'au bout! Or, *Justine* est un livre plein de maladresses et, qui pis est, d'une extrême fadeur. La convention y règne en souveraine, non parfois sans un semblant de grâce, il est vrai. Qu'est-ce que cette veuve dont on ne sait rien du mari défunt? et de quoi est fait son amour sur qui passe, sans l'altérer, la trahison?

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Un Tour au Paradis, comédie en quatre actes de M. Sacha Guitry, au théâtre de la Michodière. — *La Madone à l'Etoile*, un acte en vers de Mme Moreau-Bellecroix, à la Comédie-Française. — *Andromaque*, de Racine.

Il y a dans la nouvelle pièce de M. Sacha Guitry quelque chose de délicieux. C'est la représentation d'une petite scène de spiritisme qu'improvisent dans un salon quelques personnes qui viennent de dîner ensemble. La scène, dépeinte avec une sorte de réalisme teinté d'ironie, est d'une charmante exactitude. On croirait un de ces prestes croquis comme Carmontelle, sous prétexte d'écrire des proverbes, en a griffonnés par centaines. C'est le même trait léger et nonchalant, qui effleure le spectacle des choses sans l'approfondir ni l'entamer. Cela charme et ce n'est rien. Or (et c'est là que les choses deviennent moins agréables à dire), ce rien est ce qu'il y a de meilleur et de plus substantiel dans un ouvrage qui, ne durant qu'une heure et demie, fait cependant perdre une soirée entière aux bonnes gens qui s'y aventurent.

La veine de M. Sacha Guitry est parvenue à un singulier degré d'épuisement. Si par instants on retrouve, dans ses productions récentes, des détails où se reconnaît sa qualité première, la plupart du temps on demeure confondu par la pauvreté de son invention et par son impuissance à développer abondamment les thèmes qu'il a choisis. A vrai dire, ce qui a plu autrefois en lui, c'était un certain feu de jeunesse, je dirais presque d'enfance, qui donnait une saveur originale à tout ce qu'il animait et dont aujourd'hui ses minutes de réussite sont comme les dernières étincelles. Mais si M. Guitry se trouve aujourd'hui fort éloigné d'être vieux, du moins l'est-il également d'être jeune, et les attraits du premier âge ne sont plus du tout son fait. On lui reconnaissait autrefois une certaine audace tranquille, que d'aucuns désignaient par le mot toupet et qui s'est transformée peu à peu en suffisance ou en satisfaction de soi. Il était doué d'une certaine cocasserie d'esprit qui lui inspirait des mots ou des situations dont on riait aux éclats en se demandant (ou sans se demander) si c'était spirituel ou idiot. Car on sait que ce qui est idiot fait rire aussi. Dans ce temps-là, on penchait

pour le spirituel. Je ne sais si aujourd'hui on le ferait encore. Soyez-en juge. Voici un mot cueilli dans la pièce qui nous occupe et qui semble spécifiquement sacha-guitriesque. Deux personnages s'entretiennent de la confiance que l'on doit placer dans les médecins à qui l'on s'en remet du soin de sa santé. Elle doit être totale, absolue, dit l'un, et l'on doit se faire soigner par son médecin les yeux fermés. « Sauf par son oculiste », réplique l'autre. Ce genre de calembredaine est celui qui a popularisé Calino, Jocrisse et Gribouille, ces héros de la sottise ingénue et de la stupidité bouffonne. Je sais bien que, pour peindre des stupides, il ne faut pas l'être soi-même, et je suis bien éloigné de prétendre que M. Sacha Guitry le soit. Mais il ne semble pas qu'il utilise actuellement ce qu'il a d'intelligence et d'esprit comme il l'a fait en des moments de sa carrière où il se trouvait sans doute en de plus favorables dispositions d'esprit, quand il nous présentait *Nono*, le *Veilleur de Nuit*, la *Prise de Berg-op-Zoom* ou la *Pèlerine écossaise*. Ces ouvrages, qui appartiennent à ce que je nommerais volontiers sa période Lysès, du nom de l'interprète qui y paraissait habituellement, représentent, je crois, le meilleur moment de sa production. On y voyait un jaillissement de l'invention qui donnait vraiment l'idée de ce qu'est un tempérament d'auteur dramatique. Les scènes s'enchaînaient avec aisance, les situations rebondissaient allègrement, et il y avait toujours quelque chose de surprenant, aussi bien dans le mouvement scénique que dans la conduite de l'intrigue. Aujourd'hui, il en va tout autrement. L'auteur piétine et ne parvient à réaliser aucun développement appréciable.

Heureusement pour lui, par l'effet d'un étrange aveuglement, le public ne s'aperçoit pas encore de cette décadence d'un de ses auteurs préférés dont le succès se continue, pourrait-on dire, sur sa lancée. On rit par habitude aux spectacles qu'il organise, et on continue à lui appliquer l'épithète de charmant, qu'il a si longtemps méritée, sans remarquer qu'elle ne lui convient plus.

Je ne serais pas étonné cependant qu'il puisse la regagner un jour. Je crois, en effet, que lorsque M. Guitry sera vieux — c'est pourquoi je lui souhaite, dans l'intérêt de son art,

de se sentir prématurément vieillard, de même qu'il s'est senti prématurément homme, — s'il sait examiner ses sentiments et ses réactions avec la même franchise, le même cynisme ingénu, qu'il fit pour ses sentiments de jeune homme, il nous donnera des ouvrages bien curieux qui, à l'autre bout de sa carrière, feront pendant à ceux qu'il produisit à ses débuts.

J'ai eu l'occasion de retourner à **Andromaque** ces temps-ci, et j'ai eu l'impression que je n'avais pas assisté à ce drame magnifique depuis l'émouvante représentation où avait encore participé de Max, peu de jours avant de mourir. Cependant, en confrontant les dates, je me suis aperçu qu'il y aura sous peu dix ans que de Max est mort, et je m'étonne d'être resté dix ans sans revoir *Andromaque*. Cela prouve seulement qu'aucune autre représentation, dans l'intervalle, ne m'a frappé. Il est vrai que cette dernière apparition de de Max fut prodigieusement saisissante. On avait l'impression qu'en comédien profondément amoureux de son art, il souhaitait de mourir en scène et qu'il s'y traînait pour chercher le trépas. D'ailleurs, on apprit dans la suite qu'au cours de ces suprêmes représentations, il se soutenait à peine et qu'il fallait le dopper et le réconforter chaque fois qu'il rentrait dans la coulisse. On avait le cœur serré par autre chose que le pathétique du chef-d'œuvre. On se demandait sans cesse si le spectacle pourrait aller jusqu'à son terme, et le spectacle se poursuivait en s'élevant vers le sublime. On sait que de Max avait trouvé dans l'Oreste d'*Andromaque* un des rôles où il se dépassait lui-même. Ce soir-là, il allait plus loin encore qu'il n'était jamais allé. L'accablement du destin pesait toujours sur lui plus lourdement, et ce n'est plus à la folie d'Oreste que l'on assistait, mais à l'agonie d'un tragédien. Je ne pense pas que les spectateurs qui ont vu cela aient pu l'oublier. De Max, qui avait été si beau, présentait un visage douloureusement ravagé. Sa parole retentissait d'éclats voilés. Il n'avait plus l'âge d'Oreste, il n'avait plus d'âge. C'était une sorte de spectre du désespoir amoureux, à la silhouette étrangement drapée de robes asiatiques. Il ne cherchait pas, comme Albert Lambert le faisait hier, à donner à

son personnage l'apparence qu'on voit aux ouvrages grecs du ve siècle; non, son antiquité était exotique et fabuleuse. Il aimait les robes traînantes, les ornements cailloutés de gemmes, les manteaux de pourpre qu'il disposait parfois autour de lui en les ramenant à sa poitrine, comme s'il voulait exprimer qu'un flot de sang s'épanchait de son cœur. Il était violent et dominé. Sa voix passait du murmure au fracas, tantôt par mainte transition ménagée, tantôt sans aucune transition, et il avait l'art d'enflammer et de passionner tout ce qu'il disait.

Je ne me livrerai pas au fade divertissement d'établir un vain parallèle entre la manière dont il jouait *Andromaque* et celle d'Albert Lambert, et je ne sais pourquoi la représentation d'hier a si vivement évoqué dans mon esprit celle d'il y a dix ans. Peut-être à cause du décor absurde qui est toujours le même, et qui était peut-être neuf au temps de de Max. C'est un décor qui a été composé au temps où la Comédie-Française, à la remorque des novateurs, essayait de faire des allusions décoratives. De part et d'autre de la scène, on voit une colonne, et je ne sais rien de plus fâcheux qu'une colonne sur laquelle ne repose rien, — à moins toutefois qu'elle ne se dresse dans un champ de ruines.

Entre ces colonnes, on fait jouer des rideaux qui agrandissent ou retrécissent l'espace dont le drame dispose. Au moment de l'ambassade d'Oreste, toutes les draperies se retirent pour découvrir un trône élevé où Pyrrhus va monter prendre place pour s'installer face au public, comme un préteur romain à son tribunal. Ah! combien je regrette le monumental fauteuil qui, installé du côté jardin, servait indifféremment à l'agonie de Phèdre, à l'audition par Thésée du récit de Théramène et à celle par Pyrrhus du discours d'Oreste: *Avant que tous les Grecs...*

La Madone à l'Etoile accompagnait *Andromaque* ce soir-là sur l'affiche. C'est un acte en vers, dû à Mme Moreau-Bellecroix. Il est d'une élégance fort distinguée et d'une remarquable tenue.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Léon Binet: *Scènes de la vie animale*, N. R. F. — **Marcel Roland:** *Eros au Jardin ou l'Amour chez les Insectes*, Editions Rieder. — **G. Bohn:** *Leçon de Zoologie et de Biologie générale;* I, la Cellule et les Protozoaires; Actualités scientifiques, Hermann.

Pendant longtemps, passait pour être la vraie Physiologie, la seule Physiologie, celle faite sur le Chien et la Grenouille; la « Physiologie comparée », avec ses méthodes imprécises, était considérée comme une science inférieure. Cependant, Charles Richet, en étudiant à Monaco, avec Paul Portier, les réactions de défense des Méduses, a fait une des plus grandes découvertes de la Physiologie générale, celle de l'anaphylaxie, ou sensibilisation aux substances chimiques, c'est-à-dire le contraire de l'immunité.

Léon Binet, auteur de **Scènes de la Vie animale,** est un jeune physiologiste aux tendances modernes; il enseigne la Physiologie aux étudiants en médecine, dans la chaire occupée pendant de nombreuses années par Charles Richet. Chaque été, il se rend au laboratoire maritime de Tamaris pour y poursuivre des recherches sur les animaux de la rade de Toulon.

Léon Binet commence par décrire, dans son livre qui sera fort goûté, divers aspects de la danse chez les animaux, en particulier la « danse nuptiale » de certains Vers annelés marins, autour des lanternes que l'on plonge, au crépuscule, dans la mer, le jour du premier ou du dernier quartier de la lune. Ensuite il parle de « l'offrande nuptiale », de « la chambre nuptiale », de l' « œil et sexualité ».

A propos de la longévité, il rapporte les résultats trouvés par Slonaker relativement à l'influence des rapports sexuels sur la durée de la vie. Cet auteur a expérimenté sur le Rat blanc; il a envisagé les divers cas suivants : 1° mâles et femelles séparés, n'ayant aucun rapport sexuel pendant leur vie; 2° animaux ayant des rapports sexuels peu fréquents; 3° et 4° rapports sexuels de plus en plus nombreux; 5° femelles hystérectomisées et mâles normaux; 6° femelles hystérectomisées, sans rapport sexuel. Il a constaté que, chez le mâle et la femelle, la reproduction normale est plus favorable à la longévité que la chasteté : séparés, les mâles et les

femelles offrent une moyenne de durée de vie de 899 jours pour les premiers et de 890 jours pour les secondes; réunis, les animaux voient la vie s'allonger : 1.079 jours pour les mâles, 923 jours pour les femelles. Cela, à la condition que l'activité sexuelle ne dépasse pas une certaine limite.

Que l'alimentation ait une répercussion sur les glandes génitales, on s'en doutait. Voici à cet égard une expérience de Jean Camus et Gournay. Un Chien était atteint d'une atrophie génitale accentuée et d'une impuissance sexuelle absolue; soumis au régime du thymus, soit du ris de veau, il ne tarda pas à manifester l'appétit sexuel et à devenir père. Chez certaines peuplades, il y a une préparation au mariage, et précisément le ris de veau figure dans le régime alimentaire institué.

Contrairement à bien des esprits sceptiques, M. Binet proclame sa foi dans la thérapeutique et dans la médecine, et il cite une de ses propres expériences. Un petit Poisson, une Gobie, est placé dans 200 centimètres cubes d'eau de mer; on ajoute un peu de chloroforme. Assez rapidement, le Poisson perd l'équilibre; finalement, la respiration s'arrête; soustrait alors à la solution toxique, replacé dans de l'eau de mer pure, la Gobie ne revient pas à la vie ; il en est autrement si on se sert d'eau caféinée : au bout de 1 à 3 minutes, la respiration reprend. « Pour le biologiste, spectacle émouvant, et, pour le médecin, vision suggestive qui renforce chez lui la confiance en son art. »

§

Marcel Roland, auteur de plusieurs romans : *Faiseur d'Or, Osmant le Rajeunisseur,* et de quelques « essais », sur les Infusoires, sur les Insectes chanteurs, nous parle aujourd'hui de **l'Amour chez les Insectes,** reprenant un sujet traité par Remy de Gourmont (*la Physique de l'Amour*), mais en relatant des expériences personnelles faites au Vivarium du Muséum.

L'une d'elles est fort curieuse; elle porte sur des Téléphores, Coléoptères de nos jardins et de nos bois, où ils disparaissent dès le début de juin, après quelques semaines d'une grande activité.

Je prends, dit-il, un Téléphore, je le mets au piquet, entendez que je l'arime par la taille avec un fil assez ténu pour qu'il ait la liberté de se mouvoir sans s'échapper. Invariablement, après avoir quelque peu tâté l'air du bout de ses antennes, il se met *dans le sens* du courant magnétique terrestre. J'ai beau le déplacer, l'installer de force *en croix* sur la ligne Nord-Sud, il se rétablit parallèlement à elle. Et si je rends liberté complète à ma bestiole, c'est toujours dans la direction des pôles qu'elle s'oriente avant d'ouvrir ses ailes.

Les antennes de l'Insecte, si sensibles aux machines électriques, seraient capables de collecter « les ondes autres que les lumineuses et les sonores ».

L'essai de M. Roland est romancé, et le principal personnage mis en scène par l'auteur est une jeune femme, Louise Brugère, assistante au Vivarium, « pauvre fille à qui l'esclavage d'apprendre a façonné un cœur déjà désenchanté » et qui ,pour se délasser, lit du Paul Valéry. Elle finit d'ailleurs aussi, troublée par les amours des Insectes, par succomber à Eros.

§

Je voudrais, en terminant, signaler à mes lecteurs du *Mercure* la sortie des presses du premier volume de mes **Leçons de Zoologie et de Biologie générale.** Il y a longtemps que j'ai fait le projet d'écrire un livre de Zoologie biologique, montrant les relations de la Zoologie avec d'autres sciences : la Cytologie, la Protistologie, l'Embryogénie, l'Histologie, la Génétique, l'Anatomie comparée, la Physiologie, l'Ethologie, la science de l'Evolution. Le cours que je professe à la Faculté des Sciences de Paris m'a permis de constater que cette manière d'envisager l'étude des animaux plaît beaucoup aux élèves. Je me suis donc décidé à publier une sorte d'introduction à l'étude de la Biologie expérimentale et à celle de la Médecine. J'espère que, en dehors des étudiants, tous ceux qui s'intéressent au mouvement des idées trouveront, dans les cinq volumes que je dois publier, une base solide pour leurs méditations.

Le premier volume est intitulé *la Cellule et les Protozoaires.* J'y parle, non seulement de l'organisation de la

Cellule, mais encore de sa chimie, de sa physique, d'après les travaux les plus récents.

Je consacre une longue étude aux Flagellés, que l'on considère maintenant comme les animaux unicellulaires les plus primitifs (jusqu'ici, c'étaient les Amibes). Je montre le pouvoir remarquable de synthèse organique chez ces êtres en apparence si simples, en réalité déjà prodigieusement complexes; leur mode de reproduction est des plus curieux, et comporte même un type sexué. L'intérêt de ces êtres microscopiques est très grand pour le biologiste; il n'est pas moins pour le médecin, car c'est bien parmi les Flagellés qu'on rencontre les agents de maladies redoutables, telles que la maladie du sommeil. D'ailleurs, les philosophes et les psychologues se sont aussi beaucoup passionnés pour les Protozoaires. Ne les a-t-on pas présentés comme des êtres doués d'immortalité?

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Henri de Man: *Le Socialisme constructif*, Alcan. — Michelin: *Des faits et des chiffres sur l'automobile en France*, Revue « *Prospérité* ». Clermont-Ferrand. — Mémento.

M. Henri de Man a déjà écrit un livre, *Au dela du marxisme*, qui a fait quelque bruit et dont j'ai parlé ici. C'était, comme son titre le fait deviner, une assez vive critique du marxisme, auquel l'auteur reprochait sa sécheresse; sous prétexte de rigueur scientifique, Karl Marx avait rayé d'une plume âpre tout le bagage sentimental de notre socialisme, à nous Français; il n'avait que dédain pour notre liberté, notre égalité et notre fraternité, et dans le même mépris haineux il englobait les Fourier et les Proudhon chez nous, les Bakounine et les Kropotkine chez les Russes; son socialisme à lui avait toute l'intransigeance étroite et pédante de l'esprit germanique, dissimulant d'ailleurs toute la passion fanatique et convulsive de l'esprit judaïque. Et c'est parce que maintenant les exégètes de sa doctrine en arrivent à découvrir ces dessous passionnés qu'ils se mettent à parler de la morale marxiste.

Cette découverte que M. Henri de Man expose dans son livre **Le Socialisme constructif,** constitue ce qu'il appelle

les thèses de Hoppenheim, de la ville d'Allemagne où il les a soutenues à une conférence socialiste en 1928, et qu'il formule ainsi: « Le socialisme est une tendance de la volonté vers un ordre social équitable. S'il considère ses revendications comme justes, c'est qu'il les forme d'après un critère moral universellement valable. Donc la conviction socialiste présuppose une décision de la conscience. »

Assurément on ne peut pas dire que tout cela soit dénué de sens logique ni de sens éthique; mais ce n'en est pas moins vain puisque toute doctrine sociale peut en dire autant. Qu'on remplace le mot socialisme par le mot contre-socialisme, et la thèse se déroule avec les mêmes mots. Et, à vrai dire, tout dépend de ce que sera cette décision de la conscience dont on nous parle, et de la valeur de ce critère qu'on nous dit universellement valable. Certes, c'est déjà très beau que les nouveaux socialistes admettent une morale, et une morale universelle; jusqu'ici ils n'avaient que le mépris le plus profond pour cette conception bourgeoise; le mot « morale » les faisait écumer, et le grand lama Karl Marx, comme je le disais, voulait ne devoir la victoire de ses dogmes qu'à la science; en ceci il ne s'élevait guère au-dessus de l'anthropopithèque qui lui aussi fait de la science, et le pithécanthrope en faisait et peut-être même le pithèque tout cru (qu'on lise le très curieux article de M. Jules Sageret dans la *Revue de France* du 15 octobre: *L'Intelligence antérieure à l'homme*): ce qui fait vraiment l'homme, c'est la morale et aussi l'esthétique; en introduisant au moins la première dans leur catéchisme, les socialistes cessent d'être de simples anthropopithèques; qu'ils en soient complimentés!

Seulement, il faudrait savoir en quoi consiste cette morale. Il ne suffit pas de dire: « Mes revendications sont justes », et: « Mon but est équitable », pour établir qu'il en est bien ainsi. M. Henri de Man continue à déclarer que son socialisme est basé sur la lutte de classes; une telle lutte peut-elle être conforme à la morale? Les marxistes n'ont pas assez d'anathèmes contre la Guerre dont ils dépeignent avec horreur les atrocités sanglantes; ces atrocités sanglantes deviendraient-elles bonnes dès qu'elles s'exerceraient entre classes au lieu de s'exercer entre nations? Si la nouvelle morale consiste à

le soutenir, elle n'a aucun rapport, en effet, avec l'ancienne, et entre elles il faut choisir, et si les néosocialistes gardent la lutte des classes comme principe d'action, ils se mettent en dehors de la morale qui n'est ni bourgeoise ni populaire, mais universelle, et s'imposant à tout être qui pense.

Car, en vérité, et quelque désir qu'on ait de féliciter ces néosocialistes de leur débutante et claudicante évolution, on ne peut s'incliner devant leurs sommations pleines d'arrogance. M. Henri de Man dit quelque part que le plus grand allié du socialisme, c'est « la conscience troublée de ses adversaires ». Où donc a-t-il vu que les libéraux, les pacifiques, les tolérants, les démocrates ont la conscience troublée? Où donc a-t-il vu que les individualistes se troublaient de défendre la liberté, l'égalité et la fraternité, et le travail et l'épargne, et la dignité et la responsabilité humaines? Il faut vraiment avoir la cervelle matagrabolisée pour renverser ainsi les rôles! Cet auteur continue à prôner la lutte des classes et à glorifier sans nul doute le bolchévisme russe qui seul jusqu'ici a réalisé le marxisme, avec ses massacres, ses supplices et ses famines, et sa conscience n'est pas troublée. Alors, il a une drôle de conscience!

Dans sa première étude (car ce livre « constructif » est assez mal construit et se compose de quatre essais un peu de bric et de broc), il énumère les quatre merveilles que le socialisme marxiste a apportées ou apporte ou apportera au monde. Examinons-les avec lui.

D'abord, la lutte contre la guerre et le militarisme. Vraiment? La Russie n'est pas militariste? Aucun pays jusqu'ici n'a eu autant de soldats. L'Allemagne hitlérienne va lui faire sans doute concurrence. Eh bien, cela prouvera, ce que nous savions déjà, que les deux grandes forces de guerre dans les temps modernes sont le kaiserisme et le révolutionnarisme. En somme, depuis l'armistice du 11 novembre 1918, il n'y a eu qu'une ruée belliciste, celle de la Russie rouge contre la Pologne en 1920, et s'il y a une autre ruée, ce ne pourra être, c'est malheureusement à craindre, qu'une ruée kaiseriste-communiste de l'Allemagne et de la Russie qui se seront sournoisement réconciliées et alliées contre nous tous.

Deuxièmement, la démocratie économique. M. de Man nous

la baille belle! Il n'y a rien de plus antidémocratique que le marxisme puisqu'il prône une dictature de classe, supprimant élections et représentations et consultations, et institutions républicaines et libérales.

Troisièmement, la lutte contre la bureaucratie envahissante. Ceci est un comble! M. de Man est-il aveugle au point de ne pas voir que le socialisme c'est l'hyperbureaucratisme, tout y étant préparé, ordonné, surveillé et contrôlé? Qu'il aille faire un tour en Russie et voir si tout n'y est pas chronométré, cubométré et métrométré? Mais nous-mêmes, en France et partout, ne voyons-nous pas que socialisme équivaut à étatisme et qu'étatisme implique une bureaucratie immense et sans limite, comme la mer dans les livrets d'opéra de M. Scribe?

Et quatrièmement, la lutte contre l'embourgeoisement de la culture. Ici, il faut garder son sérieux, et c'est difficile. Il y a donc une science bourgeoise et une éthique bourgeoise et une esthétique bourgeoise? Mais oui! affirment les marxistes. Que leur répondre? Autant essayer de prouver la beauté féminine à un pédéraste ou le mauvais goût de ce qu'il mange à un scatophage. Pour mon humble part, j'y renonce. Mon seul espoir c'est que, puisque M. de Man admet en terminant qu'il faut aller au delà de la lutte des classes, comme il est déjà allé au delà du marxisme, il finira peut-être bien par trouver, par découvrir cette pauvre petite chose bien modeste qui est le bon sens.

La « revue trimestrielle d'organisation scientifique et d'études économiques qui s'intitule *Prospérité* et est rédigée par MM. Michelin, industriels à Clermont-Ferrand, contient un très substantiel article : **1933. Des faits et des chiffres sur l'automobile en France,** dont on lira sans doute avec plaisir les données positives au sortir des ratiocinations fuligineuses dont j'ai été obligé de parler.

L'industrie automobile est une des plus importantes qui soient dans le monde; et aussi en France, notre pays venant au second rang pour le nombre des autos (les Etats-Unis sont de beaucoup les premiers, avec 24 millions; puis viennent la France avec 1.731.885 et l'Angleterre avec un peu moins; les

autres pays s'échelonnent au-dessous, et si nos communistes demandent à savoir quel rang occupe dans le palmarès la paradisiaque Russie, révélons-leur que c'est le vingt-quatrième avec 60.324 autos). La France, d'autre part, tient le premier rang parmi les peuples européens pour la proportion des autos aux habitants, 1 auto par 24 habitants, l'Angleterre n'en ayant que 1 par 27 habitants (l'Allemagne 1 par 96, l'Italie 1 par 133 et la Russie 1 par 2.500). Si l'on s'intéresse à ces statistiques, notons encore que l'Algérie, 100.000 autos, va de pair avec le Japon; et le Maroc, 37.000, avec la Chine; et la Tunisie, 14.000, est avant la Yougoslavie; nos trois pays d'Afrique du Nord ensemble sont supérieurs au Brésil, à la Hollande, à l'Hindoustan, etc. Voudrait-on encore savoir quel est le département français qui a relativement le plus d'autos? C'est le Vaucluse, 1 auto par 13 habitants; et le moins? c'est la Corse, 1 par 100 habitants.

Or, cette industrie si importante, et qui fait vivre 500.000 travailleurs, presque autant que les chemins de fer (550.000) et beaucoup plus que les charbonnages (280.000), se trouve en danger. La production des autos baisse; elle était de 253.000 en 1929, elle n'est plus en 1932 que de 164.000, inférieure à ce qu'elle était il y a sept ans. Parallèlement, l'exportation a fléchi et très fortement, 57.000 autos en 1929 et 21.000 en 1932. Et en conséquence l'accroissement annuel des autos en circulation dégringole des neuf dixièmes, 221.000 en 1930, pas même 21.000 en 1932. La raison de cette crise, c'est uniquement notre mauvaise politique financière qui, en accroissant démesurément les charges publiques, écrase d'impôts à la fois les producteurs et les consommateurs. Pour les autos notamment la chose est évidente. En 1933, l'industrie automobile a dû supporter 600 millions d'impôts nouveaux; pour les autobus et camions, l'augmentation fiscale a été de 67 % et pour les tracteurs agricoles de 97 %. Quand on voit de tels chiffres, on se dit que nos gouvernants sont tout à fait fous! Sur une voiture neuve de 18.000 francs, le fisc prélève 5.811 francs. Sur cinq litres d'essence vendus, 2 fr. 65 vont au marchand, 5 fr. 10 au fisc. En 1933, l'ensemble des autos françaises paie à l'Etat 7 milliards, et les dépenses pour l'entretien des routes prélevées, il reste encore à l'Etat 2 milliards et demi qui ne vont

sans doute pas uniquement à la culture des poires électorales, mais qui y vont pour une part trop considérable. Si nous étions gouvernés par d'autres que par des politiciens, notre sort serait très heureux en ce temps de crise mondiale où tout le monde souffre, mais les politiciens sont sur nous, et nous sommes sucés jusqu'aux moelles. Puissent nos gouvernants le voir et cesser d'être politiciens pour devenir simplement politiques, sages et prudents politiques!

Mémento. — Paul Gemähling : *Les Grands Economistes. Textes et Commentaires.* Recueil Sirey. Un livre infiniment utile et qui rendra les plus grands services, non seulement aux étudiants, mais encore à tous les travailleurs désintéressés. Assurément l'économie politique n'est pas une science « magistrale » dans le sens du « *magister dixit* ». Pas plus que la philosophie. Mais de même que les études philosophiques ont lamentablement baissé dans les lycées et les facultés depuis qu'on ne fait plus d'histoire de la philosophie, qu'on ne se soucie plus des systèmes des grands philosophes d'autrefois et de naguère (et par quoi, grand Dieu! les a-t-on remplacés? Il faut lire les *Manuels de philosophie* qu'on fait apprendre aux candidats au baccalauréat pour savoir à quelles niaiseries on condamne nos jeunes gens) et qu'on ne lit plus une page de Platon, de Bacon ou de Renouvier, de même n'aurait-on qu'une idée bien incomplète de la science économique si on n'avait pas lu quelques pages des grands économistes. Et ici que les socialistes ne se hâtent pas d'excommunier le livre, puisque Karl Marx y figure, et plus abondamment que tous autres. Les auteurs cités sont au nombre de dix-huit dont sept français: Quesnay, Turgot, Condillac, Say, Cournot, Proudhon et Walras; peut-être d'autres auraient pu y figurer aussi, à commencer par l'étonnant Fournier. — Jules Claraz: *La Révolulon prochaine*, préface de Victor Margueritte, introduction d'André Lorulot. Jouve, « Livre d'éblouissant bon sens », dit le préfacier dès sa première ligne. Hélas! le bon sens de l'un n'est pas toujours, n'en déplaise à Descartes, le bon sens de l'autre. Et tout ce que je peux dire c'est que ce livre de Jules Claraz paraîtra en effet très sensé à ceux qui trouvent sensés Victor Margueritte et André Lorulot. — Georges Viance : *La Révolution ou la Guerre.* Bibliothèque d'études catholiques et sociales, Flammarion. Un peu même observation. Je dirai de ce livre-ci ce que je disais d'un autre du même auteur: *Force et misère du socialisme;* il ne s'agit pas tant de tenir la balance égale entre deux doctrines que de dire laquelle des deux est juste et jusqu'à

quel point elle l'est. N'importe, on trouvera dans ce livre beaucoup moins de phraséologie que dans le précédent; et, avec pas mal d'idéologie d'ailleurs, suffisamment de pragmatologie, pourrait-on dire, pour que sa lecture soit instructive surtout pour les esprits déjà avertis. — Dr Saint-Paul (Espé de Metz): *Thèmes psychologiques. La Religion de l'Intelligence et la Morale scientifique.* Vigot. Bien que ce livre soit plus psychologique que sociologique, mais la sociologie n'est-elle pas à base de psychologie? je crois devoir le signaler ici pour le mérite du livre d'abord et le contre-coup social qu'il devrait avoir. Dans son *Evolution sociale*, un livre un peu oublié depuis le presque demi-siècle qu'il parut, mais qui garde encore sa valeur, Benjamin Kidd avait étudié ce problème de l'impératif éthique ou théologique auquel se réfère le Médecin général Saint-Paul; il est d'un intérêt capital pour la vraie sociologie qui est l'étude de la civilisation humaine. — R. Mennevée : *Parlementaires et financiers.* Les Documents politiques, diplomatiques et financiers, 16 boul. Montmartre. D'un peu haut nous tombons ici un peu bas peut-être. L'auteur a dressé, peu m'importe dans quel esprit, la liste des membres du Parlement faisant partie de sociétés financières, et une réflexion bien simple vous vient à l'esprit. Si la chose peut avoir des inconvénients (contre lesquels il est d'ailleurs possible et indiqué de se précautionner) elle peut avoir aussi des avantages, et il n'est pas mauvais qu'il y ait dans une représentation nationale des gens au courant des grandes entreprises d'agriculture, d'industrie ou de commerce. Prétendre le contraire serait pure sottise. Je suis donc sûr que l'auteur ne le prétend pas. — Dans la *Revue anthropologique* de juillet-septembre, un curieux article du Dr Félix Regnault sur *les Maladies de Karl Marx. Leur influence sur sa vie et sur ses œuvres.* — Dans le dernier numéro du *Lieu de Genève*, de sages réflexions d'Espé de Metz sur le *Cas Einstein*, ce professeur s'étant mis à crier très fort contre la guerre après avoir dit: « La guerre n'est pas un jeu de société; si l'on ne peut l'empêcher, que l'on en supporte toutes les rigueurs! » — Dans l'avant-dernier numéro de la *Revue de l'Alliance nationale*, un impressionnant article: *La race blanche en danger de mort.* « Il se pourrait que la dernière guerre (nouveau cadeau que nous devrons à l'Allemagne) ait commencé le recul de la race blanche dont le progrès semblait à l'abri de toutes vicissitudes. Toutes les natalités européennes sont en décroissance alors que les natalités asiatiques (du Japon à la Russie puisque la Russie veut maintenant être d'Asie et non d'Europe) sont en hausse énorme. Ce qui est préoccupant aussi, c'est que par suite de l'afflux des nègres, des jaunes et des arabes,

la France a une proportion grandissante de sang-mêlé; qu'on observe dans la rue ou dans le métro la quantité de petits mulâtres ou petites mulâtresses, tous nés depuis l'armistice; peut-être y aurait-il lieu de ne plus faire garnisonner en France tant de troupes de couleur. — Dans les revues importantes, beaucoup d'articles politico-économiques: Chappedelaine: *Le redressement financier* (*Revue des Deux-Mondes,* 1er novembre). Comte de Fels: *Le remède au mal financier* (*Revue de Paris,* 1er novembre). Compayrot: *Les conditions de l'assainissement budgétaire* (*Revue politique parlementaire*). Tous les gens compétents sont du même avis, malheureusement ce ne sont pas les gens compétents qui siègent dans les Chambres. — Dans l'*Animateur des Temps nouveaux* du 10 novembre, je trouve une statistique des voix obtenues par les principales associations politiques. Socialistes unifiés: 1.900.000. Radicaux socialistes: 1.600.000. Fédération républicaine: 1.250.000. Alliance Démocratique: 2.200.000. Les deux grands groupements socialisants et non socialisants se suivraient donc à 50.000 voix près, proportion à laquelle ne répond pas celle des sièges dans la Chambre. La statistique ci-dessus ne comprend d'ailleurs ni les communistes ni les gens de droite.

HENRI MAZEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

La police des mœurs au Conseil municipal. — La police des mœurs était sur la sellette, l'autre jour, au Conseil municipal. M. Lionel Nastorg demandait à M. le Préfet de Police : « Quelles mesures complémentaires il se proposait de prendre pour opérer un nettoyage par le vide dans les quartiers de Paris, qu'ils soient Latin, Montmartre ou Montparnasse, afin d'éviter désormais toutes confusions possibles entre les vrais marins, les vrais étudiants et les autres. »

Ce texte, assez ambigu, trahissait l'embarras de son auteur. Traduit en langage clair, il signifiait le « nettoyage par le vide des mauvaises mœurs ». Mais parler de mauvaises mœurs à la tribune du Conseil municipal, au lendemain du scandale Dufrenne, n'était-ce pas commettre une imprudence ? Les intentions de M. Nastorg étaient sans doute excellentes. Il entendait laver le Conseil de tout mauvais soupçon de complaisance au vice, mais en quoi, lui et ses collègues, pouvaient-ils être rendus responsables d'un scandale de vie privée? Le nom de Dufrenne ne pouvait être prononcé. C'eût été lui

donner le coup de pied de l'âne, ce qui répugne toujours aux gens de bonne compagnie. La situation était si délicate que le seul parti sage à prendre était de s'abstenir. M. Nastorg jugea à propos de passer outre et pensa se tirer de la difficulté avec un subterfuge. Il imagina de joindre à l'affaire Dufrenne l'affaire Nozière, en manière de contre-poids ou, pour mieux dire, de paravent. Seulement, une question mal posée par ruse ne peut s'appuyer que sur des arguments inconsistants, et l'intervention de M. Nastorg ne pouvait avoir d'autre conséquence que celle d'un coup d'épée dans l'eau. N'est-ce pas un vrai étudiant qui se trouvait compromis dans l'affaire Nozière, et n'est-ce pas un vrai marin (la police l'affirme) qui avait assassiné Dufrenne? Alors, pourquoi faire intervenir sournoisement les faux? M. Nastorg n'entendait certainement pas prendre la défense des amateurs de frères Yves, pour que leur fût garantie l'authenticité du produit, ni assurer aux seuls vrais étudiants, débarrassés de toute concurrence étrangère, les bénéfices de la prostitution. Et puis, à quoi bon demander au Préfet de Police s'il était armé contre les faux marins, puisque le port illégal du costume militaire est un délit? Pourquoi l'inviter à sévir contre les faux étudiants, puisque la fausse qualité n'est punissable qu'en matière d'escroquerie? M. Nastorg, qui est avocat, ne pouvait l'ignorer.

Et, si fort que je l'estime, et si fort que je sois son ami, je ne puis m'empêcher de lui dire qu'il se trouvait moins qualifié que personne pour se donner figure d'impitoyable censeur. J'entends bien qu'il est d'une moralité inattaquable, mais c'est un poète. Or, le rôle suprême du poète consiste, au mépris des applaudissements faciles, à faire entendre partout la voix de la Justice et de la Vérité, dût-elle contrister ses auditeurs. C'est un romancier psychologue, un esprit averti, c'est en somme un intellectuel, qui ne peut ignorer non plus que la question des mœurs est beaucoup plus complexe qu'elle n'apparaît aux simples d'esprit et au vulgaire ignorant. Il sentait si bien qu'il s'engageait sur une fausse route, qu'il prit soin de s'en excuser en disant : « Je ne veux pas me poser en apôtre d'une morale étroite et sévère. Je ne veux pas jouer les sénateurs Bérenger. » Il s'avouait même

disposé à faire la part du feu, à tolérer ce qui se passe «rideaux fermés et portes closes», comme dit la chanson, mais à peine eut-il fait cette concession à l'infirmité humaine qu'il se mit à tonner contre elle aussi aveuglément que l'eût pu faire le sénateur Bérenger. Les faux marins, surtout, l'indisposent, ce qui est à sa louange, mais il faudrait du moins juger leur vice à sa mesure et non comme l'abomination de l'abomination. Il y a des infractions plus préjudiciables encore à la collectivité : le meurtre, le vol, l'adultère... Tous les faux marins ne sont pas des assassins. Si leur vice est tellement exécré, c'est qu'on a cru longtemps qu'il exposait le monde aux flammes vengeresses, à la destruction de Sodome. Il reste toujours en nous quelque chose de cette vieille superstition panique, de sorte que nous sommes encore hors d'état de le considérer de sang-froid. S'agit-il d'un vice légalement punissable? La Police dit oui. Le Code dit non.

« Alors, réformons le Code », opine, sans sourciller, M. le conseiller Nastorg, qui nous cite en exemple Hitler et Mussolini, et qui nous promet un ministre résolu à mettre les faux marins en carte comme les filles, puisqu'ils offrent les mêmes dangers de contamination. Mais, pour être logique, ce futur ministre devra mettre également en carte toute la clientèle possible des prostitués des deux sexes, c'est-à-dire l'ensemble des citoyens, puisque la contamination peut venir aussi bien d'un côté que de l'autre.

« Epurons! Epurons! » poursuit M. Nastorg, oubliant que toutes les polices du monde n'ont fait que ça depuis des siècles sans être jamais venues à bout, même en les brûlant, ni des filles publiques, ni des faux marins, car les faux marins sont éternels, comme le lui a rappelé son collègue, M. Joly, en le renvoyant assez vertement à ses classiques; et, même, un autre conseiller, M. d'Andigné, s'est égayé à ses dépens, en lui remémorant qu'aux siècles passés tous les Parisiens étaient des *Nautes*, c'est-à-dire des marins. Alors, n'est-ce pas? « Vivent les gars de la marine! »

« Il faut pourtant, dit M. Nastorg, épargner à la jeunesse les mauvais exemples et la préserver de la contagion. » D'accord! Mais c'est surtout l'enfance qui exige notre sollicitude. Or, les enfants sont couchés à l'heure où les faux

marins cherchent fortune. Quant à la jeunesse des Ecoles, elle a l'âge de raison. Elle est libre de se distraire à sa guise et les faux marins n'ont pas cours dans nos Universités. On ne voit pas, chez nous, se nouer, entre étudiants, de ces amitiés passionnées, de tradition, paraît-il, dans certaines Universités d'outre-Manche, dont celle d'Oxford serait, nous dit-on, le plus parfait exemplaire (1). Et quelque opinion que l'on porte sur ces légendaires pratiques, on ne saurait prétendre que l'élite de la race s'y soit abâtardie, pas plus qu'on ne saurait prétendre que les soldats de l'ancienne légion thébaine étaient des émasculés.

N'exagérons rien. M. Nastorg se plaint de l'indulgence *coupable* de la société parisienne à l'égard du vice. Il contrevient ainsi à la règle du jeu qui veut qu'un élu soit un distributeur d'eau bénite aux électeurs. Et c'est pour le rappeler à l'ordre que M. le conseiller Baud lui a crié de sa place : « *Il n'y a que des braves gens dans mon quartier!* » Etait-il permis à M. Nastorg de bousculer à ce point les conventions? Quelle impertinence! Après tout, si la société parisienne (en partie tout au moins) ne jette plus des cris de volaille effarouchée au spectacle du vice, c'est qu'elle sait plus exactement à quoi s'en tenir. Nos officiers, nos soldats, nos fonctionnaires, nos explorateurs, revenus d'Algérie, du Maroc, de nos colonies d'Asie, ne s'émeuvent plus guère de choses dont ils ont eu, là-bas, le spectacle permanent sous les yeux. Considérez l'attitude de la grande presse dans l'affaire Dufrenne. Elle a exposé objectivement les faits en nous épargnant les points d'exclamation superflus. Il n'y a eu, pour jouer la comédie de l'indignation, que les feuilles de chantage ou les feuilles ennemies du régime. Les réactionnaires y ont saisi l'occasion d'accuser la République, oubliant que le vice d'Oscar Dufrenne était jadis qualifié « goût de prince » et qu'il fut l'apanage de plusieurs de nos rois. Les réactionnaires ne cessent de nous prôner les vertus de l'ancien régime et nous citent comme modèle le règne de Louis XIV. Or, le curé de Versailles, confesseur de Mme de Maintenon, nous dit dans ses *Mémoires* que la cour du Roi Soleil était une véritable Sodome. Ce brave curé, qui craignait le feu du ciel,

(1) *Toutes nos amitiés d'enfance furent des passions.* (Byron.)

ne cessait d'exhorter sa pénitente à obtenir du roi qu'il mît fin au scandale, allant jusqu'à la menacer, si elle ne s'y décidait, de lui refuser l'absolution. Et le roi lui avait répondu : « Impossible, il me faudrait commencer par mon frère. »

Le journal *L'Humanité* rendait responsable du vice de Dufrenne la société capitaliste et bourgeoise, mais, lui objecte M. Desthieux dans ses *Heures perdues*, le marin disparu et, ses camarades de trottoir et de promenoirs, sont-ils des capitalistes et des bourgeois? Et il ajoute : « Tous les vices sont humains. Il n'y a pas, pour leur culture, de préférences de classes. »

Les travaux des psychiatres nous ont révélé que le non-conformisme était une inclination naturelle chez certains individus. Ce n'est pas un vice, c'est une anomalie, ou, si l'on préfère, une infirmité.

« Chacun, disent-ils, a la morale de ses glandes », et cela est si vrai qu'il suffit d'une intervention chirurgicale ou d'une opération de greffe animale, pour guérir un inverti et lui rendre des inclinations normales. Des expériences en font foi, notamment celles du docteur Steinach, relatées par Lipschitz, dans son ouvrage sur la *Puberté* (Berne, 1919) et celles, plus récentes, du docteur Lartigue, relatées dans le *Secret du Dr Voronoff*. Et, présentement, le professeur Caridroit, du Collège de France, opérant sur les animaux, n'est-il pas parvenu à les changer de sexe à volonté? L'homosexualité se trouve ainsi scientifiquement démontrée.

Si donc l'on estime les non-conformistes dangereux pour la société, ce sont des cliniques qu'il faut réclamer pour eux, et non la schlague et la voiture cellulaire, mais ce n'est pas à la tribune du Conseil municipal, gardienne de l'honneur et du bon renom de Paris, comme de sa réputation à l'étranger, qu'il convient d'apporter de telles discussions.

L'interpellation Nastorg ne pouvait avoir d'autre résultat que de ménager au Préfet de Police un foudroyant succès de tribune.

M. Nastorg, prenant texte de deux cas isolés, accidentels, en avait tiré des conclusions abusives. Généraliser à ce point, c'était inquiéter à tort l'opinion publique. M. Chiappe, avec ce sens de l'opportunité qui le caractérise, se mit en devoir

de la rassurer. Il affirma que le Quartier Latin n'était pas un lieu de perdition et que les honnêtes gens pouvaient circuler librement dans les rues de Paris sans s'y heurter à de faux marins ni avoir à rougir. Il mit le public en garde contre les criailleries intéressées et les commérages malveillants. Je cueille même, dans son discours, ce trait de fine psychologie, digne d'orner un livre de maximes : « *On trouverait parfois plus de licence au cœur du spectateur, faussement indigné, que dans le spectacle lui-même.* »

Il dit que ses services avaient réussi à circonscrire le vice et à le cantonner. A quoi bon réclamer des pouvoirs publics des armes nouvelles pour le combattre? Lui faire, sur initiative parisienne, l'honneur d'une discussion à la tribune du Parlement, serait lui donner une importance qu'il n'a pas.

Et, balayant tout ce que son interpellateur avait semé de doutes et de malaise dans l'atmosphère, M. Chiappe dilata les poitrines en rendant hommage aux étudiants travailleurs, accablés par les difficultés de l'heure présente, beaucoup plus soucieux d'un avenir incertain que préoccupés de basses jouissances, et c'est emporté par un souffle de véritable éloquence que, dans une péroraison pathétique et vibrante, il proclama l'excellente santé morale du peuple de Paris.

Le pessimisme affecté de M. Nastorg avait appelé, pour correctif, l'optimisme souriant du Préfet de Police, et c'est sans doute à mi-chemin entre les deux qu'il faut chercher la vérité; mais le mérite de M. Chiappe, même quand les circonstances lui imposent une attitude, et qu'il reste prisonnier d'une consigne, est de donner à tout ce qu'il dit l'accent de la plus intime conviction. Il est un point, du moins, sur lequel son discours nous renseigne, c'est sur la conception qu'il se fait de ses devoirs. Ennemi de tracasseries inutiles et de sanctions impitoyables, il veut une police aussi discrète que vigilante, aussi juste que paternelle, laissant la porte ouverte à la rédemption des dévoyés. Il sait qu'une police qui abuse de sa force est une police condamnable et condamnée, et qu'au contraire, une police populaire dispose d'une souveraine autorité.

Voilà le seul bénéfice que nous ayons retiré de cette regrettable séance, où rien ne nous a été révélé du mystère

qui entoure la mort de Dufrenne, puisqu'il était défendu d'en parler. Pourquoi aussi ce malheureux Dufrenne était-il de ceux qui se plaisent à se faire assassiner, en introduisant secrètement chez eux des inconnus suspects?

Et maintenant, que conclure, sinon que l'angoissante et redoutable question de l'homosexualité demeure toujours en suspens? Mais ce n'est ni du Conseil municipal, trop exposé à l'attention publique, et d'ailleurs astreint à de plus impérieuses besognes, ni de la Préfecture de Police, trop jalouse de ses prérogatives, qu'il sied d'en espérer la solution.

ERNEST RAYNAUD.

PRÉHISTOIRE

M. C. Burkitt : *The old Stone Age, a study of palæolitic times*, Cambridge, University Press, pet. 8°. nombr. ill. et cartes, pet. 8°. — Morin-Jean: *Les Artistes préhistoriques*, étude critique, 24 pl., Laurens, pet. 8°.

J'ai rendu compte déjà de plusieurs volumes de M. M.-C. Burkitt, élève des abbés Breuil et Obermaier, et signalé sa compétence. Elle donne de nouveau une marque originale à son livre sur **L'Ancien Age de la Pierre (Etude des temps paléolithiques)**, qui est moins technique que les précédents et semble rédigé pour intéresser le grand public à notre science. Que cette mise au point soit souvent difficile, que, sur un grand nombre de sujets secondaires, on ne puisse encore formuler que des hypothèses vraisemblables, est évident; et M. Burkitt ne dissimule aucune difficulté, aucune ignorance. Malgré l'aridité du sujet, l'auteur entraîne et se fait lire avec agrément. Tour à tour sont étudiées : les techniques de fabrication des instruments de pierre; les « familles d'outils »; les problèmes géologiques; le problème des éolithes; les civilisations du début du pléistocène; les corrélations archéologiques et géologiques (chapitre très intéressant et bien fait, accompagné, pp. 136-137, d'un tableau très commode et qui fixe les idées mieux que bien des discours, mais concerne seulement l'Angleterre); les temps et civilisations du pléistocène récent; l'art domestique; l'art des grottes et cavernes; les motifs qui ont déterminé la formation de l'art paléolithique; les cavernes de l'Espagne orientale. Enfin, un chapitre spécial donne les directives nécessaires sur le travail de recherche sur le terrain et de fouille.

Sans doute, les préhistoriens français ne trouveront pas ici grand'chose de nouveau pour leur pays. M. Burkitt avait surtout en vue, ce qui est normal, le public anglais. Mais, pour la comparaison des civilisations insulaires et continentales, cet ouvrage est d'une utilité évidente. Le seul point sur lequel j'aurais à discuter longuement est le problème de l'art paléolithique. M. Burkitt a bien raison de dire qu'il faut considérer ensemble l'art pariétal et l'art domestique. Pour le premier, il élimine la théorie que c'est un hasard, dû à ce que les habitants des grottes étaient doués d'instinct artistique et que cette cause est suffisante. Il élimine aussi la théorie de l'influence du milieu, qui aurait excité ce même instinct artistique. Il préfère, pour l'art pariétal, l'explication par la magie sympathique. Pour l'art domestique, sans nier que dans quelques cas il soit dû à des buts magiques, on n'a pas de raisons de douter, dit-il, que la majeure partie en est due simplement au désir de décoration ou d'expression de soi.

Ce qui signifie en somme que M. Burkitt n'a pas pu aller plus loin que ses prédécesseurs; ce qui est en somme, aussi, très compréhensible; car le problème se pose autrement. Ce n'est pas *Pourquoi* qu'il faut se demander (car : Pourquoi, alors, les petits paysans sculptent-ils des cannes? Pourquoi tous les enfants aiment-ils danser? ou faire des mouvements rythmiques?). Mais bien : *Comment* a pu être obtenue une telle perfection? A maintes reprises, M. Burkitt, comme ses prédécesseurs, dit que ces hommes appartenaient à une *race artistique*. J'ai toujours soutenu, et soutiens encore, que ces œuvres d'art sont des exceptions, dues à une petite école, ou à quelques écoles d'artistes nomades, peut-être d'une race tout-à-fait différente des habitants des cavernes ou de leurs contemporains. Osera-t-on dire que les contemporains italiens de Léonard, Raphaël, etc.; ou ceux de Rembrandt, ou de Phidias, Michel-Ange, etc., étaient une *race artistique*? Léonard a peint en Italie et en France, Van Dyck en Angleterre, pour une minorité infime. Il en est de même partout. Les artistes sont une minorité, qui travaillent pour une minorité; ce n'est guère que depuis cent ans que l'art s'est vulgarisé; mais l'extension dans les peuples des techniques du

dessin, de la peinture, de la sculpture, de la musique, n'a pas fait naître plus de grands artistes qu'aux temps où il n'y avait que peu d'écoles d'art, peu de maîtres et pas du tout de manuels. Or, ces productions d'art paléolithique sont à classer parmi les grands chefs-d'œuvre du monde. Donc, ils ne peuvent être dus qu'à quelques rares individus, formant peut-être école, probablement nomades, travaillant à façon, et dont l'œuvre ne prouve rien quant à la qualité artistique de la « race » qui a commandé et utilisé ces œuvres. L'ethnographie ne nous montre nulle part de pareils chefs-d'œuvre, en Australie, en Nouvelle-Guinée, en Afrique. Il faut aller chercher l'ancienne sculpture et peinture chinoise, l'art assyro-babylonien, et à un moindre degré crétois, pour discerner des parallèles vrais. Dessiner et sculpter est une chose; la sûreté de l'œil et de la main en est une autre; le choix du sujet et des attitudes en est une troisième. Que cet art paléolithique soit utilitaire ou désintéressé importe peu, après tout. Ce qui importe, c'est que c'est du très grand art, à la fois naturiste et symboliste, à la fois classique et moderne, à la fois hiératique et vivant. Comment ceci a-t-il été possible?

A son tour, M. Morin-Jean s'est attaqué à ce problème en s'occupant moins des arts que des **Artistes préhistoriques.** Il veut, dit-il, étudier les produits de l'art préhistorique comme s'il s'agissait d'estampes japonaises, de dessins de Pisanello ou de bronzes de Barye. C'est le point de vue que j'ai adopté ici depuis tantôt trente ans; c'était aussi celui de Salomon Reinach, qui était capable de comparer les arts de tous les pays et de toutes les époques. M. Morin-Jean enfonce une porte ouverte; et il est de plus injuste pour ses devanciers quand il dit :

Nous ne prétendons pas que les œuvres que nous ont transmises nos plus lointains ancêtres n'aient jamais été analysées du point de vue de l'art. Bien au contraire, les études sont nombreuses, mais disséminées dans les revues scentifiques ou, quand on les rencontre dans des ouvrages d'ensemble, limitées à quelques chapitres.

Or, il existe une admirable monographie de Piette sur l'*Art magdalénien*; un gros volume de Luquet, analysé ici, sur

l'Art et la Religion des hommes fossiles; *l'Introduction to the Study of Prehistoric Art* de Parkyn; *The Art of the Cave Dweller* de Baldwin Brown; ce qui fait quatre grandes monographies, auprès desquelles le volume de M. Morin-Jean paraît bien petit. Sans doute, les photos sont excellentes, quoique ne reproduisant que les monuments les plus connus; les descriptions sont nécessairement des abrégés de celles de Breuil, de Saint-Périer, bref des « inventeurs » ou « découvreurs ». Là, le lecteur ne trouvera rien de neuf non plus. Il n'en trouvera pas davantage dans l'analyse technique de ces dessins et sculptures préhistoriques, ni dans leur évaluation comme art naturiste, ou stylisé, réaliste ou symboliste, etc., évaluation fort bien conduite par Breuil d'abord, par Luquet plus tard, également par Boule, Burkitt, le Dr Morlet, Reinach, etc.

Or, se demande M. Morin-Jean : « Le lecteur admettra-t-il que cet art préhistorique, notamment ces statuettes féminines aurignaciennes, aient un caractère de beauté? » Cette question se posait vers 1900. Même Remy de Gourmont, quand je lui parlai d'abord « d'art préhistorique », se mit à rire, mais s'inclina ensuite devant le beau volume sur *Altamira* du prince de Monaco. De nos jours, où les arts dits primitifs, arts nègres ou océaniens, ou populaires européens, ont enfin forcé les barrières de l'académisme, la question de M. Morin-Jean est plutôt naïve. Celui qui ne peut apprécier la beauté de l'art pariétal et magdalénien n'appréciera pas davantage les frises du Parthénon, la petite reine égyptienne ou le Sheikh-el-Beled, les frises céramiques assyriennes, les peintures chinoises... et tout le reste de l'art. Alors, que nous importe?

Quant aux problèmes formulés ci-dessus, que les prédécesseurs de notre auteur avaient essayé de résoudre, Luquet surtout du point de vue psychologique, M. Morin-Jean ne les formule nulle part et ne semble pas en soupçonner l'existence. Bien mieux, il introduit dans ses explications des manières de penser européennes, par exemple quand il dit (p. 121) qu'on ne peut pas distinguer des « écoles » (un œil exercé les distingue très bien); ou quand il dit qu'à la grotte des Combarelles « les bêtes ont été jetées au hasard; cerfs, chevaux, ours, surgissent dans le plus incohérent des mélanges » (p. 82). Mais ce qui est pour lui hasard et incohé-

rence peut avoir été un ordre parfait pour l'artiste ou les artistes de cette grotte; de même, paraissent bien ordonnés à des « sauvages » ou à des enfants des raisonnements, des descriptions, des dessins qui paraissent incohérents aux civilisés, aux adultes; et même la prétendue incohérence des rêves, Freud et ses disciples l'ont amplement démontré, est un certain arrangement cohérent et ordonné.

Cependant, ce petit volume plaira par ses images et contribuera ainsi à diffuser dans le grand public français des notions préliminaires sur l'un des plus beaux patrimoines de notre pays.

A. VAN GENNEP.

LITTERATURE ET QUESTIONS COLONIALES

E. Daufès: *La Garde Indigène de l'Indochine*, D. Séguin, Ed. Avignon. — Colonel F. Bernard: *A l'Ecole des Diplomates*. Les Œuvres représentatives. — Maréchal Bugeaud: *Le peuplement français de l'Agérie*, Société d'Editions Géographique, Maritime et Coloniale. — Magali: *Sultans de Toggourt*, Librairie orientaliste Paul Geuthner. — Maurice Le Glay: *Chronique Marocaine*, Berger-Levrault. — Henry-Louis Dubly: *Lyautey le Magicien*, Mercure de Flandre, Lille. — René Pottier et Saad Ben Ali: *La tente noire*. Les œuvres représentatives. — Comtesse de Jumilhac: *Ethiopie Moderne*, Berger-Levrault. — O. de Labrouhe: *Chez les Pygmées*, Berger-Levrault. — Colonel Jean Charbonneau: *On se bat sous l'Equateur*, Charles-Lavauzelle. — L. Gara : *Chasse et capture du gros gibier dans l'Est africain*, Plon. — Joseph Delmont: *La capture des grands fauves et des pachydermes*, Plon.

Tout d'abord, je m'excuse auprès de mes lecteurs et lectrices d'être resté si longtemps sans leur signaler les nouveaux ouvrages d'outre-mer parus depuis ces dernières vacances. Mais j'ai dû m'absenter, récemment, pour une tournée de conférences de propagande coloniale dans nos départements du Nord, d'où je reviens seulement.

Les récents et douloureux événements de Yenbay ont sans doute inspiré à M. Ernest Daufès, ex-inspecteur principal de la Garde indigène de l'Indochine, l'idée de retracer l'histoire, souvent héroïque, de nos miliciens tonkinois. Besoin était, certainement, pour les Métropolitains, de rendre hommage au dévouement et au courage de ceux qui, en Extrême-Orient, assurent la paix française. Tel est d'ailleurs, là-dessus, le sentiment de notre actuel gouverneur général Pierre Pasquier, dont une lettre courte, mais chaleureuse, sert de préface au tome I[er] de **La Garde Indigène de l'Indochine.** Le

volume, qui n'a aucune prétention littéraire, est un ouvrage technique d'une grande utilité et d'une saisissante documentation. *Si vis pacem, para bellum...*

Ne le comparons donc pas à **L'Ecole des Diplomates,** du colonel F. Bernard, ex-président, de 1904 à 1907, à la Commission de délimitation de la frontière franco-siamoise. Le colonel Bernard — que j'ai l'honneur de connaître et souvent d'applaudir au Conseil Supérieur des Colonies, où il est mon collègue — a voulu écrire, dans ce livre, l'étrange histoire de nos relations avec le Siam, ou, si vous préférez, celle de la perte, puis du retour d'Angkor à la France. Pendant quelque 40 ans, nous n'avons cessé de nous *chamailler* avec nos voisins de Bangkok : les conventions successives que nous conclûmes avec eux, après avoir tant *ergoté* de part et d'autre, n'étaient guère que des trêves rompues par des incidents faciles à prévoir et à éviter. L'intervention française au Cambodge et le traité de 1867, puis celui de 1893 et les conventions de 1902 et 1904 qui leur succédèrent, ont amené la préparation et la conclusion du traité de 1907, stipulant la restitution définitive d'Angkor à la France.

Ce qui ressort du livre objectif et loyal du colonel Bernard, c'est l'incertitude de notre diplomatie française au Siam (je ne voudrais, pourtant, faire aucune peine, même légère, à mon confrère et ami, Paul Morand, bon diplomate qui passa peu de temps au Siam, mais en rapporta, notamment, cet étonnant *Rien que la Terre*, un de ses multiples chefs-d'œuvre...). Ne soyons pas trop implacables pour les grands de la *Carrière* que nous envoyons sur les rives de la Ménam : ils trouvent souvent, là-bas, tant de chausse-trapes germaniques, scandinaves ou même anglaises pour contrecarrer leurs bonnes velléités!

Qui donc disait que le maréchal Bugeaud était démodé? D'abord, la fameuse casquette l'a immortalisé ; ensuite, il possède une belle artère parisienne, une avenue descendant de la place Victor-Hugo jusqu'à la Porte Dauphine ; enfin, le « Comité Bugeaud », de Tunis, vient de réunir, en un volume intitulé **Le peuplement français de l'Algérie,** tous les écrits et les discours du maréchal sur la question

de la colonisation algérienne. Je ne vous dis pas qu'il s'agit d'une œuvre littéraire; mais il y a, là dedans, en un style simple et guerrier, de curieux aphorismes, pleins de bon sens, et aussi de sérieux avertissements (pour nous d'aujourd'hui) à ouvrir l'œil, et le bon. Dommage que ce livre ne soit pas aussi bien présenté, par exemple, que **Sultans de Touggourt,** de Mme Magali-Boisnard, l'alerte écrivain de l'Islam féminin et de tant de romans sahariens, pleins de couleurs. Dans ce dernier, joliment habillé par son éditeur Paul Geuthner, vous trouverez de fréquentes notations, en forme de contes et de nouvelles, sur les princes touggourtiens, tel Ed Djellabi, venu de Fez au IXe siècle de l'Hégire, tel Malbrouk, qui, souvent, *s'en allait en guerre* et *ne savait quand reviendrait...,* tel Ibrahim l'Usurpateur, cadet des quatre fils du sultan Ahmed ben Omar ,lequel régna douze ans, ce qui constitue un record chez ces braves gens qui passent leur temps à se détruire.

Car ces diables de Marocains — que j'aime bien pourtant — sont d'incorrigibles bellicistes, au moins autant que nos voisins hitlériens, ce qui n'est pas peu dire! Lisez plutôt **La Chronique Marocaine,** de Maurice Le Glay, chronique qui va de 1911 jusqu'à l'arrivée des Français à Fez. Or, Le Glay, de même que Ladreit de Lacharrière, est un spécialiste de cette question; nous devons le croire quand il nous affirme que l'empire chérifien est un pays où l'on chérit la *baroud,* c'est-à-dire la guerre. Son récent livre est d'un militaire, et ne cherche pas à éblouir le lecteur par des évocations de paysages, ou encore de savoureuses anecdotes. Ce ne sont à vrai dire (et je le regrette) que des notes succinctes sur des combats. Ephémérides trop abstraites, trop synthétiques, qui manquent un peu d'attrait, sans doute par défaut complet de dialogues. Nos lecteurs ne sont pas tous des militaires de profession ou de complément; et je crois, pour ces raisons, que cette *Chronique Marocaine* ne rencontrera pas, auprès du public, le succès des précédents volumes de M. Maurice Le Glay. Cet écrivain, que j'ai souvent loué en d'autres occasions, eût été mieux inspiré en joignant, cette fois, l'agréable à l'utile comme le fit, il y a deux ans, en 1931, M. Henry-Louis Dubly, auteur de ce remarquable *Lyau-*

tey le Magiciens, dont le retentissement et la vente en librairie demeurent encore.

Qu'ont voulu représenter exactement MM. René Pottier et Saad ben Ali, dans leur roman saharien, **La tente noire**? Sans aucun doute, les mœurs étranges, farouchement sexuelles, voire parfois cruelles, des Berbères de la dynastie des rois de Touggourt, dont j'ai parlé il y a un instant. Rien n'est plus sot, en effet, que de vouloir édulcorer les coutumes ancestrales des tribus du désert, que de vouloir les affubler d'un ridicule manteau de Noé, à la façon pudibonde de ce brave abbé Bethléem. Là-dessus, je suis absolument de l'avis du Dr J.-C. Mardrus et des auteurs de *La tente noire,* décrivant, en bons arabisants, la vie sensuelle des épouses Nedjma et Aïcha. Autant je blâme — cette fois avec l'abbé Bethléem, cité plus haut — la salacité *voulue,* à rendement commercial, autant je tolère, et même approuve, un livre exotique, véridiquement dépouillé de toute pudibonderie *louis-philipparde.* Demandez plutôt leur avis, là-dessus, aux Pères Blancs d'El Goléa dont je fus l'hôte, il y a quelques années, et qui font tant de bien, non seulement à la chrétienté, mais encore à l'humanité.

Le même souci de véracité, vous le retrouverez dans **Ethiopie Moderne,** l'audacieux recueil d'impressions de voyage de la comtesse de Jumilhac, que j'ai eu l'honneur et le plaisir de préfacer. Si vous ne lisez pas la préface (je vous jure que je ne vous en voudrai nullement, car les préfaces sont généralement terriblement fastidieuses... la mienne, aussi bien que les autres!), concentrez toute votre attention de lecteur sur ces notes spontanées écrites sans prétention, parfois osées, mais si vivantes et d'un si évident objectivisme. Mme de Jumilhac, grande voyageuse et discrète philanthrope, y consigne en toute impartialité ce qu'elle a vu et observé pendant son voyage en Abyssinie, lors du sacre grandiose de S. M. l'Empereur Haïle Sellassie, ex-ras Taffari, aujourd'hui négus ou, si vous préférez, roi des rois d'Ethiopie. Jamais, jusqu'ici, dans le blâme aussi bien que dans l'éloge de ce peuple *en vase clos* de l'Afrique orientale, personne n'avait pénétré plus profondément que cette femme du monde et cette femme de bien. Tout ce qui a choqué sa sensibilité, la com-

tesse de Jumilhac le dénonce impitoyablement avec la vaillance et l'agressivité d'un paladin des Croisades, notamment en matière de loi du talion, d'emprisonnement ou de salubrité publique. Par contre, elle ne paraît pas attacher trop d'importance à la *bizarrerie* des mœurs abyssines; peut-être, au fond, ces mœurs l'amusent-elles comme moi ? Evidemment, un tel livre n'est pas à l'usage des jouvencelles, *ad usum puellarum*... Dieu me préserve, d'ailleurs, de la littérature de patronage, la plus morne et la plus insipide de toutes !... Ainsi, vous êtes tous prévenus, chers lecteurs et lectrices, qu'*Ethiopie Moderne* (dont la venue est forte, m'assure-t-on) ne peut ni ne doit être assimilée aux touchants ouvrages d'Arnaud Berquin. Si... scabreuses qu'elles soient, par endroits, ces notes d'une intrépide voyageuse n'en sont pas moins les meilleures et les plus exactes qui aient été consacrées jusqu'à ce jour à l'Ethiopie.

Chez le même éditeur, Berger-Levrault, vient de paraître un autre recueil d'impressions coloniales, dues également à une autre femme audacieuse, Mme de Labrouhe, auteur de **Chez les Pygmées.** Curieuses notations sur les sorciers fétichistes et les sectes mystérieuses de ce centre de l'Afrique d'où je reviens. Je dois avouer qu'au Katanga je n'ai pas vu de *négrilles,* attendu que ces nains de la forêt vierge du Congo belge ont pour habitat une région infiniment plus septentrionale. N'empêche que ce livre mouvementé, bien écrit, évoque profondément pour moi cette partie de l'Afrique Noire où je n'irai peut-être jamais.

Du colonel Jean Charbonneau, un gros ouvrage documentaire, **On se bat sous l'Equateur...** (titre à la Paul Chack), qui contient plus d'un enseignement militaire d'ordre stratégique et tactique. Monographie bien présentée par l'éditeur Charles Lavauzelle qui nous apprend — à l'aide de croquis, de cartes et de tableaux de statistiques — l'histoire trop peu connue de la conquête des colonies allemandes d'Afrique, si bravement défendues par le courtois et chevaleresque général von Lettow Vorbeck. Par elle, nous connaissons aussi les problèmes d'ordre international que cette conquête posa. Ah! cet Est-Africain allemand! comme nous devrions, nous autres Alliés, le restituer à nos ex-ennemis, de même que le

Togo, le Cameroun, les Samoa, toutes leurs autres colonies, sans *aucune* exception!... N'en doutez pas un seul instant — et c'est un colonial français qui l'affirme, un voyageur et un explorateur qui l'a toujours proclamé partout, dans ses écrits et dans ses conférences, — ce serait le sûr, l'infaillible moyen d'éviter à l'univers civilisé l'horreur d'une prochaine conflagration mondiale.

Au surplus, quand on a vaincu, terrassé son ennemi au point qu'il demande grâce (ce qui fut le cas), il est peu généreux, et surtout peu politique, de l'*appauvrir*. L'Angleterre et la France sont assez riches d'immenses territoires d'outre-mer, *sous-peuplés*, pour acheter la paix et la vie de leurs compatriotes métropolitains au prix de ces restitutions. Ne dites pas de moi : *clamans in deserto*. Non, je ne crie ni ne prêche dans le désert: le Président Albert Sarraut a récemment exprimé, il y a quelques mois, les mêmes idées à l'un de nos banquets de la Presse Coloniale; et personne n'a *pipé*. Même, les quatre cinquièmes de l'assistance ont chaleureusement applaudi le courageux, le perspicace homme d'Etat, ancien combattant du Bois-le-Prêtre, qui *osait* envisager une telle éventualité. Mais fera-t-on aussi aisément comprendre aux clubs anglais, en particulier à l'African Society et aux autres cercles des Dominions britanniques, que l'Allemagne a été assez punie, assez humiliée par la sévère confiscation, pendant quinze ans, de ses colonies ?

That is the question...

La Grande-Bretagne, parbleu! joue sur le velours : elle ne risque rien dans ses îles.

Tandis que nous, continentaux...

ROBERT CHAUVELOT.

VOYAGES

Léon Riotor: *Byrd au Pôle Sud*, Editions Pierre Roger. — Louis Roubaud: *Pays de Marseille*, Gallimard.

Léon Riotor, dont nous avons ici même parlé récemment encore, vient de publier un volume extrêmement intéressant, consacré à la remarquable expédition du grand voyageur **Byrd au Pôle Sud** (*la Petite Amérique*). La région du pôle sud semble n'avoir jamais attiré les explorateurs en si grand

nombre que le pôle nord; la raison qui apparaît d'abord doit être son éloignement des terres continentales. Une autre est peut-être la contagion de l'exemple, et que l'on a voulu en finir avec le pôle nord avant de passer au pôle sud.

Tout d'abord, Léon Riotor nous présente le contre-amiral américain Richard E. Byrd, commandant de l'expédition; puis les quarante-deux hommes qui l'accompagnèrent. Byrd, personnage sympathique, à peine âgé de quarante ans, a déjà traversé l'Atlantique en avion et survolé le pôle nord. Au printemps de 1928, un navire conduisit l'expédition contre la Barrière de Glace de Ross, à 4.200 kilomètres de toute vie civilisée. Pour n'être pas broyé par la banquise, leur bateau dut regagner le nord; les explorateurs s'installèrent donc en centre d'hivernage, constituant une petite ville, couronnée par ses pylônes de T. S. F. et son phare; ce lieu fut nommé *la Petite Amérique*. Après les souffrances des cinq mois de la nuit polaire, la réapparition du soleil ramena l'entrain, les avions furent libérés et Byrd, avec quatre de ses compagnons, s'envola vers le but de l'exploration. L'installation du camp n'alla pas sans aventures, parfois cocasses, comme la prise de contact avec des pingouins peu farouches, mais sachant conserver leurs distances, ainsi que l'apprirent à leurs dépens deux hommes qui, ayant voulu être trop familiers avec ces oiseaux, se firent boxer vigoureusement. Citons aussi l'épisode d'un troupeau d'une vingtaine de baleines qui furent une joie pour les amateurs de photographies. L'épisode des cinq cerfs-volants est également curieux. Plus tragique faillit être une charge de baleines contre des phoques, et le canot de Byrd ne dut son salut qu'au refuge que lui donna la banquise. Le 15 janvier (1929), les premiers vols d'avions furent tentés et se poursuivirent régulièrement, permettant ainsi de reconnaître ces régions encore inexplorées. Trois aviateurs, partis pour quelques jours, eurent pendant une nuit de tempête leur avion détruit, et cela à plus de deux cents kilomètres de leur base. Ce n'est que le huitième jour, quand les vivres déjà manquaient, que Byrd les retrouva. L'hiver vint et la vie fut rendue difficile; les pages relatant les faits de cette période sont suggestives. En passant, nous indiquerons que le thermomètre enregistra 58 degrés au-dessous de zéro. La chasse, les confé-

rences aidèrent les hivernants à traverser ces jours pénibles. Vint le retour du soleil, que le récit présente comme une véritable apothéose et qui provoqua l'enthousiasme de toute l'expédition. Sous l'influence du printemps, la Petite Amérique s'éveilla, les chiens, eux aussi, s'associèrent au mouvement, mais ce ne fut pas une chose facile de les atteler. Les avions furent sortis de leurs garages et vérifiés; les appareils photographiques donnèrent également beaucoup de mal, le froid agissant sur eux de façon très différente, suivant la nature du métal, fendillant également les pellicules, etc. Il fallait neuf cents litres d'eau pour traiter un rouleau de pellicule, et s'en procurer était toute une affaire, un seau de neige restait une demi-heure sur un fourneau rouge avant d'être fondu, et alors il n'était plus qu'au tiers plein! Il fallut reconstruire un réservoir spécial pour que l'eau ne se congelât pas de nouveau pendant que d'autre neige fondait sur le feu. Minutieusement préparé, Byrd commença son mouvement vers le pôle. Sur la terre de la Reine Maud, trois de ses compagnons retrouvèrent un cavin établi par Roald Amundsen, revenant du pôle sud, et dans ce cavin une boite en fer contenant un manuscrit qui mentionne cet exploit.

Le grand avion de Byrd était prêt; cinq hommes y prirent place et il s'envola vers le but tant convoité. Pour y parvenir, il dut sacrifier une partie de l'essence et jeter également, en guise de lest, les sacs de vivres. Tant de tenacité reçut sa récompense, et le 29 novembre 1929, à une heure vingt-cinq du matin, l'expédition Byrd survolait le pôle sud, y laissant tomber des pavillons américain, anglais, français et norvégien.

Léon Riotor nous prévient qu'il n'a pas fait partie de l'expédition, mais qu'il s'est inspiré pour son récit, très vivant et si coloré, des notes laissées à sa disposition par les explorateurs. Des photographies documentaires de grand intérêt et des cartes accompagnent cet ouvrage.

§

Le sujet du livre de M. Louis Roubaud, sur le **Pays de Marseille,** est plutôt complexe, et une ville comme notre grand port méditerranéen est tout un monde, aussi nombreux que divers. L'auteur commence par nous indiquer l'ascenseur

de Notre-Dame-de-la-Garde, qui permet de découvrir tout le panorama du pays, et celui du pont transbordeur, qui domine le Vieux-Port et ses quartiers, dont une partie au moins est singulièrement mal famée. Marseille est une des plus anciennes villes de France; c'est également une des plus grandes. Fondée par des marchands, elle est restée une ville marchande et dont la chambre de commerce, qui date de Henri IV, a conservé ses prérogatives séculaires; c'est une sorte de grand conseil qui administre le port. Le peuple du port et des rues a gardé également ses coutumes, mœurs et usages. On nous rapporte qu'un navigateur marseillais, déjà célèbre par ses récits de voyages, perdit la confiance de ses auditeurs en leur assurant qu'ayant dépassé dans le nord les côtes de Norvège, il avait vu le soleil en plein minuit! Les relations de tous les navigateurs devinrent alors suspectes, — ce fut la première galéjade.

Les bars tiennent une grande place dans la vie active de la cité; la consommation n'y est pas obligatoire. Un seul exemple: la bourse des vins d'Alger se tient chaque jour, à onze heures, devant le Bar des Brûleurs de Loups, quai des Belges. On échange par centaines des billets de mille contre des hectolitres, sans même songer à déguster un apéritif. On compte, paraît-il, 2.732 bars, dont 32 réservés à la mauvaise compagnie. La peste est le plus tenace et le plus vieil ennemi de Marseille. Elle est apparue en 1476. Ce fléau redoutable est apporté par les rats; aussi, les navires entrant au port sont-ils l'objet d'une très sévère visite: la découverte d'une puce suffit à dénoncer un rat, et alors: évacuation complète du bateau, toutes les issues sont hermétiquement bouchées, dès que l'on a passé dans les cales le sulfure liquide qui, en se transformant en gaz, détruira dans le cargo jusqu'au dernier œuf de punaise ou de puceron. Des pages encore sont consacrées à la pègre si célèbre de la vieille ville, à ses rues puantes et à ses établissements spéciaux. D'autres racontent des histoires cocasses de chasse, etc. Ce volume de M. Louis Roubaud mérite d'être lu et conservé.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Gaston Gaillard: *La fin d'un temps*. Editions Albert. — Victor Monod: *Dieu dans l'Univers*, Fischbacher. — Joseph Turmel: *La Papauté*, Rieder. — Charles Richet : *La grande Espérance*, Editions Montaigne. — Gilbert Maire : *William James et le pragmatisme religieux*, Denoël et Steele. — Abbé Félix Klein : *La vie humaine et divine de Jésus-Christ notre-seigneur*. Bloud et Gay. — Mémento.

C'est un ouvrage bien intéressant, passionnant même, que celui que M. Gaston Gaillard a publié sous ce titre : **La Fin d'un temps.** Il est admirablement documenté. Je crois qu'il serait difficile de le prendre en faute. Tous ceux que le problème religieux sollicite devront prendre connaissance de cet ouvrage, à la fin duquel M. Gaillard étudie, en vue d'un redressement du monde moderne, la question des rapports entre l'Orient et l'Occident. Nous aurons bien des occasions de revenir sur ce livre très important.

M. Victor Monod, qui est maître de conférences à la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Strasbourg, a eu une idée tout à fait heureuse, celle d'étudier l'action exercée sur la pensée chrétienne par les grands systèmes cosmologiques depuis Aristote jusqu'à nos jours. Il a voulu montrer qu'il ne saurait y avoir d'antithèse entre le Dieu de l'espace et celui du temps, qu'il n'y a qu'un Dieu dans la conscience et dans la nature, et que c'est à tort que le Dieu cherché dans l'espace est toujours resté distinct du Dieu cherché dans le temps. C'est bien là la trame résistante et continue de l'histoire du problème de Dieu. On ne saurait exagérer l'importance du livre de M. Monod au point de vue philosophique et au point de vue religieux. M. Bergson l'a loué de son œuvre en des termes qui doivent conduire le lecteur à connaître M. Monod non seulement par ce livre, mais par d'autres qu'on lui doit.

M. Joseph Turmel consacre à **la Papauté** le troisième volume de son *Histoire des Dogmes*. La papauté est en effet devenue un dogme, l'infaillibilité papale du moins. Il reste loisiblé de penser qu'en ce qui concerne le gouvernement de l'Eglise, la centralisation de tout entre les mains du Souverain Pontife est infiniment regrettable. Quoi qu'il en soit, on sera d'accord pour louer M. Turmel d'avoir mis au service de la thèse qu'il soutient aujourd'hui une immense

lecture, une indiscutable érudition. C'est une chose véritablement saisissante et par endroits déconcertante que cette histoire d'une des institutions les plus extraordinaires qu'aient créées la foi, certes, mais aussi et dans une certaine mesure l'esprit de domination.

Je connais peu de livres plus passionnants que celui de M. le Dr Richet, **La Grande Espérance.** Il engagera sans doute de nombreux lecteurs à se reporter à son *Traité de Métapsychique,* qui est une œuvre considérable, dans laquelle le professeur Richet fait preuve d'un esprit scientifique tel que tous les savants devraient en être doués. Il a abordé, il continue de traiter ces questions avec une sincérité, un scrupule, qui sont purement admirables. Le Dr Richet n'aura pas seulement nommé une science nouvelle, il l'aura dans une certaine mesure créée.

William James méritait, par l'importance de son œuvre et le rayonnement de sa personnalité, le livre que M. Gilbert Maire vient de lui consacrer. « Il est des hommes, a dit Bergson, que leur œuvre suffit à révéler; il en est d'autres dont la personnalité surpassera toujours l'œuvre, et c'est le cas de William James. » L'œuvre de James est si bien l'expression de sa vie que M. Gilbert Maire a jugé nécessaire d'unir l'une à l'autre dans un même exposé. Il l'a fait avec la sympathie la plus attentive et une indéniable compétence.

Le titre donné par l'abbé Klein à son livre, la **Vie humaine et divine de Jésus-Christ, Notre Seigneur,** indique assez l'esprit dans lequel il a été conçu. On y trouve l'élégance et la fraicheur de style qu'on s'était plu à rencontrer dans de précédents ouvrages de l'auteur. Le même accent de foi y vibre, d'une façon si sincère qu'on ne peut s'empêcher d'en être touché. Au point de vue de la présentation, le livre est admirable. Il en faut louer sans réserve l'impression, qui est luxueuse, et l'illustration, empruntée aux principaux chefs-d'œuvre que l'histoire du Christ a inspirés aux artistes de tous les temps. Je veux croire que le succès de ce beau livre ne sera pas limité à l'Année Sainte, d'autant plus qu'il y a de bien grandes chances pour que le dix-neuvième centenaire de la Rédemption ait été arbitrairement choisi.

MÉMENTO. — L. Barbette : *Suprêmes Illusions*, La Fraternité

universitaire. — Auguste Hollard : *Le Dieu d'Israël,* œuvre utile d'un critique indépendant, Editions Rieder. — Otto Heller : la *Fin du Judaïsme,* très bien traduite par M. Marcel Ollivier, Editions Rieder. — Le Père de Tonquédec : *Immanence,* essai critique sur la doctrine de M. Maurice Blondel, Gabriel Beauchesne et ses fils. — Dom Thierry Ruinart : *Mabillon,* nouvelle et excellente édition par un moine de l'abbaye de Maredsous, Desclée de Brouwer et Cie et Lethielleux. — Henri de Vibraye : *Les Dieux du Paganisme,* charmante mythologie, illustrée d'exquise façon au moyen de reproductions de figures peintes sur les vases grecs. — Jacques Maritain : *De la Philosophie chrétienne,* Desclée de Brouwer et Cie. — Pierre Coste, Charles Baussau et Georges Goyau : *Les Filles de la Charité,* Desclée de Brouwer et Cie. — Renée Zeller : *Le Rosaire,* Flammarion. — Monseigneur Sagot du Vauroux, évêque d'Agen : *Saint Paul,* Flammarion.

A. BARTHÉLEMY.

LES REVUES

Revue parlementaire: Fachoda, lointaine origine de la guerre de 1914; la politique de M. Gabriel Hanotaux remplacée par celle de Delcassé. — *La nouvelle revue française:* Fagus, vu par M. Paul Léautaud. — *La nouvelle revue:* la danse en pays basque. — Mémento.

M. Emile Carteron — **Revue parlementaire** (1er décembre) — pour s'associer aux amis et admirateurs de M. Gabriel Hanotaux à l'occasion des quatre-vingts ans de l'éminent historien, rappelle et commente un article de M. Oscar Havard paru le 10 septembre 1920 dans *la Libre parole* et où « l'origine précise de la guerre de 1914 » est exposée.

Cette origine serait la tournure que prit l'affaire de Fachoda qui, évoquée au Palais Bourbon, entraîna la chute du ministère Méline et le remplacement au Quai d'Orsay de M. Hanotaux par Delcassé.

Rappelons que le commandant Marchand quitta Loango le 23 juillet 1896 pour rejoindre le marquis de Bonchamps, parti, lui, de Djibouti. La jonction des deux missions devait se produire au confluent du Nil et du Sobat. C'est Fachoda. Marchand y arrive le 10 juillet 1898 et y arbore le drapeau français.

Il s'agissait à la fin du dernier siècle — écrit M. Carteron — de relier les possessions françaises d'Afrique de l'Ouest: le Congo

français, au territoire de Djibouti à l'Est. Cette prise de possession du Haut-Nil était convoitée par l'Angleterre, désireuse d'annexer l'Orient de l'Afrique autour d'une droite allant du Cap au Caire. La transversale française, soutenue par le droit de la France de préemption sur l'Etat alors libre du Congo belge, incitait l'Allemagne à s'efforcer de joindre en diagonale le Sud-Ouest Africain allemand à son Afrique Orientale : les intérêts africains parallèles des deux pays s'opposaient donc aux intérêts anglais.

Le 8 septembre, Bonchamps manque au rendez-vous. M. Havard conte ainsi les faits et expose leur portée politique à long terme :

Suivi d'un régiment écossais, de 1.200 Soudanais et de plusieurs pièces de canon, Kitchener se présente à Marchand qui n'a derrière lui que 8 officiers et 120 hommes, et l'invite à déguerpir, car « le Nil est anglais ». « Arrivé premier à Fachoda, répond Marchand, je n'en partirai que sur l'ordre de mon Gouvernement et si je suis attaqué, je me défendrai. » Déconcerté par cette résolution, Kitchener décide d'attaquer. Le 15 octobre, une dépêche de Delcassé, devenu ministre des Affaires Etrangères, invite Marchand à lui envoyer un rapport. Dès le lendemain, le capitaine Baratier part pour Paris avec une note où le chef de la mission, s'autorisant de l'aide que lui accorde la tribu guerrière des Chilouks, se fait fort de soutenir le choc de Kitchener. Arrivé le 28 octobre 1898 à Paris, Baratier, après cinq minutes de conversation avec ses camarades, connaît tout ce qui s'est passé depuis son départ. Le 12 juin 1898, dans la matinée, le comte de Munster, ambassadeur de Guillaume II, au cours d'une entrevue avec Hanotaux, lui a demandé si la France voulait s'entendre avec l'Allemagne pour barrer la route aux cupidités africaines de l'Angleterre; et, le même jour à cinq heures de l'après-midi, Méline, déçu par l'attitude hostile de la Chambre, a quitté le pouvoir, entraînant dans sa chute Hanotaux, au moment même où ce dernier prenait acte de la démarche de Munster. A peine nanti du portefeuille des relations extérieures, Delcassé s'est empressé de déchirer le papier et d'ouvrir avec l'Angleterre des négociations qui se sont dénouées par la conclusion de l'Entente cordiale.

Nous donnons ici, objectivement, le commentaire de M. Emile Carteron :

Le 12 juin 1898, la guerre de 1914 a été conçue. Delcassé, ministre des Affaires Etrangères pendant sept ans, du 28 juin 1898

à la fin de l'hiver 1904-1905, la prépara sous les ministères Brisson, Dupuy, Waldeck-Rousseau, Combes et Rouvier, à l'insu des Présidents du Conseil. Le dernier, Maurice Rouvier, découvrit ses manœuvres en Conseil des Ministres, le fit immédiatement démissionner et prit son portefeuille. Il était trop tard. Le 14 mars 1906 amenait pour la première fois dans un ministère M. Poincaré, et le 26 octobre 1906, Georges Clemenceau prenait le pouvoir. L'influence anglaise triomphait à Paris. Ces années ont été caractérisées par une politique qu'on appelait alors *la politique de l'Encerclement*. L'Allemagne était encerclée par la France, par la Russie alliée et l'Angleterre amie.

Il n'est besoin du recul de l'histoire pour mesurer le désastre. Dès les premiers mois de la guerre, la *Revue Parlementaire* exposait les trois causes du grand conflit telles qu'on les formulera dans un cours à l'usage des classes dans cinquante ou soixante ans. On en distinguait trois: 1° la rivalité anglo-allemande pour le commerce, la marine et les colonies; 2° l'antagonisme du socialisme et du capitalisme; 3° les traditions nationalistes. Qu'il y ait à considérer les questions autrichiennes, russes et turques, c'est important, mais accessoire. L'Allemagne, le dernier unifié, et imparfaitement, des grands pays d'Europe, cherchait comme eux des débouchés exotiques et n'en trouvait que mal dans un monde déjà à peu près partagé. Elle essaya de se créer des colonies là où cela semblait encore possible : en Afrique. Déjà Bismarck avait songé à développer un établissement à Walfisk-Bay. Ce fut l'origine du Sud-Ouest Africain Allemand. Ne trouvait-on pas à moins de cinq cents kilomètres dans l'Est les Républiques, hollandaises d'origine, du Transvaal et de l'Orange? Depuis lors, des territoires allemands s'étaient formés à l'Est comme à l'Ouest. Le bassin du Zambèze encore inoccupé les séparait. Si la France s'y prêtait — et cela ne gênait pas ses intérêts plus septentrionaux, on lui laissait tout le Nord de l'Afrique à partir des cours du Congo, de l'Oubanghi et du Nil jusqu'à l'Abyssinie — l'Allemagne pouvait annexer le Sud. Il ne fût resté d'importantes enclaves anglaises que la Nigeria et le Cap.

Cette construction coloniale, Fachoda pouvait l'établir ou l'empêcher. Delcassé l'empêcha. Nul doute que l'union proposée à M. Hanotaux par le comte de Munster n'eût pas permis l'envoi de ce fameux ultimatum de Londres, attendu par toute la presse européenne de l'époque.

. . . .

En 1898, Delcassé avait choisi. La France était le soldat de l'Angleterre.

Chose remarquable: quand le parti Caillaux s'effondre à la fin de 1913, M. Delcassé est déjà redevenu ministre depuis le 3 mars. Le ministère Monis l'a appelé à la Marine où le maintient M. Caillaux. Il y existe en sourdine comme au temps de son septennat diplomatique. Il y reste, plus à l'aise, sous le ministère Poincaré de janvier à décembre 1912. Il revient, et précisément à la guerre, le 10 juin 1914. Le 27 août, le ministère de la Défense nationale de M. Viviani le retrouve à son poste véritable aux Affaires Etrangères. Il peut ensuite disparaître, il a réalisé son œuvre. Il a vu se déclancher la guerre qu'il préparait depuis 1898. L'ordre d'évacuer Fachoda est l'origine précise des faits de 1914. A ce moment, il eût été possible de ne faire, ni une politique allemande, ni une politique anglaise, mais une grande politique française. M. Hanotaux y a pensé, il faut lui en savoir au moins gré, puisqu'on l'a empêché de le faire.

§

M. Paul Léautaud donne à **La Nouvelle Revue Française** (1er décembre) un portrait de Fagus, de la plus émouvante fidélité:

Je ne le verrai plus arriver le matin dans mon bureau du Mercure, faire le chiffonnier dans ma corbeille à papiers, pour y récolter les timbres, pour le fils de sa concierge, me disait-il. Le samedi matin 4 novembre, — il est mort le mercredi soir suivant, — assis en face de moi, voulant me démontrer les différences de mérites poétiques de Béranger, Désaugiers et Bruant, il se levait soudain et me chantait à pleine voix je ne sais quelle chanson de Bruant sur *la Gloire*.

Ce petit homme bredouillant, zigzaguant, boitillant, coiffé d'un « melon » démodé, toujours sous sa pèlerine ouvrière, chaussé de gros souliers, les poches pleines d'imprimés, musant aux boutiques, distrait, absorbé, suivant une songerie ou une autre, était un poète, un écrivain d'une fantaisie charmante, un épistolier plein de verve, — un peu prolixe, et maniéré et précieux de style, à mon gré, — et d'un grand savoir littéraire.

La probité, le désintéressement, le tact et la délicatesse mêmes. Plein de civilité, jamais grossier. Franc, libre, net, sûr, comme les gens qui ne demandent rien à personne et n'ont pas de dettes à payer avec des compliments de façade. Malin, circonspect, un peu avare. Pas une voix ne s'élèvera pour me contredire.

Quelle exquise qualité d'amitié décèle l'expression de ce regret:

Il est dommage qu'on ne puisse pas écrire sur la vie privée. L'histoire du second mariage de Fagus émerveillerait. Il est là tout entier avec sa bonté, sa générosité, sa délicatesse de sentiments et de manières.

Nous nous rappelions, en lisant ces lignes, un Fagus protestataire qui, d'un coin d'ombre du salon de Mme Rachilde, quand les réceptions avaient encore lieu rue de l'Echaudé-Saint-Germain, rappelait d'une voix accablée de tristesse qu'il existe des pauvres et qui « crèvent » — en antithèse aux brillantes improvisations de Jean de Tinan, alors tout jeune, élégant et, avec une si charmante gentillesse, un peu fanfaron de cette jeunesse qu'il devait, hélas! épuiser si vite. En ces temps où se consumait le XIXe siècle, Fagus était anarchisant. Il a accompli une évolution normale. Il accentua avec l'âge sa personnalité déjà fort marquée il y a plus de trente ans. Elle a séduit, avec beaucoup d'autres, M. Paul Léautaud, qui termine ainsi son bel article:

Il a eu la mort qu'il savait qu'il aurait; « Je mourrai écrasé », disait-il à tout le monde. Il portait à demeure sur lui tous ses papiers d'identité: livret militaire, livret de mariage, extrait de naissance, plus un petit carton portant son nom et son adresse et qui on devait prévenir en cas d'accident. M. Henri Martineau le plaisantant un jour de porter sur lui tout cet amas de papiers: « Il n'y a pas à plaisanter, lui répondit-il. C'est très sérieux. Je mourrai sur la voie publique. Il faut qu'on sache tout de suite qui je suis, où je demeure et ce qu'on doit faire de moi ».

Il est mort en tout cas d'une mort tranquille. Jeté à terre devant sa porte par un camion, transporté à La Charité ayant toute sa connaissance, peu atteint en apparence, ne désirant, sitôt installé dans un lit, que pouvoir dormir, il est mort dans ce sommeil quelques heures après. Un soulagement pour nous tous, après la première nouvelle qu'il avait été *écrasé*.

J'ai oublié un trait: sa modestie, sa simplicité. Il était modeste, simple, comme tous les gens qui connaissent leurs mérites. Il l'a exprimée, cette modestie, dans quelques vers qu'il a placés à la fin d'un petit volume intitulé *Pas perdus*:

DU PONT DES ARTS, BALCON DE PARIS
— Pourquoi, Seigneur, les hirondelles,
Si bas, puis si haut volent-elles :
Qu'en sais-je? rien.

Qu'en sais-je? rien.
Et moi, pourquoi gai, puis morose,
Pourquoi mes vers, pourquoi ma prose,
Pourquoi sous mes doigts cette rose,
Qu'en savent-elles?

On sait que je suis un ennemi des poètes, que je ne connais rien à la poésie, que j'ai horreur des vers. Un magistrat à la retraite retiré en province et qui a gardé le goût des « exécutions », a encore tenté récemment de l'accréditer. Le jour que je lus pour la première fois ces vers de Fagus, il m'avait conquis encore un peu plus.

Cette simplicité se montre encore dans ses recommandations de tout temps à sa femme pour ses obsèques: « Pas de discours, pas de fleurs, pas de couronnes, rien. Vous me mettrez un chapelet dans les mains, avec un bouquet de violettes. Vous-même, vous m'entendez, vous-même. J'y tiens ».

Un chapelet dans les mains! S'il était encore là, je lui dirais: « Mon pauvre ami, qu'est-ce que vous en ferez? »

§

Depuis son numéro du 15 février, **La Nouvelle Revue** (1er décembre) donne, sous ce titre modeste: *Promenades*, une série d'impressions de voyage à travers la vie, les peuples, les sites, où M. Raoul Laparra s'exprime en artiste d'une sensibilité et d'une raison en heureuse harmonie. La danse en pays basque espagnol lui a inspiré cette page:

Deva, Guizpuzcoa. On comprend mieux ici qu'ailleurs la raison d'être une tribu. C'est par la danse que je l'ai senti surtout. Les jeunes au milieu — ceux de vingt ans — autour, l'enfance, jusqu'à celle qui ne parle pas encore, mais danse déjà — danse quelquefois en face du Passé — car, comment oublier le *contrepas* de ce petit de deux ans devant celui d'une aïeule de quatre-vingts? Si petit était le danseur qu'il en oubliait la réalité, s'arrêtait parfois pour ramasser un caillou. Une légère tape suffisait à le remettre en mouvement, les bras très haut levés, comme un jouet mécanique. Poupées, du reste, semblaient tous ces danseurs, avec des ressorts sous les pieds, dansant en hauteur plutôt. Et cela avait été animé tout d'un coup par les sons du petit orchestre rustique et très ancestral. « Trois cents ans avant Jésus-Christ », me disait Yanna Urrain, le tamborillo, en me montrant son chistre à trois trous, trois trous pour dire tous ces chants aussi vieux que l'ins-

trument. A ces rythmes, le peuple entier se retrouvait, non seulement sur la grande place devant l'Ayuntamiento de Deva, mais sur le forum mystérieux qui est dans l'âme. Il se retrouvait et dansait sans rire, en jeunesse pendant des siècles. Une jeune bonne ne pouvait pas danser, ayant un nourrisson sur les bras; mais elle *berçait l'enfant au rythme.* Et ici est l'important; ici est l'émouvant. Vous sentez bien pourquoi. Vous sentez bien que cet enfant, bercé ainsi, ne pouvait que danser plus tard ainsi jusqu'à la vieillesse. La jeune bonne *lui passait le rythme;* son sommeil en prenait la fatalité, s'accrochait à la chaîne unissant toute la race en théorie chorégraphique. « Trois cents ans avant Jésus-Christ! » En êtes-vous bien sûr, Yanna Urrain? C'est bien jeune!

MÉMENTO. — *Chalom* (novemb.): « Français d'abord: une controverse », par M. C. Brunschweg et Mme Renée Lévy. — « Eloge de l'assimilation », par M. le Dr Irwin Lévy.

Commune (novemb.). — M. Willard : « Figure de Dimitrov ». — « La grenade à main », par M. J. Becher. — « Confrontation », par M. Léon Moussinac, qui a été invité à visiter l'U.R.S.S. à l'occasion du 16e anniversaire de la Révolution bolchéviste d'octobre. — « Jean-Richard Bloch » vu et expliqué du point de vue communiste, par M. E. Galpérine.

Revue franco-belge (novemb). — M. Gustave Vanzype : « Le Musée de la littérature ».

Crapouillot (Noël 1933). — Rétrospective des « écrivains pour la jeunesse » avec reproductions des illustrateurs de la comtesse de Ségur, de Dumas père, de Jules Verne, Erckmann-Chatrian, Töpfer, Andersen, Dickens, etc.

Les Amitiés (novemb.). — « Le Puy-en-Velay », par Mme H. Letellier-Raffin. — « Le crime de Pégoulin », par M. Fernand Mazade. — « Chansons », de Mme J. Sandelion.

La Revue de France (1er décemb.) commence « La solitude à Paris », roman de MM. G. Gril et A. Fleischer, et termine le « Vigny » de M. Armand Praviel.

Le Cahier bleu (n° 4) contient une « Adresse à la jeunesse » de M. Renaud de Jouvenel terminée par ces mots :

Nous sommes mécontents de tout et avec raison. Nous voulons détruire mais pour construire. Quoi?

Avons-nous à proposer autre chose que notre dégoût et notre colère. Quoi?

Il est temps d'agir. Que les hommes de volonté se montrent, que les architectes du monde nouveau se découvrent! Où est la Génération de 20 ans?

Je veux sa preuve.

La Revue hebdomadaire (novemb.) commence « L'Enfant au coq », roman nouveau de Mme Lucie Delarue-Mardrus. — De M. Hervé Le Grand : « La retenue sur le traitement des fonctionnaires en 1816 ».

Les Humbles (août-septembre). — «« Textes d'enfants » recueillis par M. Maurice Wullens.

La Nouvelle revue critique (décemb.). — M. E. Seillière : « Qu'est-ce que le classique? » — M. L. Le Sidaner : « Un essai de François Mauriac ».

Cahiers du Fleuve (n° 1), 10, quai Chartons, à Bordeaux (nov.). — Vers et prose de MM. Max Jacob, J. Soulié, M. Fombeure, A. Ransan, J. Dalléas, J. Cayrol. — « Mac Orlan », par J. S.

La Revue de Paris (1er déc.) commence « Mme de Krüdener », par M. Abel Hermant,

et la

Revue des Deux Mondes (1er décembre, « La nouvelle Arcadie ,», roman de M. Maurice Bedel.

Les Marges (10 décemb.) : « Fagus », par M. Eugène Montfort. — « Larouge », nouvelle de M. Jean Fraysse. — « Fin de siècle et nouveau siècle », par M. Michel Puy. — « Poésie », de M. N. Beauduin. — « Bertrand Guégan », par M. Fernand Fleuret. — Conclusion de l'enquête de M. Robert Jaquet sur « l'état actuel de la Littérature ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

A propos de la manifestation de la Salle Pleyel : la crise des Concerts Symphoniques. — Concerts divers. — M. Frederik Goldbeck et M. Gil Marchex.

La **manifestation** qui s'est produite spontanément à la salle Pleyel, et qui fut si violente, à propos des trois airs de *Silbersee* (manifestation que j'ai tout juste pu signaler dans ma dernière chronique sans les commentaires qu'elle comporte), a bien été, comme l'a dit M. Paul Achard dans *Comœdia*, « la première goutte d'eau annonçant l'orage ». Orage salutaire, et qui peut seul dégager le ciel des nuages noirs amoncelés depuis longtemps à l'horizon.

Il s'agit de la vie ou de la mort de nos concerts symphoniques, tout simplement; il s'agit de secouer l'apathie du public responsable, après tout, de l'état de décadence d'une institution sans laquelle la musique ne peut vivre. Il s'agit de ne plus accepter n'importe quoi, n'importe où et n'importe

comment; de faire une différence entre une musique digne de ce nom et une musique dont la basse vulgarité ne peut trouver d'excuse — fût-elle même jouée ou chantée par des artistes dont on regrette qu'ils acceptent de prêter l'éclat de leurs noms à de si pauvres ouvrages. Le salut des concerts symphoniques, dont le nombre augmentait à mesure que les délaissait davantage une foule plus avide de sports que de plaisirs de l'esprit, ne peut être que dans la qualité des programmes et des exécutions et non point dans un abaissement du niveau artistique, car cet abaissement aurait pour effet d'éloigner les derniers amateurs de bonne musique sans attirer pour cela une clientèle moins raffinée.

Donc, ce dimanche où il nous fallut subir les trois lamentables complaintes de M. Kurt Weil, lorsque Mme Madeleine Grey eut achevé la troisième sans que rien jusqu'alors eût troublé l'audition, M. Florent Schmitt cria à pleine voix : « Vive Hitler! » Et comme ce cri causait une grande stupeur, profitant du silence, il ajouta aussitôt : « Nous avons assez de mauvaise musique en France sans accueillir celle que nous apportent les émigrés allemands. » Quoi qu'on ait dit depuis, la manifestation n'a en rien troublé l'audition, puisqu'elle ne s'est produite qu'une fois la dernière note achevée et durant tout le *bis* que la cantatrice crut devoir donner. J'étais pendant tout le concert avec Florent Schmitt et Marcel Delannoy : il n'y eut rien de prémédité dans cette protestation à laquelle la personnalité du manifestant donne tant de portée. Florent Schmitt a pris parti naguère pour Schönberg et l'a défendu avec cette même ardeur qu'il mettait à siffler M. Kurt Weil. Son opinion est d'ordre musical et nullement confessionnel. Peu lui importe, peu nous importe, d'où viennent les ouvrages de génie — ou de simple talent. Mais il paraît intolérable à tous les gens de bon sens que l'on nous impose à grands renforts de bravos une musique dont la seule force réside dans sa bassesse. M. Kurt Weil est l'auteur de la musique de *L'Opéra de Quat'Sous* et de *Mahagonny*, ouvrages — je l'ai dit ici même — qui ne sont point exempts de mérite; mais ces mérites, en quelque sorte avilis, ces procédés d'instrumentation devenus poncifs, le parti pris de platitude, le ressassement des mêmes effets de complainte

mélodramatique et faussement populaire, ce « chiqué » perpétuel, irritent à la longue les plus patients. Il suffisait de *L'Opéra de Quat'Sous.* Il est inutile de se plagier maladroitement soi-même, de recommencer deux, trois et quatre fois la même œuvre, en descendant chaque fois de plusieurs degrés vers le néant. Et il est intolérable de voir que des snobs et des sots — mais les deux mots ne sont-ils pas synonymes? — prennent ce néant pour des richesses, et parce que M. Kurt Weil n'est point d'ici (oh ! non) sont prêts à lui trouver tous les mérites et à l'applaudir quoi qu'il fasse.

C'est contre cette complaisance ridicule — ou cette ignorance lamentable du public — que l'on a protesté après *Silbersee.* Que les habitués des concerts fassent donc eux-mêmes ce contrôle nécessaire des programmes. Qu'ils sortent de leur torpeur. M. Alfred Bruneau le disait très justement dans son article du *Matin* au lendemain de la manifestation : il s'agit d'imposer « une sélection des œuvre étrangères importées ». Il s'agit de n'accepter que celles dont l'intérêt est sûr et de ne pas nous intoxiquer de produits frelatés, alors que nos compositeurs français trouvent si difficilement en France et hors de France à se faire jouer. Certes, la situation des Juifs allemands réfugiés à Paris est digne de grande pitié. Mais il serait injuste que l'on usât de cette pitié pour nous faire accepter des ouvrages dépourvus de toute valeur, ou — comme cela arrive dans les théâtres d'opérette — susceptibles de gâter définitivement le goût du public. Il ne faudrait pas qu'après avoir failli mourir du cancer américain, nous nous laissions infester par le virus judéo-allemand. Nous avons un patrimoine à défendre, une culture à protéger. La musique est internationale? Sans doute. Mais il faudrait que les « échanges » fussent simultanés et de valeur égale, qu'on ne nous fasse point accepter, contre de l'or, de la fange.

M. P.-O. Ferroud, sous le titre « Une mise au point nécessaire », a publié, dans *Paris-Soir,* au lendemain de cet incident, un article qu'il faudrait citer tout entier, et dont voici la conclusion :

Nous n'avons pas l'esprit étroit. Nous croyons savoir dans quelle mesure et de quelle manière l'art doit être international. Nous applaudissons fort bien au succès, à Paris, de Mmes Lotte

Schoene, Lotte Lehmann, Maria Muller, ou de M. Melchior, quand l'Opéra de Vienne engage une Roumaine comme Mme Ursuleac, une Tchèque comme Mme Hadrabova, quand notre Georges Thill ou notre Ninon Vallin partent pour les Amériques, notre Germaine Lubin pour l'Europe Centrale, ou que Londres se prépare à fêter Mme Yvonne Printemps. Nous accueillons un Toscanini ou un Furtwaengler, un Georgesco ou un Bruno Walter comme on accueille à l'étranger MM. Pierre Monteux, Philippe Gaubert, Albert Wolff ou Wladimir Golschmann.

Mais il faut que cela en vaille la peine!

Et puis, ce qui est non seulement admissible, mais souhaitable pour les interprètes demande à être examiné de plus près lorsqu'il est question des compositeurs. Car, pour ce qui est des œuvres, ainsi que nous l'expliquons plus haut, les échanges sont de plus en plus réduits. Et le gros contingent d'émigrés qui s'est réfugié chez nous ne peut, à cet égard, nous procurer aucune compensation ni aucune réciprocité.

Nous irons plus loin: nous déclarerons que, dans le domaine du cinéma sonore et de l'opérette, les directeurs feraient bien d'être, à l'avenir, plus prudents qu'ils ne l'ont été jusqu'ici dans leurs choix s'ils veulent éviter que les esprits ne s'échauffent. Les partitions étrangères ne bénéficient pas, en l'occurrence, d'une simple hospitalité : elles nous envahissent, luxueusement montées, sans avoir l'excuse de la qualité.

Ce n'est pas être chauvin que de défendre, sur ce point, les intérêts de ceux qui nous entourent. Il est regrettable que M. Gabriel Pierné soit obligé d'aller porter son *Fragonard* à la Monnaie de Bruxelles, que MM. Albert Roussel et Marcel Delannoy conservent chacun dans leurs cartons des ouvrages charmants.

Ces « intrigues mercantiles », qui menacent la musique française et qui finiront par la chasser des concerts comme elle l'est déjà des théâtres et des cinémas, M. Paul Dambly les dénonce avec humour dans le *Petit Journal* :

Il importe aujourd'hui de préciser la signification de cet incident, tant en raison de son retentissement jusques au Club du Faubourg (où deux séances lui ont été consacrées) que de la personnalité d'un de ses principaux auteurs, le compositeur Florent Schmitt, illustration de l'école française dont le caractère et le talent marchent de pair et chez qui l'esprit de secte ne saurait être, à aucun égard, incriminé. M. Florent Schmitt et ses amis, soutenus d'ailleurs par des suffrages éminents, ont voulu protester contre l'introduction « impertinente » dans un programme symphonique

d'une œuvre, prohibée, dit-on, dans son pays d'origine par un chef de gouvernement auquel M. Schmitt rendit, pour ceci même, un hommage inattendu, et dont l'étendard *gammé* ne révèle peut-être, en un certain sens, que la sollicitude musicale. Et ce, à une heure où la musique française, victime, à son propre foyer, de certaines intrigues mercantiles, est gravement menacée. De cette situation, au surplus, le public est dans une certaine mesure responsable, ce public, qui, par discipline mondaine, ne sort de sa retraite qu'à l'appel des festivals exotiques. Puisse être proche le jour où les snobs — ou comme les appelait en bon français Jules Lemaître, les moutons de Panurge — préféreront s'abreuver à domicile plutôt que de se faire tondre ailleurs.

On ne saurait mieux dire. Toute la presse d'ailleurs a fait entendre le même son de cloche, de *l'Action française* (M. Lucien Rebattet), au *Nouveau Temps* (M. Delannoy), du *Matin* (M. Bruneau), à *Comœdia* (MM. Paul Le Flem et Paul Achard), toute la presse, sauf pourtant M. Emile Vuillermoz qui, dans *Excelsior* et dans *Candide*, a défendu le « prosaïsme pathétique » de M. Kurt Weil (ce qui est bien son droit) et a rapporté que « Florent Schmitt *seul* avait protesté contre cette esthétique dont il est l'ennemi ». Ce *seul* ferait douter de l'acuité auditive et visuelle de M. Vuillermoz, si, par ailleurs, nous n'étions rassurés. Et au Club du Faubourg, M. Georges Pioch a fort justement conclu le premier débat (le second, sur l'invasion des théâtres par les compositeurs étrangers, n'a pas encore eu lieu à l'heure où j'écris) en exprimant ce souhait que l'orage déchaîné à propos de *Silbersee* purifie l'atmosphère et rende aux concerts symphoniques une dignité qu'ils sont en train de perdre.

Car cet incident n'est qu'un des symptômes d'un mal profond. Ceux qui me font l'honneur de suivre ces chroniques n'en ignorent point les causes. Quelques jours avant l'affaire de la salle Pleyel, il y avait une « affaire Wolff » à la salle Gaveau. Albert Wolff, en effet, comme l'an dernier Rhené-Bâton aux Concerts Pasdeloup, a dû donner sa démission de Président de l'Association des Concerts Lamoureux. Les choses se sont replâtrées plus ou moins solidement, mais une cause de discorde demeure, et c'est toujours la même, ici comme ailleurs. M. Robert Dézarnaux la définissait très justement dans *La Liberté* :

Une partie de l'orchestre Lamoureux s'est insurgée contre son président parce qu'il vise haut... Ces musiciens ont-ils oublié l'éclat que, depuis cinq ans, leur chef a donné à leur association? La formidable besogne qu'il leur a imposée, pour notre émerveillement, et dont jusqu'ici, ils avaient été les ouvriers dévoués, admirables?... Si le sentiment de leur ingratitude ne les trouble pas, qu'ils songent à la surprise que vont éprouver leurs amis; et à notre déception, et à notre mélancolie!... La politique d'Albert Wolff, politique *jeune* et *française*, est, qu'ils s'en persuadent bien, celle qui légitime le mieux les encouragements officiels et les sacrifices des contribuables...

Eh! oui. Les comités de nos associations ont une déplorable tendance à croire qu'en faisant suivre un festival Wagner d'un festival Beethoven, tout va pour le mieux. Cette politique du moindre effort est la pire. Il est vain aussi de compter sur les subventions (officielles ou déguisées), sur les riches compositeurs amateurs désireux d'écouter leurs ouvrages, sur les virtuoses exotiques voulant, à tout prix, jouer à Paris. Dans son numéro du 1er décembre, le *Guide du Concert* publiait une lettre d'un groupe de lecteurs qui disaient : « A quoi bon aller au concert? Les programmes ne varient pas, et par là même finissent par blaser les mélomanes les plus persévérants. » Il faut crier casse-cou, en espérant que les musiciens des comités ne sont pas sourds et qu'ils entendront...

Non, la vraie politique est bien celle d'Albert Wolff (et de ses confrères qui luttent de leur meilleure volonté à la tête des orchestres, mais qui ne sont malheureusement pas écoutés). Elle ne peut, hélas! donner ses fruits instantanément, miraculeusement, et cela parce qu'il est bien tard pour agir. Il faut rendre aux concerts leur intérêt et sauvegarder leur dignité; il faut que les « premières auditions » (qui légitiment les subventions) ne servent pas de prétexte à jouer des œuvre trop médiocres et, surtout, à empêcher les deuxièmes et les troisièmes auditions des ouvrages qui ont victorieusement subi la première épreuve de l'audition publique. Il faut que cesse ce bannissement des « compositeurs maudits » dont je parlais dans une précédente chronique. Pourquoi, par exemple, l'anniversaire de Vincent d'Indy a-t-il été si parfaitement oublié (sauf à l'O. S. P. et à Colonne) ?

Et c'est pourquoi il faut souhaiter que l'orage de la salle Pleyel ait immédiatement un effet salutaire, car si ces effets tardent à se faire sentir, ce n'est plus un orage qu'il faudra redouter, mais une tempête qui risque de tout détruire, de tout emporter.

§

Ce n'est pas une raison pour omettre ce qui reste consolant dans notre vie musicale. Et je veux au moins signaler (faute de place pour en dire davantage) le très grand succès obtenu par l'orchestre de chambre des Amis des Artistes, sous la direction de **M. Frederik Goldbeck,** à la salle de l'Ecole Normale. Dans les ouvrages classiques de Bach (*Concerto* à trois pianos, avec Mlle Marie André, Marthe Morhange et Nadine Desouches), de Vivaldi (avec le violoncelle solo de M. Jacques Serres, merveilleusement expressif), de Schubert, et puis dans les ouvrages modernes, M. Goldbeck s'est révélé chef d'orchestre excellent. Lui-même est l'auteur de l'orchestration de la délicieuse *Fughetta,* primitivement écrite pour l'orgue par M. Albert Roussel, une œuvre simplement exquise révélée à ce concert. Et il a conduit aussi avec une belle autorité et une grande souplesse le très beau *Choral sur le nom de Fauré,* de M. Charles Kœchlin, dont la version orchestrale était donnée en première audition.

Je veux signaler aussi l'intelligente activité du **Quatuor Calvet,** qui a obtenu de l'administration de la radiodiffusion l'autorisation de donner des séances de Quatuor dans tous les postes du réseau d'Etat français. Voici beaucoup de joie en perspective pour les amateurs de bonne musique qui pourront entendre ainsi des chefs-d'œuvre de Debussy, Ravel, Franck, d'Indy, Roussel, de Guy Ropartz. L'administration mérite elle aussi des félicitations pour avoir compris et encouragé l'initiative des artistes du Quatuor Calvet.

Et de même encore, **M. Gil Marchex,** pour ses trois conférences-concerts sur *la musique de danse,* conférences fort instructives et spirituelles et concerts dont les programmes furent choisis par un musicien dont l'érudition ni le goût ne sont jamais en défaut.

RENÉ DUMESNIL.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au musée de l'Orangerie: exposition de dessins et aquarelles de paysagistes français du XIXe siècle. — Au Musée d'ethnographie : création d'une salle de préhistoire exotique et exposition d'art préhistorique de l'Afrique du Nord. — Au Musée Galliera: exposition historique de l'aérostation et exposition du papier peint. — Au Petit-Palais: exposition des souvenirs de l'aviation. — Au Musée des Arts décoratifs: exposition « Trente ans de gravure, 1900-1933 ». — Au Muséum d'histoire naturelle: exposition des papillons de la collection Frühstorfer. — La radiodiffusion des conférences du Musée du Louvre. — Mémento.

La belle et longue exposition Renoir, qui a rivalisé de succès avec celle de Manet l'an dernier, a fait place, du 24 novembre au 14 décembre, au **Musée de l'Orangerie,** suivant le programme qui a prévu la mise sous les yeux du public, à intervalles plus ou moins espacés, de l'immense collection des dessins du Louvre, à une exposition de ces paysagistes français du XIXe siècle sur lesquels notre confrère M. Prosper Dorbec a écrit naguère un livre si documenté et si compréhensif (1). Elle fut pour les amoureux d'art des plus instructives et des plus fertiles en jouissances délicates. Près de deux cent quarante pièces y faisaient apprécier la sensibilité devant la nature et la maîtrise d'exécution non seulement des plus célèbres parmi nos peintres du siècle dernier, mais encore de peintres moins connus et même de sculpteurs et de littérateurs. Après les paysagistes du début du siècle, les classiques Bidauld, Valenciennes, Michallon, Edouard Bertin, Georges Michel, rival des paysagistes hollandais, venait la phalange des peintres de l'école de Barbizon : au premier rang, Millet et Rousseau en de nombreuses et admirables études, Daubigny, Diaz, Jules Dupré, l'exquis et tendre Corot, Delacroix en de puissantes et larges aquarelles, Decamps, Marilhat, Ravier aux visions romantiques; Hervier, Bonvin, Granet, d'une sincérité si touchante; puis les néo-classiques H. Flandrin, Paul Huet, Cabat, Français, Cazin, Harpignies; les impressionnistes Chintreuil, Boudin, Jongkind, Lépine, Sisley, Pissarro, etc.; puis des petits maîtres peu connus : Champin, Chauvin, Crapelet, Montfort, Niellon, Noirot, Reynaud, Sabatier, et, comme nous le disons plus haut, des sculpteurs comme Chapu et Carpeaux, des écrivains comme Mérimée, auteur de trois belles

(1) *L'art du paysage en France* (Paris, H. Laurens; in-8, av. 32 planches).

aquarelles, et Victor Hugo, représenté malheureusement par un croquis assez insignifiant.

Cette exposition fait place, au moment où nous écrivons, à une importante rétrospective de l'œuvre d'Hubert Robert, dont nous parlerons dans notre prochaine chronique, en même temps que d'une exposition de la musique française depuis le Moyen Age jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, qui doit s'ouvrir en même temps à la Bibliothèque Nationale, et que nous signalons dès maintenant.

§

Le 11 novembre dernier, le **Musée d'ethnographie** a ouvert au public, à la suite des salles de l'Afrique noire dont nous avons parlé il y a six mois et auxquelles a été ajoutée, à l'entrée, une vitrine contenant un choix d'œuvres d'art du Bénin, parmi lesquelles les deux olifants sculptés de la Bibliothèque Nationale et les magnifiques panthères de la collection Ratton, puis la curieuse statue en fer du dieu de la guerre Ebo, provenant du Dahomey, une salle de préhistoire exotique, organisée sous la direction de l'abbé Breuil, professeur au Collège de France. Conçue comme complément des riches collections d'objets préhistoriques d'Europe et surtout de France exposées au Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, elle comprend deux sections: l'une africaine, l'autre asiatique (l'Amérique précolombienne s'y ajoutera plus tard) et montre quantité d'objets en silex ou en pierre taillée — pointes de flèches, haches, ustensiles divers — appartenant aux époques néolithique ou paléolithique (2), recueillis par diverses missions dans différentes contrées du continent noir ou du continent jaune, et tous fort parents les uns des autres. On remarquera en outre douze grandes pierres levées gravées rapportées du Soudan par les missions Clérisse et Godeffrois, et qui représentent un type encore inédit dans les autres musées d'Europe. Mais le « clou » de cette salle est un ensemble d'art rupestre africain constitué par des gravures rupestres du Sahara postérieures à l'époque paléolithique figurant des animaux, et par des sculptures peintes, provenant de l'Etat

(2) Pour la chronologie des époques préhistoriques successives, cf. l'excellent petit manuel du D[r] Capitan, *La Préhistoire* (collection Payot; Paris, 1922, av. 26 planches).

d'Orange et du Transvaal, fragments d'une vaste composition de l'époque de la pierre taillée, représentant des scènes de chasse dont une peinture nous offre le fac-similé. A côté, une autre peinture nous restitue un autre ensemble du même genre, de l'époque moustéro-aurignaco-solutréenne, montrant de nouveau des scènes de chasse et des ébats chorégraphiques des Bushmen primitifs (3), rendus avec une verve, une vérité d'observation, une vie véritablement supéfiantes.

A cet ensemble avait été ajouté, du 11 novembre au 10 décembre, dans la salle du second étage où avait été placée d'abord la collection de peintures abyssines rapportées par la mission Griaulle (maintenant descendue dans les salles de l'Afrique noire), une abondante série de relevés de gravures et peintures préhistoriques de l'Afrique du Nord exécutés à la dimension des originaux par le professeur allemand Frobenius et faisant suite à ceux qu'il avait rapportés précédemment de l'Afrique du Sud et exposés en 1929 à la galerie Pleyel. Recueillis à Tassili près de Ghat, dans le Fezzan, dans le désert de Nubie et dans la vallée du Nil, ces documents, accompagnés de photographies directes des mêmes œuvres, étonnaient, non moins que les peintures de l'Afrique du Sud rencontrées tout à l'heure, par la grandeur et la puissance du style, la justesse de l'observation. On admirait particulièrement à ce point de vue la photographie d'une biche gravée dans la pierre, qui peut compter parmi les chefs-d'œuvre de l'art animalier.

§

Le 12 septembre 1783 est une date importante dans l'histoire du progrès de l'humanité: elle marque, en effet, le début de la conquête de l'air par l'ascension du premier aérostat. Ce jour-là, dans les jardins de l'ancienne « folie » du financier Titon du Tillet, au faubourg Saint-Antoine, acquise par l'industriel J.-B. Réveillon et transformée par lui en manufacture de papiers peints, l'architecte Etienne de Montgolfier était venu renouveler devant une commission de l'Académie des Sciences des essais qu'il avait faits au mois de juin précédent dans sa

(3) Sur les rapports de ces figurations avec la magie, lire dans le numéro du 8 décembre de la revue *Beaux-Arts* un intéressant article de M. Marcel Brion: *L'Art africain et la magie*.

propriété d'Annonay avec son frère Joseph; aidé par les ouvriers de Réveillon, il avait construit, au moyen de bandes de papier collées sur une armature de bois, un ballon haut de vingt-trois mètres qui, suspendu au-dessus d'un foyer bourré de paille et de laine hachée servant à la fabrication des papiers veloutés, se gonfla rapidement sous l'action de l'air chaud et s'éleva à une hauteur de plusieurs pieds avec une charge de cinq cents livres. Malheureusement, un orage survint presque aussitôt qui détruisit la fragile machine. L'expérience fut reprise le 19 septembre, cette fois à Versailles, en présence du roi et de la famille royale et devant cent mille spectateurs, avec un ballon de forte toile dans lequel on avait placé un mouton, un coq et un canard et qui alla atterrir sans encombre dans le bois de Vaucresson, puis le 19 octobre avec une troisième montgolfière, montée cette fois par un jeune savant, Pilâtre de Rozier, qui s'éleva à quatre-vingt mètres. Aux deux ascensions suivantes, Pilâtre, accompagné de Giraud de Villette, directeur adjoint de la manufacture de papiers peints, puis du marquis d'Arlandes, atteignit une hauteur de cent huit mètres. Le 21 novembre eut lieu une ascension libre au parc de la Muette. De son côté, en décembre, le physicien Charles (le mari de celle que Lamartine devait immortaliser sous le nom d'Elvire) s'élevait du jardin des Tuileries dans un ballon gonflé au gaz hydrogène et allait atterrir à Nesles-la-Vallée. La conquête de l'air était désormais accomplie.

La Ville de Paris, en même temps qu'elle faisait apposer une plaque commémorative sur l'emplacement de l'ancienne Folie-Titon, 31, rue de Montreuil, a tenu, en outre, à célébrer le cent cinquantième anniversaire de cet événement historique au **Musée Galliera** par une exposition que M. Henri Clouzot et son adjoint, M. Georges Pascal, ont organisée avec un soin et un goût parfaits. La salle d'entrée est consacrée à l'histoire des tentatives successives que nous avons relatées plus haut, aux multiples souvenirs qui nous en restent: bustes, médailles, miniatures, gravures, où revivent les divers héros de ces expériences fameuses, estampes en noir ou en couleurs qui en ont retracé les péripéties (l'une montre l'expérience du parachute endossé pour la première fois le 22 octobre 1797 par Garnerin à la plaine Monceau), etc. Une vitrine spéciale est consacrée

au souvenir du premier aérostat militaire, utilisé à la bataille de Fleurus. A ces reliques s'ajoutent nombre d'objets qui témoignent de l'influence que l'énorme retentissement de ces événements eut sur la mode, le mobilier, le décor de la vie: éventails, bonbonnières, pendules, plats en faïence, papiers de tenture, meubles divers dont l'ornementation s'inspira des montgolfières, lustre, et même cage d'oiseau, en forme de ballon : réunion des plus curieuses à laquelle sert de fond un immense panneau en papier peint en vingt-cinq lés, imprimé vers 1818, représentant diverses scènes de la fête du roi se déroulant aux Tuileries et aux Champs-Elysées, avec, dans les airs, le ballon monté par Mme Blanchard en ce jour de la Saint-Louis 1818.

Car le papier peint — et c'est tout naturel, puisque c'est de la manufacture de Réveillon que sortirent les premières montgolfières et puisque les fabricants s'emparèrent aussitôt de ce sujet d'actualité — est étroitement asssocié, au Musée Galliera, à cette histoire de l'aérostation: toutes les salles suivantes sont consacrées à montrer le développement de ce mode de décoration, qui avait vu le jour dès le XVIIe siècle, où les papiers « dominotés » servirent d'abord à tapisser l'intérieur des coffres (on en verra des spécimens à Galliera), et qu'on eut l'idée, au XVIIIe siècle, d'agrandir et de juxtaposer en lés pour remplacer sur les murs des appartements les tapisseries trop coûteuses. Réveillon, qui, comme les fabricants des toiles de Jouy, s'était inspiré d'abord, pour le décor de ses papiers, des motifs fournis par les toiles peintes rapportées des Indes, eut le mérite de s'adresser, pour renouveler les dessins de ses papiers, à des artistes tels que Cietti, Huet, Pillement, Prieur, Boilly et autres, et l'on verra à l'exposition les modèles charmants que, grâce à eux, Réveillon et ses successeurs Jacquemard et Bénard éditèrent alors: fleurs, arabesques, oiseaux, chinoiseries, scènes champêtres, sujets antiques (tels que l'histoire de Psyché), etc. (4). Il ne faut pas manquer d'aller, d'ici le 15 janvier, voir cette double rétrospective, si attrayante et si instructive.

(4) Lire sur cette histoire du papier peint le charmant petit volume de M. H. Clouzot, *Le papier peint en France du XVIIe au XIXe siècle* (Paris, éd. Van Oest, in-8, av. 32 planches).

Et l'on ne manquera pas non plus, après ces visions du début de la conquête de l'air, d'aller — complément nécessaire — au **Petit-Palais** s'instruire et s'émouvoir à l'exposition qui, jusqu'au 9 janvier, réunit les souvenirs des plus glorieuses étapes de l'aviation française, depuis les premiers essais de vol de Clément Ader, en octobre 1897, puis de Santos-Dumont sur sa *Demoiselle*, des frères Wright en 1908, la traversée de la Manche par Blériot en 1909, jusqu'aux tentatives (comme celles des malheureux Nungesser et Coli) ou réalisations audacieuses d'aujourd'hui, en passant par les exploits héroïques des Guynemer, des Navarre, des Garros, des Latham, des Pégoud et de tant d'autres, tombés à l'ennemi de 1914 à 1918, et dont les souvenirs sont groupés au centre de l'exposition, dans une salle qui a le caractère sacré d'un sanctuaire.

§

Sous le titre « Trente ans de gravure », la Société des « Peintres-graveurs indépendants » a organisé durant ces deux derniers mois, au **Musée des Arts décoratifs,** par les soins de son président, M. J.-E. Laboureur, une très belle exposition, riche de plus de mille pièces, qui avait l'avantage de nous montrer, en plus d'une abondante collection d'œuvres de tous ses membres, trop nombreux pour être nommés ici, et dont il suffit de dire qu'ils comptent parmi les artistes les plus originaux de notre époque, une sélection des créations de leurs devanciers aujourd'hui disparus: les Carrière, les Chéret, les Steinlen, les Willette, les Forain, les Bottini, les Toulouse-Lautrec, les Gauguin, les Helleu, les Vallotton, les Odilon Redon, les Dulac, les Raffaëlli, les Lepère, les Béjot, les Leheutre, etc. Par l'heureux choix et la beauté des pièces qu'elle contenait, cette rétrospective constituait, sans contredit, le principal attrait de cette manifestation.

§

Et voici, pour terminer, une exposition qui, bien que n'appartenant pas au domaine de l'art, n'en égale pas moins et même surpasse en beauté les créations les plus séduisantes de nos peintres : l'exposition de papillons que le **Muséum d'histoire naturelle** a ouverte jusqu'à la fin de janvier dans la salle centrale de sa galerie de zoologie. Elle représente le

tiers environ (le reste nous sera montré ensuite successivement) d'une collection qui compte parmi les plus riches du monde, constituée au cours de plus de quarante années par un citoyen suisse, M. Hans Frühstorfer, et qu'on souhaite que notre musée national puisse acquérir. Elle comprend près de cent mille papillons, de six mille à sept mille espèces différentes, recueillis dans tous les pays du monde, sous toutes les latitudes, et contient des raretés insignes comme, par exemple, nous dit M. le docteur Jeannel, professeur au Muséum (5), « l'*Elymnias gauroïdes* de Java, qu'aucun chasseur n'a jamais pu retrouver », ce qui laisse supposer que notre collectionneur a dû capturer un des derniers individus d'une espèce sur le point de s'éteindre. Aucune description ne saurait donner une idée du spectacle féerique qu'offre le contenu de ces quatre cents boîtes vitrées, où les tons les plus somptueux alternent avec les nuances les plus délicates, où les combinaisons de couleurs les plus inattendues s'allient aux formes les plus diverses: grands papillons couleur d'azur des forêts tropicales ou petites espèces tout en harmonies discrètes, mais aussi parfois étincelantes comme des pierres précieuses, ornithoptères aux tons verts et noirs de la Nouvelle-Guinée, et tant et tant d'autres entre lesquels l'admiration hésite, incapable de faire un choix (6). Et comment n'être pas émerveillé également de l'intelligence de certains de ces petits êtres, et de l'ingéniosité avec laquelle ils savent dépister et tromper leurs ennemis, celui-ci simulant, en joignant ses ailes par leur pointe, une feuille de l'arbre où il se tient et, si un oiseau s'approche, se laissant tomber à terre comme une feuille morte; cet autre copiant sur ses ailes les nervures et les taches des feuilles environnantes; un autre empruntant à une fleur son alliée un parfum empoisonné qui foudroie son ennemi; un autre encore présentant, en se retournant brusquement, l'aspect d'une tête de hibou qui met en fuite les oiseaux désireux de s'en emparer?

Le prix de cette merveilleuse collection a été évalué

(5) *Les Papillons de Frühstorfer* (*Le Jardin des bêtes*, n° 1, 2 décembre 1933).

(6) MM. Edmond Jaloux et Henri Bidou, dans deux jolis articles du *Temps* (27 octobre et 22 novembre) ont essayé de tirer hors de pair et de décrire les plus typiques ou les plus curieux.

900.000 francs, somme bien inférieure à celle des dépenses effectuées par son possesseur, mais en même temps bien élevée pour les ressources budgétaires du Muséum. Son acquisition ne sera possible qu'avec l'aide de ceux qui aiment la nature et auront le souci de voir notre grand établissement scientifique tenir son rang parmi les premiers musées du monde. L'on espère que le public tiendra à y contribuer, non seulement en allant visiter cette exposition (ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 13 heures à 17 heures), mais encore en ajoutant au prix minime d'entrée une souscription volontaire (7).

§

Signalons, en terminant, à ceux de nos lecteurs qui possèdent un appareil de T. S. F. une heureuse initiative de la direction des Beaux-Arts: tous les mardis, à 19 h. 45, sont diffusées par le poste de la Tour Eiffel les **conférences sur l'histoire de l'art données chaque semaine au Musée du Louvre** (fondation Rachel Boyer) et qui, en trente-deux leçons, constitueront une revue complète de l'évolution artistique de l'humanité depuis les origines jusqu'à nos jours. A chacune de ces leçons correspond une pochette de six cartes postales qu'on peut recevoir franco en adressant au chef des services commerciaux des Musées nationaux, palais du Louvre, la somme de 3 fr. 50 par pochette.

Mémento. — Nos lecteurs savent — car nous leur avons parlé à diverses reprises — de quelle œuvre extraordinaire s'enorgueillit le Musée de Colmar, à savoir le célèbre retable exécuté vers 1510 pour le couvent des Antonites d'Issenheim en Alsace, sur la commande du prieur Guido Guersi, par un peintre souabe, maître Mathias d'Aschaffenbourg, identifié généralement avec le peintre Grünewald mais aussi avec un certain maître Nithart : neuf grands panneaux peints encadrant une partie centrale sculptée, où un majestueux saint Antoine trône entre les statues de saint Augustin et de saint Jérôme. C'est non seulement un des chefs-d'œuvre de l'art d'outre-Rhin, mais encore une des créations les plus grandioses et les plus émouvantes de l'art du Moyen Age finissant. De nombreuses reproductions ont popularisé le panneau

(7) Celle-ci peut être adressée par correspondance au secrétariat des Amis du Muséum, au Jardin des Plantes, 57, rue Cuvier, Paris (5e).

principal de cet autel: l'effrayante *Crucifixion* sur laquelle Huysmans, dans son livre *Trois Primitifs* (1905), a écrit des pages inoubliables; mais la délicieuse *Nativité de l'Enfant Jésus* accompagnée du Concert des Anges, l'éblouissante *Résurrection*, les scènes de la *Conversation des ermites saint Paul et saint Antoine* et de la *Tentation de saint Antoine* (celle-ci décrite également par Huysmans en des pages truculentes) suscitent une admiration non moins grande et laissent aux visiteurs du Musée de Colmar une impression inoubliable. Aussi quel ne va pas être le plaisir de ceux-ci de pouvoir désormais cristalliser leurs souvenirs en regardant les héliochromies, d'une fidélité parfaite, sorties des ateliers de la maison Braun et réunies dans un album édité par la Société Schongauer de Colmar, avec un texte de M. J.-Jacques Waltz (alias Hansi), conservateur du musée! (*Le Retable d'Issenheim au Musée des Unterlinden à Colmar;* Paris, Braun et Cie; in-folio, 9 planches en couleurs avec 12 pages de texte, 60 fr.). Avant la guerre, deux éditeurs allemands, Bruckmann, de Munich, et Seemann, de Leipzig, avaient déjà tenté, le premier dans un album grand in-folio, le second en un recueil plus modeste, cette réalisation; une maison française se devait de rivaliser avec eux; elle l'a fait avec un plein succès : M. Waltz, comparant les trois albums devant les originaux, n'hésite pas à décerner la palme au dernier venu, qui a bénéficié non seulement des progrès nouveaux accomplis dans le domaine de la reproduction en couleurs, mais encore, nous a-t-il expliqué, de conditions d'éclairage toutes particulières qui ont permis de rendre les nuances les plus subtiles de ces peintures : « certains panneaux, notamment celui de la *Crucifixion,* sont supérieurs comme rendu à tout ce qu'on a fait jusqu'à présent ». C'est donc le retable lui-même qu'auront sous les yeux ceux qui posséderont cet album et dont ils pourront ainsi admirer à loisir tous les détails. Pour les aider à en comprendre le sens intime et en mieux savourer les beautés, ils auront en outre les pages érudites et pénétrantes dont M. Waltz a accompagné ces planches et où, après avoir résumé l'histoire de cette œuvre monumentale et les études dont elle a été l'objet, puis exposé les conditions dans lesquelles le retable apparaissait autrefois aux yeux des fidèles, présenté différemment suivant les diverses époques de l'année liturgique, il commente en artiste les mérites techniques de ces étonnantes peintures, où leur auteur se montre si génial précurseur de notre art moderne, fait ressortir la beauté particulière de tel ou tel panneau, comme celui de la *Résurrection,* « la plus saisissante, la plus fascinante interprétation du miracle de Pâques que l'on puisse rêver », enfin dégage la

signification mystique de telles autres pages, en particulier du *Concert des Anges*, la pièce maîtresse, selon lui, de ce merveilleux ensemble où, conclut-il, « c'est l'âme ardente, tourmentée et croyante d'un très grand artiste qui se livre à nous ».

Et voici maintenant un autre triomphe de la reproduction héliotypique en couleurs. Aucune description, écrivons-nous plus haut, ne saurait donner une idée de la féerique splendeur de la collection de papillons actuellement exposée au Muséum. Mais ce que la plume est impuissante à évoquer, la photographie en couleurs peut réussir à l'exprimer : c'est la preuve que vient d'en donner notre confrère *L'Illustration* dans plusieurs pages de son numéro de Noël où plus de soixante de ces lépidoptères, choisis parmi les plus beaux, étalent les arabesques et la diaprure de leurs ailes et, grâce à la perfection des procédés modernes d'héliochromie, rivalisent d'éclat avec les originaux: l'illusion est complète. — Ce magnifique fascicule contient en outre, comme chaque année, plusieurs articles d'art, l'un de M. Georges Salles, conservateur au Musée du Louvre, sur *Les Laques du Japon*, accompagné de 14 étonnantes reproductions en couleurs de boîtes, peignes, écritoires, inrôs particulièrement précieux des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles tirés de grandes collections parisiennes; un autre de M. Georges Grappe sur *L'Œuvre de Chassériau*, illustré de 8 représentations de peintures et dessins choisis parmi les plus marquants de ce maître exquis dont on n'a pas oublié la belle exposition du printemps dernier à l'Orangerie; un troisième de M. Georges Lecomte sur *Les Goncourt collectionneurs* à propos de la récente exposition organisée par notre confrère *Beaux-Arts*, accompagné de merveilleux fac-similés de dessins de Durameau, Watteau, Moreau le Jeune, Hubert Robert, La Tour et Augustin de Saint-Aubin.

AUGUSTE MARGUILLIER.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

La légende du Régulus breton. — Saint-Malo est à coup sûr, à travers les siècles, la ville de France la plus riche en grands hommes, proportionnellement à la population, et bien que certains des grands hommes classés parmi les Malouins soient nés à Paramé ou à Saint-Servan. Il est vrai que, dans la réalité géographique, historique et démographique, sinon administrative, les trois communes forment un seul et même bloc urbain.

Mais voilà qu'un des plus fameux entre les enfants de la

Cité-Corsaire, — je veux dire: les enfants ayant vu le jour dans l'enceinte des non moins fameux remparts, — semble définitivement transféré du domaine de l'histoire dans celui de la légende, camp de concentration où il pourra fraterniser avec Isaac Laquedem, Guillaume Tell, Christian Rosenkreutz et autres. Il s'agit de Porcon de La Barbinais, le héros que l'on compare couramment à Régulus.

Déjà le problème de ce Régulus breton, ou français, ou malouin, à votre gré, avait été envisagé, scruté, approfondi, il y a quelques années, par Etienne Dupont, autorité suprême et perpétuelle pour tout ce qui concerne le passé de la région, en particulier de Saint-Malo et du Mont Saint-Michel.

Etienne Dupont avait constaté qu'il n'était question de Porcon de La Barbinais, ou du moins de son héroïsme et de son martyre, dans les archives de la Marine, pas plus que dans celles des Affaires étrangères. Pas davantage dans celles de Saint-Malo, où cependant surabondent les preuves des efforts multipliés au XVIIe siècle par la municipalité en faveur des Malouins, et en général des Bretons, qui végétaient captifs dans ce que nous appelons à présent l'Algérie et le Maroc. En 1690, par exemple, cette municipalité demandait au Conseil d'Etat la permission de prélever, sur le produit des prises (et l'on sait que l'armement malouin réalisait à lui seul plus de prises que le reste de la marine royale), un impôt devant servir à racheter en Berbérie les esclaves d'origine bretonne. Nulle réponse ne venant de Versailles, la requête fut renouvelée l'année suivante. Or, les deux documents donnent les noms de plusieurs notables que l'on eût pu sauver, au lieu de les laisser périr en Afrique, si l'on eût disposé de ressources comme celles que l'on espérait dudit impôt. Mais Porcon ne figure pas dans cette énumération. Et pourtant, s'il s'est conduit et s'il est mort dans les circonstances que l'on raconte, qui donc fut plus notable que lui?

On possède des listes, et imprimées, des Français qui furent prisonniers des Barbaresques depuis 1638 jusqu'à 1785. Elles comprennent un Porcon de La Barbinais, prénommé Guillaume, et né à Saint-Malo en 1641. Seulement, il est mort dans son logis patrimonial, en juin 1689. C'est lui qui fait l'objet d'une lettre adressée par Seignelay, en octobre 1688,

à Périlhé, consul de France à Saleh. Le ministre a reçu « un sieur de La Barbinais », esclave du sultan du Maroc, que celui-ci a envoyé à Versailles pour négocier un échange de prisonniers. Le chevalier des Augiers, capitaine de vaisseau dans l'escadre du marquis de Châteaurenault, a été désigné pour suivre l'affaire. Les pourparlers aboutirent heureusement, et ce fut ainsi que Guillaume put rentrer dans ses foyers.

Le prétendu Régulus, c'est l'un des trois frères de Guillaume et son aîné, Pierre, fils de Jean Porcon de La Barbinais et de Roberte Le Saulnier, baptisé en l'église cathédrale de Saint-Malo le 31 octobre 1639. On dit que ce Pierre commandait un vaisseau armé par ses compatriotes pour protéger leur commerce en Méditerranée, et qu'en 1665 les Algérois le prirent, l'emmenèrent dans leur capitale. On dit que, peu de mois après, le dey l'expédia en France pour y proposer un traité de paix. Porcon avait été obligé de jurer que, s'il échouait, il ne manquerait cependant pas de regagner sa geôle. L'Infidèle avait, de son côté, prêté serment que, si son émissaire ne tenait point parole, les six cents Roumis incarcérés en Alger seraient occis.

Première invraisemblance, car l'aristocratie barbaresque, loin de laisser agoniser au fond de cachots ses captifs chrétiens, les utilisait en des emplois de scribes, d'artisans, etc., pour lesquels il était alors impossible de compter sur la population aborigène, et en somme elle les ménageait: il fallait qu'ils restassent présentables en cas de rançon, ou pour pouvoir les échanger un jour ou l'autre contre quelques-uns des innombrables prisonniers musulmans qui pourrissaient, enchaînés aux bancs des galères royales.

On dit que Porcon fut reçu par Louis XIV, lui énonça les conditions que le dey mettait à la conclusion d'un traité de paix, et déclara qu'elles étaient inacceptables, ce sur quoi son auguste interlocuteur l'approuva sans hésitation. Jamais l'on n'a expliqué ce qu'étaient ces conditions, et voilà un deuxième motif de méfiance. Un troisième, c'est que la paix fut conclue entre Versailles et Alger le 17 mai 1666.

En dépit de cette date-massue, une estampe anonyme du début du XIXe siècle représente Porcon faisant des adieux

déchirants à sa femme et à ses enfants au moment où il va repartir pour Alger. Notez qu'avant son premier voyage en Méditerranée, celui où il avait été capturé, donc avant qu'il eût eu vingt-six ans, et cela remontait à peu de mois, il n'avait pas un enfant, n'était même pas marié, les registres malouins sont là pour le prouver.

On dit qu'à peine revenu en Alger, il y fut tué par les soins du dey. Mais l'on n'est d'accord ni sur la date ni sur les circonstances de sa mort. Il succomba en 1667, affirme une tradition. Ce fut en 1681, protestent d'autres auteurs. Une version veut qu'il ait été décapité. Une deuxième préfère que, pour ressembler davantage à l'authentique Régulus d'il y a environ vingt-deux siècles, il ait été précipité du haut d'une montagne (laquelle?) après avoir été enfermé dans un tonneau dont l'intérieur était hérissé de pointes, lames et crochets.

Enfin, un troisième racontar prétend que Porcon fut anéanti par la décharge d'un canon à la bouche duquel on l'avait attaché. Un immense tableau, conservé au musée de Brest, figure Porcon l'instant d'avant le coup de canon. C'est signé Poileux Saint-Ange, c'est une immense abomination aux points de vue composition, dessin et peinture, et le martyr y porte la croix de l'ordre de Saint-Louis, qui ne fut créé qu'en 1693.

Un portrait moins dramatique, et même simplet, est visible à l'hôtel de ville de Saint-Malo, dans la salle dite des Grands Hommes, avec les effigies de Broussais, Jacques Cartier, Chateaubriand, Duguay-Trouin, La Bourdonnais, Lamennais, La Morvonnais, Maupertuis, Surcouf, etc. — On se demande quand et comment ce portrait aurait pu être fait d'après nature. Passons. — A quelques pas de là, le nom de Porcon de La Barbinais a été donné à une voie centrale de la cité, la rue la plus commerçante, la plus animée: villégiateurs et touristes la connaissent bien, car on s'y presse, chaque jour de chaque été, et du matin au soir, autant que dans un wagon du métropolitain aux heures de majeure affluence.

Les deux commémorations malouines d'un héros et martyr dont l'on ne découvre pas dans l'histoire la trace la plus menue semblent insuffisantes à certains fanatiques. Ils ont obtenu du conseil municipal un vœu tendant à ceci: inviter

la ville d'Alger à donner le nom de Porcon de La Barbinais à l'une des voies d'un nouveau quartier.

Alors, et sur l'initiative de M. Julien Herpin, protestation, le 16 octobre dernier, de la Société Historique et Archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo. Entre parenthèses, il s'agit, parmi les groupements de ce genre, de l'un des plus anciens (c'est à la quatre cent-deuxième séance qu'a été adoptée la motion en cause), et de l'un des plus laborieux. Ses comptes rendus, que publie l'excellent bi-hebdomadaire local *Le Salut,* sont tous éminemment instructifs.

Il va de soi que M. Julien Herpin rappelle l'argumentation d'Etienne Dupont, mais il la renforce de preuves supplémentaires.

Le consulat de France en Alger, au XVIIe siècle, était confié aux Lazaristes. Le R. P. Costes, archiviste de cet ordre, n'a rien trouvé sur Porcon de La Barbinais dans les riches collections dont il a la garde.

C'est en vain que M. Esquer, archiviste du gouvernement général de l'Algérie, a opéré des investigations patientes et minutieuses; il s'est buté au même résultat négatif que le R. P. Costes.

La première mention de Porcon de La Barbinais ne remonte pas plus haut que le 16 novembre 1807. Elle fut faite ce jour-là au conseil municipal de Saint-Malo, mais sans aucune précision quant au prénom du héros, pas plus que pour la date de sa mort. Peu après, l'abbé Manet, dans son recueil de biographies de Malouins célèbres, lança le prénom de Pierre et la date de 1681. Seulement, il ne dit pas à quelles sources il avait puisé ces deux renseignements. Or, dans un autre ouvrage que le même historien avait publié antérieurement, les *Grandes Recherches inédites,* et où il avait relaté jour par jour tout ce qui s'était passé de notable à Saint-Malo et aux environs, et tout ce qui était advenu d'intéressant à des Malouins résidant ailleurs que dans leur cité natale, Pierre Porcon de La Barbinais ne figure point.

Contentons-nous de ces références, et concluons. La ville de Saint-Malo est tellement riche, tellement opulente en fastes héroïques indiscutables et en grands hommes authentiques, qu'elle pourrait bien se dispenser d'ajouter à ces trésors le

luxe d'une légende. Cependant, les amoureux de la tradition et du pittoresque ne souhaiteront jamais qu'elle supprime le prétendu portrait d'un héros et martyr dont l'historicité est problématique, et les cinq au six plaques indicatrices d'une rue. Mais elle serait vraiment par trop audacieuse de vouloir exporter une gloire que tout concorde à démontrer imaginaire.

A. CHABOSEAU.

LITTÉRATURE COMPARÉE

Prof. Johan Nordström: *Moyen Age et Renaissance*, Stock. — Prof. Floris Delattre : *Le roman psychologique de Virginia Woolf*. — Félix de Grand'Combe: *En croyant aux Roses*, Presses Universitaires de France. — Cicely Hamilton: *Modern France*, Dent, Londres. — Raymond Las Vergnas: *Thackeray; l'Homme, le Penseur, le Romancier*. — Raymond Las Vergnas: *Le Chevalier Rutlidge, « gentilhomme anglais »* (1742-1794), Champion. — Paul Dottin : *L'Angleterre, nation continentale*, Tallandier.

Si la littérature comparée en venait à s'abstraire des cultures comparées, ce serait une bien pauvre affaire. On ne lui demande pas d'être d'actualité, mais d'être *actuelle*, ce qui ne revient nullement au même. Il faut et il suffit qu'elle trouve sa fin en dehors d'elle-même, et sans le vouloir, du moins sans en avoir l'air.

Moyen Age et Renaissance, par Johan Nordström, professeur à l'Université d'Upsal, répond exactement à cette condition. C'est le premier fruit du *Fonds Descartes*, institué pour éditer en traductions françaises les principaux ouvrages paraissant en suédois. En préparation : le *Swedenborg* de Martin Lamm, les *Problèmes de la Criminalité* d'Olof Kinberg, les *Lois des Pleins Pouvoirs* d'Herbert Tingsten, etc.

La Renaissance Italienne a-t-elle vraiment libéré, sur les ruines d'un Moyen Age renié, détruit, les forces créatrices de la civilisation? A-t-elle eu cette valeur, cette éminence? L'opposition classique entre les deux périodes est-elle justifiée? Y aurait-il eu, si contradictoire et invraisemblable que cela paraisse, une révolution soudaine de la culture européenne? Y aurait-il eu un type humain médiéval et un type moderne réalisé d'abord en Italie? Est-ce bien l'antiquité soi-disant « retrouvée » (et considérée à tort comme un tout) qui, trouvant dans l'esprit dit italien (lui-même unifié, simplifié pour les besoins de la cause), un terrain déjà plus qu'à moitié

antique, aurait déclanché de par le monde une conquête civilisatrice encore sans exemple? N'y avait-il pas eu, au contraire, partant de France, dans un Moyen Age longtemps méconnu, l'exemple et l'origine de cette chevauchée des esprits? Les Italiens étaient-ils donc les descendants directs de l'ancienne Rome? Et qu'est-ce, au fait, que les Latins vus à part des Etrusques et des Ibères, des Ligures et (ne les oublions pas) des Phocéens?

A ces questions, toute une génération de médiévistes a répondu depuis une trentaine d'années. M. Johann Nordström ramasse et unit en un solide faisceau leurs thèses éparses en y joignant les siennes, qui sont très loin d'être négligeables. J'ai particulièrement apprécié ses chapitres VI sur « l'Homme dans la Littérature Médiévale » et VII sur « l'Homme Médiéval et la Nature ». Depuis des siècles, on a dit de l'homme du Moyen Age qu'il se considérait non point comme une personnalité véritable, c'est-à-dire indépendante de toute collectivité, mais comme ayant son objet et sa fin dans un groupe ou un ensemble. On était homme d'Eglise, homme du seigneur ou du roi, non point homme tout court? Mais c'est de nos jours, au contraire, que triomphe l'*individu* abstrait (politique, économique, purs nombres) sur la *personnalité* concrète de chaque être humain. Nous vivons aujourd'hui dans le monde que nos arrière-grands-pères croyaient être le monde du Moyen Age. C'est un sujet d'une richesse incomparable que M. Johan Nordström a traité dans *Moyen Age et Renaissance,* ouvrage court, compact, décisif.

Comparaison n'est pas raison. Il faut reconnaître pourtant qu'il y a disproportion entre le talent — mettons le génie — de Mrs **Virginia Woolf** et la copieuse étude que lui consacre M. Floris Delattre, professeur à l'Université de Lille, détaché, si je ne me trompe, à la Sorbonne. J'ai lu de très près cette étude, et l'ai trouvée judicieuse, nuancée, telle enfin qu'on pouvait l'attendre d'un critique dont la réputation n'est plus à faire. Mais, sur une œuvre qui n'est guère à mon sens qu'un écho d'échos, peut-on se pencher si longuement? Je suis peut-être prévenu contre l'atmosphère à la poudre de muguet, si comiquement artificielle, où toute une école salonnière de romancières anémiques et de poétesse coxalgiques tiennent

leur cour et reçoivent leurs hommages. Ceux des maîtres de nos universités pourraient, sans dommage, se faire attendre. M. Floris Delattre a d'ailleurs très discrètement, mais très nettement, marqué la limite de ses admirations. Son livre est solide et bien fait, comme tout ce qu'il fait. Son talent est trop vaste pour son sujet. Si c'est là un reproche, ne le mérite pas qui veut.

Professeur de français à l'Université de Bristol, l'écrivain si verveux, si vivant qui signe tantôt Félix de Grand'Combe et tantôt de son nom (F. Boillot) a publié, depuis *Tu viens en Angleterre?* un charmant livre d'essais et de dialogues : **En croyant aux Roses.** Ce sont des conversations avec une de ses étudiantes, « Melle Delight-to-the-Eye », et je ne sais, entre celle qui inspira et celui qui écrivit ce livre, auquel des interlocuteurs attribuer le plus de mérites. Il y a dans *En croyant aux Roses* des remarques qui vont très loin sur les rapports ainsi que les contrastes entre les langues et les littératures de France et d'Angleterre.

Miss Cicely Hamilton est une fréquente et éminente collaboratrice de la revue *Time and Tide*, fondée et dirigée par lady Rhondda, qui, depuis plusieurs années déjà, est dans les tout premiers rangs de la presse périodique à Londres. Aussi, l'ouvrage de Miss Hamilton sur **Modern France** est-il à mes yeux un événement important. Elle a le courage, car il en faut, de dire à ses compatriotes que, depuis la guerre, ils ne font que se tromper sur notre pays, et parfois tromper le reste du monde au profit des puissances de désordre. Tout le livre est à lire et à répandre, surtout en Allemagne.

Il est étonnant qu'à la fièvre de traduction et de re-traductions qui sévit chez nous depuis plusieurs années, les œuvres de plusieurs auteurs anglais très importants aient jusqu'à présent échappé. Je pense, par exemple, à Thackeray, à Goldsmith... Le premier ouvrage de Goldsmith, traduit en 1766 par Poivre et en 1767 par Mme de Montesson — si l'on peut appeler cela *traduit* — portait un titre évocateur : *Le Citoyen du Monde*, et ne faisait pas mentir son titre. Je crois bien que c'est Goldsmith qui, le premier, en Europe, dès 1761, prophétisa la Révolution française. M. A.-L. Sells a publié en 1924 les *Sources françaises de Goldsmith* (Champion). Un

très bon article de Marg. L. Rocher sur *Goldsmith, l'Eternel Vagabond,* a paru dans la *Revue Anglo-Américaine.* Enfin, le *Times Literary Supplement* du 30 novembre publie un article sur *Goldsmith in France,* par W. Roberts, qui montre à quel degré, jusqu'à présent insoupçonné, la personne et les œuvres de Goldsmith occupaient le monde français des lettres juste avant la Révolution. Le *Mercure de France* était alors (1778 à 1798) à Charles-Joseph Panckoucke. Il comptait parmi ses collaborateurs réguliers Fontenelle, Daubenton, Suard, La Harpe, Marmontel, Mallet du Pan. Jamais, pas même de nos jours, les événements d'Angleterre n'y ont été mieux contés et commentés. Parmi les revues de presse et de livres, parmi les traductions, le nom de Goldsmith revient à chaque instant.

Quant à Thackeray, il n'a pour ainsi dire pas été traduit depuis la série Hachette 1853-1858, dont la langue a bien vieilli. Seul, le *Livre des Snobs* a été re-traduit, et avec éclat, avec talent, par M. Constantin Weyer (1929). Depuis lors, a paru en français l'ouvrage capital de M. Raymond Las Vergnas sur **Thackeray** (Champion). C'est un livre de premier ordre sur la destinée la plus pathétique dans l'histoire des lettres.

Tous les éléments d'intérêt sont dans cette vie et dans cette œuvre. Et pourtant, si je me reporte à la liste des traductions françaises *en volumes* que donne M. Las Vergnas, j'y trouve bien la série Hachette : *Esmond, La Foire aux Vanités, Pendennis, Barry Lindon,* mais pas les *Newcomes,* et aucun des livres moins longs, mais néanmoins significatifs, de Thackeray, par exemple *The Roundabout Papers, The Yellow Plush Correspondance, The Paris Sketch Book, The Irish Sketch Book, Comic Tales and Sketches, From Cornhill to Grand Cairo.* Voilà, semble-t-il, une singulière négligence à l'égard d'un grand écrivain dont l'œuvre est maintenant, si je ne me trompe, dans le domaine public. Pense-t-on qu'en 1850 L. de Wailly offrait 4.000 francs, qui en vaudraient aujourd'hui 30.000, pour le droit de traduction sur le seul *Esmond*? Pourtant j'aimerais mieux ne jamais voir Thackeray traduit ni re-traduit que de le voir aux mains d'un bousilleur. Il mérite un bon écrivain qui soit en même temps un bon

anglicisant. Nous avons depuis quelque temps des exemples horrifiants de traductions « loupées ». Et il ne s'agit pas seulement ici des œuvres de Bernard Shaw.

Depuis que ces lignes furent écrites, les livres français sur l'Angleterre, et anglais sur la France, se multiplient, ainsi que les conférences et les voyages d'études. **L'Angleterre, nation continentale,** de Paul Dottin, démontre avec verve que nos voisins sont devenus beaucoup moins insulaires. Je veux bien le croire. Rien de ce que signe Paul Dottin n'est sans agilité, sans verve, sans intérêt. Mais ce n'est pas encore demain que des livres comme le sien seront devenus inutiles. Ni après-demain que les *Conseils à un Conférencier,* de Grand'Combe, spécialement à un conférencier français en Angleterre, cesseront d'être à la fois précieux et amusants. Enfin, M. L. Cazamian, de la Sorbonne, publie chez Didier une *Grande-Bretagne* dont la *Revue Anglo-Américaine* a extrait (oct. 1933) des passages excellents.

ABEL CHEVALLEY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Ant. Chalas: *Ta Satyrika Gymnasmata tou Kosti Palama kai i sokratiki paradosis;* Ant. Chalas édit., Istanbul. — Costis Palamas: *I Poïtiki mou;* Kollaros, Athènes. — Th. Xydis: *To ergo tou Porphyra;* Athènes. — Strati Myrivilis: *De Profundis;* Flammarion, Paris. — Thr. Castanakis: *I Phyli tôn Anthropôn;* Kollaros, Athènes. — Ang. Terzakis: *Desmôtes;* Mavridis, Athènes. — Th. Scarimbas: *To theio Tragi;* Mavridis, Athènes. — Nikita Randos: *Poïmata;* Pyrsos, Athènes. — C. Emmanuil: *Omili o Narkissos tou P. Valéry;* « Kyklos », Athènes. — Nik. Kavvadias: *Marabou;* « Kyklos », Athènes. — Mémento.

Nous n'avons longtemps connu de la Pensée grecque que les démarches de sa dialectique. Les travaux poursuivis à travers le XIXe siècle jusqu'aujourd'hui nous ont engagés peu à peu à chercher plus avant. Nous nous sommes mis à relire avec un autre esprit, avec d'autres curiosités, les écrivains anciens, et nous nous sommes efforcés de deviner ce qui avait pu constituer les assises de la religion grecque. C'est alors que la mythologie nous est apparue comme une forêt de symboles. C'est alors qu'à travers les lignes architecturales des temples, nous avons voulu déchiffrer le sens des cérémonies qui s'y déroulaient. Mais la Grèce est une et multiple, et l'héllénisme, tel qu'il nous a été légué, résulte du mariage intime de deux races dissemblables (je dis deux, trois peut-

être) : l'une essentiellement méditerranéenne et dont la Crète fut un instant la capitale, l'autre issue d'Europe et descendue par vagues successives jusque dans le Péloponèse.

Ce que M. Antonio Chalas étudie dans son curieux livre: **Les Exercices satiriques de Costis Palamas et la Tradition socratique** n'est pas autre chose que la Pensée religieuse, qui est résultée de cet amalgame et dont un certain nombre d'initiés, de philosophes ou de poètes se seraient transmis le flambeau.

M. Chalas pense avoir découvert la véritable clef de la Connaissance telle que la conçurent les Grecs, telle qu'elle s'inscrivit dans le *Gnôthi Sauton* du Temple de Delphes.

Dirai-je qu'en proférant cette affirmation, M. Chalas m'a fait revivre en imagination mon récent pèlerinage à travers les Sanctuaires grecs, de Cnossos à Délos, d'Eleusis à l'Acropole d'Athènes et d'Olympie à Delphes. Quelle reconnaissance ne dois-je pas à l'aimable personnel de la Cie *Neptos* et du svelte *Patris II,* pour les attentions délicates dont ils comblèrent les membres de la croisière! A travers les ruines évocatrices de tant de fastes, Mlle Sotiriadis et Mme Caloyérikou furent pour nous des guides particulièrement érudites. Ainsi à mon esprit purent s'ouvrir de place en place les plus lumineuses perspectives. Que de choses dans Homère, dans Hésiode, dans Platon que nous n'avions jamais aperçues et que décèle brusquement la visite des lieux sacrés!

Certes, si le Christianisme n'est pas entièrement grec, il doit beaucoup à la Grèce, et il est presque avéré que l'essentiel de sa doctrine avait été pressenti longtemps avant la venue du Christ. Mais sous quelle forme exacte? M. Chalas le cherche dans le mythe d'Apollon, d'après les Orphiques, Hésiode et Homère, et reprend ainsi les idées de Schuré. Chez Héraclite il découvre qu'Apollon s'assimile au *Logos.* Avec Pythagore, Apollon est le Nombre; avec Anaxagore, Platon, Aristote, Plutarque, Plotin, Proclus, il est l'Intelligence. Avec le Christianisme, Apollon devient le Saint-Esprit. Il y a bien quelque chose d'un peu forcé dans toutes ces assimilations, et, avant d'en venir au Christ lui-même, il est convenable de ne pas négliger le mythe de Dionysos. Quoi qu'il en soit, M. Chalas, après avoir confronté le Socrate de Xénophon

à celui de Platon et à celui d'Aristote, compulse les divers travaux contemporains, et découvre que l'enseignement socratique se résume dans le *Gnôthi sauton* de Delphes. C'est par la connaissance de nous-mêmes que nous communierons avec l'Ame du Monde, avec le Dynamisme universel. M. Chalas aboutit ainsi à une sorte de Panthéisme, d'où la grâce divine est bannie, et qui tend à faire de l'Homme un dieu en devenir. L'intellectualisme grec a-t-il pu concevoir autre chose ? C'est ce qu'il est difficile d'affirmer. En tout cas, il est juste de remarquer avec M. Chalas que la chaîne mystique et apollinienne, qui semblait s'interrompre avec Proclus, s'est renouée tout à coup de nos jours avec Costis Palamas, qui, à l'instar d'un Homère, est tout à la fois poète et théologien. Il est le barde-prophète de sa race. Il résume toute la Pensée grecque à travers lés âges et la projette hardiment vers l'avenir. M. Chalas se plaît à en accumuler les preuves et, à ce titre, il apporte une forte contribution à la critique palaméenne.

On n'exaltera jamais assez le génie œcuménique de Palamas. Philosophe autant que poète, mais philosophe parce que visionnaire, et intuitif autant qu'érudit. Or, l'étonnante virtuosité verbale et rythmique dont il fait preuve éblouit d'abord, et l'on n'aperçoit pas tout de suite la profondeur et la richesse de sa pensée. Sous ce rapport, on ne saurait mieux le comparer qu'à Virgile. En lui et dans son œuvre, Palamas a totalisé en quelque sorte l'Hellénisme. C'est pourquoi les critiques s'évertueront longtemps sur ses écrits. Par bonheur, il a eu l'idée de faciliter leur tâche en composant à leur intention **Ma Poétique** (*Mes années et mes papiers*). L'ouvrage entier comprendra trois volumes. Le premier seulement a paru. Dans les définitions qu'il entreprend, le Poète ne suit pas l'ordre chronologique; car c'est dans le troisième volume seulement qu'il se propose de nous parler de ses débuts, de son enfance, de son adolescence, de sa formation intellectuelle. Ce qu'il expose en premier lieu maintenant, c'est bien réellement sa méthode de sentir et de penser. Il le fait à travers des chapitres composés à diverses époques de sa vie, et qu'il divise en deux parties distinctes. Poète de l'Esprit, Palamas, qui n'a jamais cessé de se tenir au courant de la littérature et de la

pensée occidentales, sait bien que, dans l'œuvre d'art, l'Intelligence et la Sensibilité doivent collaborer étroitement, et que la Sensibilité est l'aliment de l'Intelligence. Le Poète part du concret et ne doit jamais perdre pied. A lui d'abord s'applique le mythe d'Antée. Il ne reprend force qu'en touchant le sol. Il ne peut oublier qu'il est avant toutes choses un créateur d'images. Aussi lui arrivera-t-il souvent de paraître obscur; mais Suarès n'a-t-il pas dit que ce qui est trop clair ne saurait exciter longtemps la curiosité? De ce fait, il peut arriver que le Critique découvre dans l'œuvre du poète bien des choses que ce dernier n'a jamais voulu, ni cru y mettre. Mais la mission primordiale du Critique est de comprendre, afin de juger. La Critique analyse; la Poésie est une synthèse. Le Poète, dans une soudaine illumination, s'empare tout à la fois de l'abstrait et du concret. Costis Palamas nous fait assister de place en place au mystère de ses créations, à l'élaboration de ses concepts, et il ourdit soigneusement le fil d'Ariane qui guidera ses futurs commentateurs.

Par exemple, écrit M. Louis Roussel, comment deviner, si le poète ne nous en avertissait pas, que toute la *Flûte du Roi* est sortie de ce vers unique: *Elle alla adorer la Sainte Vierge dans le Parthénon.* Ce vers a créé le voyage de Basile de Constantinople à Athènes. Le reste de l'œuvre a suivi.

N'est-ce pas pure merveille? L'affaire du Poète est de chercher dans un grand élan d'amour l'Oiseau bleu, c'est-à-dire le grand Secret des choses et du bonheur... Ce faisant, le Poète, qui est un voyant, découvre l'enchaînement des destinées. Par cette prière adressée par une femme à la Sainte Vierge au sein du Parthénon, Palamas aperçoit que l'Hellénisme est une continuité, qu'il ne peut y avoir de rupture dans la trame vivante des âmes immortelles. Et l'Hellénisme est une âme. L'amour de la famille, de la Race et de la Terre natale est à la source du génie de Palamas. Les épreuves et expériences personnelles, les études et lectures en ont fait jaillir les ondes. Ainsi ont éclos les divers thèmes et leit-motive qu'il s'est plu à traiter, en les amplifiant progressivement jusqu'à l'universel. Il les reprend plusieurs fois, en tire des variations imprévues et les porte peu à peu jusqu'au plan supérieur. Dans le *Tombeau*, le chant lyrique lamente la perte de l'enfant en dehors

de tout concept étranger. Nul appel à la divinité. La Mort seule apparaît avec son cruel visage. Grâce aux confidences du poète, nous apprenons qu'il a tiré de là, dans l'ordre philosophique, d'autres développements. C'est que sa nature est double. Le contour physique des choses le porte irrésistiblement à rechercher leur intériorité métaphysique. C'est ce qu'il a symboliquement exprimé dans *Femmes*, l'une des plus belles pièces de son livre: *Autels*.

Je me permets de considérer la seconde partie de *Ma Poétique,* intitulée *Les Trois Lyrismes,* comme particulièrement intéressante. Elle nous montre comment le Poète vit avec son œuvre, avec sa Muse, et quelle est sa position au regard des théories actuelles sur le problème de la Poésie. Mais d'abord il fait l'historique succinct de la Matière poétique nationale, en Grèce, depuis l'indépendance. Il fait voir comment, sur la fin du Romantisme, cette matière s'est diversifiée sous l'influence des historiens et des folk-loristes. Alors on découvre Byzance et le moyen-âge grec. Palamas a profité largement de ces découvertes. Elles ont nourri de lumière son Hellénolatrie native et réagi ainsi sur son lyrisme individuel, pour lui donner le sens de l'universalité. C'est pourquoi, sans laisser d'être essentiellement moderne, il se plaît à affirmer le polythéisme de son chant.

C'est un chœur olympien, tout imprégné de grâce hellénique. Vieux et jeunes, héros et dieux, issus de l'histoire ou de la fantaisie, entrelaçant leurs gestes à travers la féerie des rythmes : l'Homme, la Terre, Athéna, Aphrodite, la Science, la Vierge du Rocher sacré, le Christ, Orphée, Hélène, etc. D'autres encore. Et, au-dessus de tous, le Soleil, dieu suprême. Les héros sont : Michel Paléologue, le tueur de Bulgares, les Autocrators de Byzance, Théophanô, le Grand Alexandre, Garibaldi, Eschyle, Ibsen, Byron, Solomos, Valaoritis, Hugo, les Pères, Mistral, Callimaque, Lucrèce, Hésiode, Karaïskakis, Capo d'Istria, etc.

Ainsi le poète nous désigne les figures qu'il se plaît à évoquer. Il affirme en même temps que sa religion préférée est bien celle d'Apollon. Poète habile à susciter l'émotion de pensée, Palamas a fait sienne une devise empruntée à Léonard de Vinci: « Ce que l'on connaît bien, on l'aime davantage. » Et voilà pourquoi, parlant du thème de la Mort de la Jeune

Fille, traité tour à tour sur le mode sentimental par Solomos (*L'Empoisonnée*), Jules Typaldos et Marcoras, il insiste sur la façon tout idéologique qui lui sert à peindre la jeune fille qui figure dans *Les Yeux de mon Ame.*

Quand on écrira l'histoire de la période symboliste dans le monde entier, on sera surpris, non seulement du rôle éminent qu'y joua l'influence française, mais surtout de la riche floraison qu'elle fit éclore de place en place. Ainsi la Grèce aura vu se grouper autour de Palamas toute une pléiade d'incontestables talents, qui la mettent en mesure de rivaliser avec n'importe quel grand pays d'Europe. Au sein de cette pléiade, Lambros **Porphyras** fut une étoile de première grandeur, que quelques pièces de début (nous citerons *Lacrymae rerum*) rendirent en un instant célèbre. Il me fut ami très fidèle et très sincère, et il est juste que je rende ici pieux hommage à sa mémoire. Nombreuses sont les pièces qu'il éparpilla dans les revues: *La Techni, Panathinaia*, etc. Il ne devait les réunir qu'assez tard au sein d'un recueil, auquel il donna un titre de mélancolie: *Ombres*, selon son tempérament tout de douceur triste et de sensibilité un peu maladive, il y a dans son art très pur quelque chose de lamartinien. S'il interroge la Nature, c'est pour s'y retrouver lui-même avec toute sa nostalgie douloureuse, qu'il étend à toute l'humanité. Il aime les petites chapelles byzantines et solitaires, les oiseaux de mer rasant la vague, le spectacle du port aux heures d'abandon. Il a un sentiment très précis de l'antique; mais d'abord il est un tendre, un méditatif. Sobre de style, il trouve aisément le mot juste, et la plupart des poèmes qu'il nous a légués sont de véritables pièces d'anthologie. Ce fut un poète du cœur. Il est assuré de durer. M. Th. Xydis vient de consacrer à son œuvre une plaquette particulièrement compréhensive. Certes, les modes françaises n'ont pas cessé d'exercer leur primauté en Grèce. A notre exemple, nos amis hellènes, qui longtemps dans le domaine de la prose ne cultivèrent que le conte et la nouvelle, ou à peu près, s'habituent à donner au roman la plus large place. La nouvelle génération s'adonne avec ferveur à ce genre plein de ressources, et voici paraître coup sur coup cinq ouvrages signés de noms nouveaux, mais déjà hautement classés: *Femmes*, par Gal. Kazantzaki; *L'Institutrice aux yeux*

d'or, par Strati Myrivilis, à qui *La Vie au Tombeau* a fait une gloire précoce et de bon aloi; *Mystères de la Romaïcité*, par Thrassos Castanakis; *Hécate*, par Cosma Politis; *Argö*, par Théotokas. Hélas! pour quelques-uns de ces auteurs, nous sommes en retard déjà. Tâchons de réparer en partie cette lacune, à l'égard de M. Myrivilis, en insistant sur les mérites de la traduction française de *La Vie au Tombeau* récemment publiée sous le titre de **De Profundis.** M. Myrivilis, que l'on a surnommé le Barbusse grec, est un écrivain puissamment original et d'une sensibilité suraiguë. La richesse incomparable de la langue, la magie du style merveilleusement vivant et nuancé, la vérité crue du détail, l'humour à la fois souriant et cruel, les traits nets qui donnent tout leur caractère aux visages, aux âmes, l'art souverain de saisir au vol attitudes et gestes, le profond sentiment de pitié humaine font de ce livre de guerre un authentique chef-d'œuvre. Sa traduction est venue montrer aux Français qu'il existait vraiment une littérature néo-grecque, digne de ce nom.

Nous ne saurions non plus sans injustice négliger plus longtemps M. Thr. Castanakis. Ce ne sont point des âmes candides qu'il nous peint dans *La Race des Hommes*. Dans la trame d'un récit intensément dramatique, nous voyons évoluer, comme dans une ronde infernale, des personnages dont chacun a son compte de vices et même de crimes. L'auteur excelle à mettre en scène, et toute la première partie de son roman dénonce un talent plein d'exceptionnelles ressources.

Nous avons eu maintes fois l'occasion de signaler les parentés de sensibilité qui rapprochent les romanciers néo-grecs de leurs frères de Russie. Nous l'avons fait à propos de Constantin Théotokis, de Voutyras. A plus forte raison, devrons-nous réitérer la même remarque à propos du gros roman de M. Ang. Terzakis: **En prison,** où s'accumulent tant de détails vulgaires, tant de faits insignifiants ou pénibles, mais qui donne de la vie grecque contemporaine un tableau fouillé, où se meuvent des figures de pauvres hères admirablement évoqués.

Il y a chez M. Scarimbas, qui donne à son recueil de treize contes le titre du premier : **Le Bouc divin,** un pittoresque plus intense, une langue plus riche, émaillée même d'expres-

sions dialectales, voire une recherche de l'étrange, qui va jusqu'à une sorte de sadisme, et il dresse devant nous un inoubliable chemineau, qui dans sa misère de révolté déçu ne jouit que de nuire et d'avilir, le rictus à la bouche et l'amertume dans l'âme. On ne saurait être plus subtil psychologue.

Eux aussi, les poètes nouveaux, restent fidèles aux leçons de la France. Car la France, sans qu'elle s'en doute, garde la première place dans les cœurs hellènes, comme il nous a été donné de le voir et sentir tant de fois au cours de notre récente croisière. C'est ainsi que, malgré telles réussites en souples et ondoyants vers libres comme les **Poèmes** de M. Nikita Randos, il se manifeste là-bas un retour très net vers des formes plus strictes, et aussi, hélas! vers quelque *catharévoussisme*. M. César Emmanuel, qui possède une parfaite connaissance du français, traduit les premiers poèmes de Paul Valéry, ceux qui datent de l'avènement du symbolisme : **Narcisse parle,** *La Fileuse, Fragment, Hélène,* etc. Entreprise difficile, audacieuse presque, et que son auteur a pourtant menée à bien avec un certain bonheur. Il semble que le grec ait fait passer de la lumière dans le texte initial. Cela tient à la langue sans doute, mais par endroits aussi au traducteur. M. Kavvadias, que M. César Emmanuel, dans une vibrante préface, nous présente comme un poète de vingt ans, avec toutes les qualités de cet âge béni, nous offre dans **Marabout** des poèmes de forme classique, cueillis à travers le monde, de Marseille à Aden, à Singapour, à Batavia. Passion de la poésie, passion de la mer: voilà les deux pôles de ce lyrisme épisodique, qui fait songer tour à tour à Tristan Corbière et à Louis Brauquier. Rien de plus grec, au reste; car les Grecs ont toujours été des poètes et des navigateurs.

Mémento. — Le *Dilemme* (en quatre actes) de M. Valsa pose un problème éminemment dramatique, où le génie théâtral de l'auteur trouve à se manifester avec éclat, encore que la solution ne nous soit pas donnée. Il s'agit de savoir s'il faut pardonner ou se venger, quand l'ami que l'on allait sauver du déshonneur se révèle comme ayant conduit aux abîmes la femme que l'on aimait. Il y a là bien des contrastes habilement amenés. M. N. Poriotis, dont on ne louera jamais assez les mérites de traducteur

et de poète, nous donne à la fois une transposition en vers de l'*Electre* de Sophocle selon le mètre du texte, et une très vivante version de *La Fille de Jorio*, de d'Annunzio, minutieusement rythmée (*I Thymeli*, juin 1933). M. Poriotis est infatigable. L'admirable tenue de la revue *O Kyklos*, sous la direction éclairée de M. Melachrinos, impose le respect. Grâce à elle, les Grecs peuvent prendre contact direct avec certaines littératures étrangères. Les plus récents fascicules de la revue ont donné de remarquables spécimens de la poésie lyrique espagnole contemporaine, et rendu hommage au poète T. S. Eliot. Il faut lire à *Idéa* (septembre et novembre 1933), les articles de Spyros Mêlas sur la Question de Langue, que nous ne saurions commenter aujourd'hui faute de place, et aux pages de la même revue la belle étude de M. Terzakis sur le *Roman Néo-grec* (août 1933 et numéros précédents). Signalons à *Ionios Anthologia* les pages de M. Valsa sur le *Théâtre byzantin* et celles de Mme Marietta Minotou sur l'histoire des Sept Iles et sur *Mai, fils du Soleil*. *To Xekinima* est une vaillante revue de jeunes et qui promet. Nous y reviendrons.

Reçu *Dionysios Solomos*, par Costis Palamas, *O Babas Aphasias*, contes fortement charpentés et vivants, qui révèlent un véritable artiste et psychologue, par Nap. Papagiorgios; *O Proorismos tis Marias Parni*, roman par Thanasi Petzalis, etc.

D. ASTÉRIOTIS.

LETTRES CHINOISES

Dr Bonnet-Lemaire : *L'acuponcture chinoise;* Editions Adyar. — Agnes Smedley : *Chinese destinies;* Vanguard Press. — Princess Der-Ling : *Imperial Incense;* Dodd, Mead. — Edgar Snow : *Far Eastern front;* Harr-Schmith et Rob-Haas.

Après trente ans d'études, soit avec des maîtres chinois, soit dans les textes originaux, j'avais transmis les éléments de l'**acuponcture chinoise** à quelques-uns de nos maîtres en médecine qui l'ont expérimentée, en particulier les Drs M. et Th. Martiny, P. Ferreyrolles, Barishac, Flandin, de l'hôpital Bichat, J. Landowski, P. Poret, Sauvageot, M. Lavergne, et enfin le Dr Bonnet-Lemaire.

Ce dernier vient de résumer ses études et ses premières conclusions en une petite brochure fort bien faite et que l'on aurait souhaitée plus détaillée. Il y expose, dans les dernières pages, et très clairement, les différents problèmes que pose cette antique méthode.

Le succès de l'acuponcture est justifié, puisque des cen-

taines de malades ont pu, grâce à elle, immédiatement, et sans se faire entrer dans le corps des poisons divers, retrouver les uns le sommeil, d'autres le fonctionnement d'organes dérangés depuis longtemps; d'autres, la guérison de douleurs ayant résisté à tous les traitements, etc. Et cela, en enfonçant une aiguille fine à 2 ou 3 m/m de profondeur dans la peau.

Ce succès devait provoquer des imitateurs et des faussaires. Mes articles et ceux du Dr Ferreyrolles ont servi de bases et de guides. Le chapitre du livre écrit en 1853 par le consul Dabry sur la médecine chinoise, et signalé par moi, a été recopié. Si bien que nous verrons bientôt sans doute des médecins peu scrupuleux n'ayant pas étudié avec moi ou avec le premier groupe de chercheurs auquel j'ai confié mes travaux, prétendre appliquer une méthode qu'ils déconsidéreront.

La Chine, d'autre part, objet de la convoitise communiste des Soviets et de la propagande commerciale du Japon et des Etats-Unis, est le siège d'intrigues fort compliquées. Il est hors de doute que le dernier emprunt de cinquante millions de dollars consenti par Washington au petit Etat de Nanking (la pseudo-Chine de la Société des Nations), a valu aux Etats-Unis une situation privilégiée dans la vallée basse du Yang tse. Tous les aéroplanes y sont américains, ainsi que les canons et obus. Le désir des Etats-Unis de lutter contre la puissance spéciale du Japon les a portés à soutenir les Soviets. Les Izvestia publiaient récemment leur satisfaction des prochains accords avec Washington, « accords qui consolideraient grandement leur puissance en Extrême-Orient ». On ne peut mieux préciser le véritable but de la soudaine entente russo-américaine.

La Russie envoie toujours vers l'Est des troupes, munitions et réserves de nourriture pour renforcer la puissante armée qu'elle a placée au nord de la Mandchourie sous les ordres du général allemand Blücher (sinistre évocation de Waterloo!).

Le gouvernement japonais proclame sa volonté d'agir seul en Asie, comme il l'a déjà fait, et montre clairement qu'il sait parler aussi bien aux Soviets qu'à la Chine.

Aux Etats-Unis, les livres sur la Chine se multiplient. **La princesse Derling,** fille de l'ancien ministre à Paris et plus tard dame d'honneur de l'impératrice douairière, vient d'écrire une intéressante réminiscence du passé.

Agnès Smedley, dans ses **Destins Chinois,** défend la cause du peuple trompé, opprimé, et qualifié de communiste quand il essaye de se libérer de ses gouvernants-bandits dont les armes sont payées à l'Europe. Elle parle beaucoup de la « Presse moustique », petits journaux qui circulent en secret et qui entretiennent l'espoir en un effort du peuple.

Edgar Snow déclare ouvertement ses sentiments, **Le Front d'Extrême-Orient** est un violent réquisitoire contre le Japon. Il demande instamment l'intervention armée des Etats-Unis. *Amen.*

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE



Walter Frank : *Neue Akten zur « Affäre Dreyfus »*; Berlin, G. Stilke. — Nadiéjda Kroupskaïa : *Ma vie avec Lénine*; Payot, 1933.

M. Walter Frank, publiciste, auquel l'Office allemand des Affaires étrangères a permis de consulter ses archives pour écrire un livre sur *le Nationalisme et la Démocratie en France sous la III[e] République,* vient de publier dans les *Preussische Jahrbücher* d'août-septembre les documents nouveaux qu'il a trouvés sur l'**Affaire Dreyfus.** Ils complètent ce qui avait déjà été publié dans les tomes IX à XVIII de la *Grosse Politik* et permettent de se rendre compte avec précision des réactions du gouvernement allemand relativement à cette affaire.

L'arrestation de Dreyfus avait été annoncée le 1[er] novembre 1894. Le colonel de Schwartzkoppen, l'attaché militaire allemand, a dû avertir aussitôt ses chefs qu'il n'avait eu aucun rapport avec lui. Dans une lettre du 7, il constata que le mystère sur les détails de l'affaire persistant, « la presse, comme c'était à prévoir, admettait comme évident que Dreyfus devait avoir livré à l'Allemagne des secrets importants... Cependant, ajoutait-il, l'opinion gagne du terrain qu'il s'agit de liaison avec l'Italie. » Mais le 10, le *Soleil* annonça que le correspondant de Dreyfus avait été Schwartzkoppen lui-même. Quoique l'ambassade eût fait publier un démenti et

que le *Temps* et le *Figaro* l'eussent confirmé, la presse chauvine continua à accuser Schwartzkoppen. Celui-ci, le 12, affirma de nouveau dans une lettre qu'il n'avait entretenu « ni directement, ni indirectement » des rapports avec Dreyfus. Il ajoutait : « Mon collègue italien m'affirme de même que ni lui ni le Bureau des renseignements italien ne sont compromis dans l'affaire. »

Le 28 suivant, l'affaire était toujours « obscure » pour Schwartzkoppen : « Tout ce qu'on sait de positif, écrivit-il, est, d'après une interview du ministre de la guerre par le *Matin,* que Dreyfus aurait communiqué la mobilisation des chemins de fer. » Comme il en était résulté de vives attaques de presse, le comte de Münster avait fait des remontrances par écrit à Hanotaux, ne pouvant le voir parce que celui-ci était malade. Alors, Hanotaux, consterné, vint trouver Münster le soir même et promit de délibérer avec ses collègues sur les moyens de faire cesser ces attaques, mais cette délibération ne conduisit qu'à un faible démenti dont Münster déclara qu'il ne se contenterait pas.

Le *Figaro* annonça ensuite que c'était avec Schmettau, l'attaché militaire allemand à Bruxelles, que Dreyfus avait entretenu des relations. Le 5 décembre, Alvensleben, l'ambassadeur d'Allemagne à Bruxelles, fit savoir que c'était faux. Guillaume II s'indigna de cette attaque contre Schmettau, et Münster reçut l'ordre de faire connaître la « surprise pénible » qu'on en éprouvait. Les Allemands continuèrent d'ailleurs à être dans l'incertitude, quoique des indiscrétions eussent fait connaître la vérité :

La version la plus répandue et à laquelle beaucoup croient, écrivit Münster le 13, est que la police, soit qu'elle ait soudoyé un domestique, soit qu'elle ait fait ramasser les papiers de la corbeille de l'attaché militaire, s'est procuré une liste de documents offerts par Dreyfus. ...Les Français trouvent cela beau, moral et patriotique.

Le 14, Schwartzkoppen prédisait l'acquittement de Dreyfus et la chute de Mercier.

Le 22, Dreyfus fut condamné; les attaques contre l'ambassade d'Allemagne redoublèrent. Münster fit publier le 25 un nouveau démenti portant que « l'ambassade n'avait jamais

eu le moindre rapport, soit direct, soit indirect avec Dreyfus ». Mais les attaques continuèrent et, le 2 janvier 1895, Dupuy (le président du Conseil) en exprima ses regrets à Münster et ajouta : « Dreyfus avait volé des documents... Où voulait-il les porter, je ne sais pas, mais autant que je peux comprendre, on ne croit pas que c'était à l'Allemagne. » Münster conjectura que le document volé devait concerner l'envahissement et le passage à travers la Belgique; s'il avait concerné l'Italie, on ne l'aurait pas caché. Il le télégraphia le 3. Mais Guillaume ne se contenta pas de ce renseignement. Par son ordre, le 4, Münster reçut l'ordre de faire appel « à la loyauté du président de la République (Casimir-Périer) » pour qu'il le confirmât. Le 5, Münster alla trouver Dupuy et lui demanda de lui faire obtenir une audience de Périer, ajoutant que l'explication exigée était dans l'intérêt du gouvernement français qui ne pouvait assurément reconnaître qu'il avait fait voler des documents à l'ambassade; Dupuy en convint, mais Périer fit dire qu'il ne pourrait le recevoir que le lendemain. Münster en informa Berlin et Marschall (le ministre des Affaires étrangères) lui télégraphia aussitôt que si les explications données étaient insuffisantes, elles devraient être complétées par un échange de notes que l'on publierait.

Le 6, Périer déclara à Münster que Dupuy, quand il lui avait donné des explications la veille, ne connaissait pas encore les actes du procès. « Dreyfus avait été condamné pour deux crimes : 1° il s'était procurait des pièces très importantes à l'état-major, les avait gardées vingt-quatre heures, avait fait savoir qu'il était malade et avait pris le train (je le crois, ajoutait Münster; le *Matin* a déjà dit que c'était la ligne du Nord; il s'agit donc de Bruxelles); 2° il avait envoyé à l'ambassade d'Allemagne une lettre non signée pour faire des offres. » Périer refusa d'ailleurs « nettement » de faire savoir comment on était entré en possession de cette lettre. On discuta alors sur le texte de la note à communiquer à la presse et ce ne fut que le 9 qu'on arriva à une formule acceptable pour les deux parties. Hohenlohe et Münster s'étaient montrés fort désireux de clore l'incident sans éclat.

Pendant ce temps, le 5 janvier, MM. Mieg-Kœchlin et Théo-

dore Schlumberger (de Mulhouse), avaient supplié le chancelier Hohenlohe de transmettre à l'empereur leur prière de faire déclarer par Münster à Périer que Dreyfus était innocent. Il leur fut répondu le 13 que les notes officielles déjà publiées faisaient connaître la vérité. Les Dreyfus s'adressèrent alors « à une personnalité haut placée » (Scheurer-Kestner?) qui promit de les aider si l'empereur confirmait que Dreyfus était innocent. Le 4 mars, Léon et Jacques Dreyfus (de Mulhouse) adressèrent une supplique à Guillaume II pour obtenir la réitération de l'attestation faite à Mieg et à Schlumberger, mais Hohenlohe répondit que, quoique l'empereur eût pris connaissance de leur demande, on ne pouvait y donner suite.

Le 10 novembre 1896, le *Matin* publia le fac-similé du bordereau. Schwartzkoppen y reconnut aussitôt l'écriture d'Esterhazy. Dans ses *Carnets,* il a écrit :

J'en informai aussitôt mon ami Panizzardi, auquel, *pour la première fois,* je fis connaître le nom et la position de mon correspondant.

Schwartzkoppen se décida en outre « à ne pas se mêler de l'affaire » :

On ne m'aurait pas cru, a-t-il écrit; en outre, des considérations diplomatiques s'opposaient à une action pareille.

Mais, de plus, il ne fit aucune confidence à Münster. Il ne se doutait sans doute pas que l'affaire allait recommencer quand le 23 octobre 1897, Esterhazy (qui avait été prévenu secrètement par Henry des découvertes de Picquart et des intentions de Scheurer-Kestner), vint lui demander « d'aller trouver Mme Dreyfus pour la convaincre de la culpabilité de son mari (??) ». Schwartzkoppen a dû alors faire savoir à ses chefs militaires la visite d'Esterhazy et son motif, car le 2 novembre, il fut nommé à un commandement à Berlin. Il alla aussitôt en Allemagne et en revint ensuite pour son audience de congé le 11. Il repartit alors, sans avoir fait aucune confidence à Münster qui, le 20 novembre, lui écrivit : « Esterhazy se défend très mal et *semble être un homme d'une honorabilité bien douteuse.* » Cependant le major Dame, chef du service des renseignements au grand état-major, savait

bien qu'Esterhazy était coupable et, dans une lettre de novembre, posait la question : « Est-il en fuite? » Mais Guillaume II était si mal informé qu'il demanda si le rappel de Mohrenheim (qui était annoncé confidentiellement) n'avait pas pour motif de ne pas laisser révéler les rapports de Dreyfus avec l'ambassade russe. « Cette idée, qui expliquerait la conduite, sans cela inexplicable, des autorités françaises, me paraît d'un haut intérêt », répondit Bülow le 3 décembre. Il questionna Münster et celui-ci écrivit le 6 décembre qu'il n'y avait pas d'indice du rappel de Mohrenheim. Mais Guillaume II s'obstina à son hypothèse et le 6 décembre, annotant ce que de Méline avait dit, « que dans cette affaire il s'agissait de questions tout à fait secrètes », il écrivit : « Russie; violation de la neutralité de la Belgique. »

Le 26 janvier 1898, Otto von Bülow, chargé d'affaires auprès du Saint-Siège, écrivit que le cardinal Rampolla (*le cher homme!* annota Guillaume II) avait dit à un membre du corps diplomatique : « La révision du procès est une machination judéo-protestante; c'est le devoir de tout bon catholique de soutenir le ministère Méline et sa tendance antisémite. » Des articles de l'*Osservatore romano* avaient déjà soutenu la même thèse.

Ce ne fut que le 4 avril 1898 que Münster comprit, grâce aux révélations de Casella dans le *Siècle,* que Schwartzkoppen lui avait caché ses relations avec Esterhazy. Ce qui reste énigmatique est une note peu postérieure de Schlieffen, disant que « les documents du grand état-major ne fournissaient pas une preuve convaincante de la culpabilité d'Esterhazy ». Faisait-il allusion à la possibilité d'une publication (mainte fois prophétisée par les dreyfusards) de preuves de la culpabilité de cet officier au commencement d'une guerre? Ce qui est certain, c'est que Guillaume II continua à croire que Dreyfus avait trahi au profit de la Russie. C'est ce que prouve une note de lui en date du 8 septembre 1899 (*Mercure,* 15-2-1925, p. 267). Avant lui, Billot (sept. et oct. 1896), Cavaignac (juillet 1898) et probablement Zurlinden (sept. 1898) avaient été les victimes d'une erreur plus grande : ils avaient cru que Dreyfus et Esterhazy étaient tous les deux coupables.

ÉMILE LALOY.

§

Les souvenirs de Mme Nadiéjda Kroupskaïa, qui fut la compagne de Vladimir Ilitch Oulianof, dit Lénine, pendant plus de trente ans, sont plaisants à lire, car on y trouve le portrait d'un Lénine dans l'intimité; « en pantoufles », comme diraient d'aucuns. Non pas qu'Oulianof-Lénine gagne énormément à être connu de près, mais parce que sa compagne était la seule personne au monde en qui il ait eu confiance durant toute sa vie. Nous apprenons ainsi par elle ce que véritablement pensait et disait le terrible bonhomme sur les gens qui l'entouraient et sur les événements dont il pressentait la venue ou qui s'accomplissaient sous ses yeux. Et s'il possédait une sorte de double vue qui lui permettait souvent de prédire l'avenir, tout au moins immédiat, il possédait aussi, au plus haut degré, le sentiment de sa propre valeur, ce qui le poussait à mépriser les hommes et particulièrement ceux qui constituaient son entourage immédiat.

Ce mépris de Lénine pour ses prochains provenait surtout du fait de les voir « empêtrés dans des préjugés » dont il se croyait libre: l'amour, l'amitié, l'honneur, l'honnêteté, le devoir. Pour lui, certains de ces sentiments étaient risibles, d'autres avilissants et tous n'étaient là que pour empêcher le libre épanouissement de la personnnalité. Cependant, il n'est pas dit qu'il n'aima jamais personne et qu'il ne ressentit de l'amitié pour aucun être humain. Le fait qu'il vécut dans la plus grande intimité avec Nadiéjda Kroupskaïa trente ans de sa vie prouve qu'il eut pour elle un attachement qui était plus qu'une habitude; un attachement qui n'était pas loin de l'amour. Certes, Nadiéjda sut toujours se plier à sa volonté, être humble, obéissante, dévouée. Mais il faut bien que, dans une union entre deux êtres, l'un cède, afin que cette union puisse durer. Donc, Kroupskaïa cédait sur toute la ligne, et par cela même elle était devenue « les yeux et les oreilles de Lénine », comme on l'appelait dans les milieux révolutionnaires russes.

Attachée, jeune encore, à la destinée de Vladimir Ilitch, Nadiéjda le suivit pas à pas comme une ombre. En Sibérie en exil, à Genève, à Londres, à Paris, à Zurich, puis de nouveau

en Russie, à l'heure de la révolution. Ainsi, elle devint non seulement sa compagne d'infortune et de triomphe, mais encore sa plus proche collaboratrice politique. Cependant, il serait vain de chercher dans les souvenirs de Kroupskaïa, **Ma vie avec Lénine,** un exposé de la doctrine communiste ou des dissertations théoriques personnelles. A maintes reprises, du reste, sa sincérité dans l'exposé des faits réfute en quelque sorte son parti pris de bolcheviste tout ce qu'il y a de plus « pure ».

Mais cela ne trouble pas sa foi en son grand homme, si grand pour elle qu'elle semble disparaître tout entière dans son ombre. Exemple admirable de négation de soi par amour et... discipline de parti.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

R. Villate : *Foch à la Marne* ; Lavauzelle. — Général Piarron de Mondésir : *Souvenirs et Pages de Guerre*, Berger-Levrault.

Les études sur Foch sont peu nombreuses. Je veux parler des ouvrages techniques, et non de ceux qui parurent au lendemain de sa mort, surtout dans un but de publicité. On était en droit d'espérer cependant que ces études se multiplieraient très vite, en raison des méthodes nouvelles, inaugurées par le Maréchal, méthodes qui rompaient avec les errements suivis par ses prédécesseurs et qui devaient aboutir à la victoire en quatre mois. Le général Palat a publié en 1930 *La Part de Foch dans la victoire*, ouvrage conçu et rédigé avant la mort du Maréchal. Le colonel Lestien a donné sur *Foch à la Marne* une très belle étude, devenue classique, malgré sa concision. Enfin, le colonel Loizeau, dans un ouvrage plus important, *Succès stratégiques, succès tactiques*, a consacré toute sa seconde partie à la conduite de la guerre par Foch en 1918. Quant aux revues, il suffit de souligner que lorsque parurent les Mémoires du Maréchal en 1931, aucune des grandes revues parisiennes n'y fit aucune allusion, sauf le *Correspondant*, qui leur consacra un assez maigre commentaire. Un tel silence donnerait à penser que les procédés de la Censure, sous une autre forme et par le moyen d'un autre organe, sont toujours opérants. Ce silence est aujour-

d'hui rompu par la publication du **Foch à la Marne** du capitaine R. Villate, capitaine d'Etat-major et docteur ès-lettres. Cet ouvrage, de haute conscience, fera désormais autorité. Sans doute est-il conçu dans le même esprit que l'étude du colonel Lestien, inspiré par une admiration profonde pour le chef de la 9e Armée, mais avec un jugement libre, sans rien de servile. Le capitaine Villate apporte, en plus, une documentation nombreuse, ne laissant rien dans l'ombre; s'il lui arrive de manquer de précisions sur certains points de son exposé, il en fait l'aveu avec franchise. Ainsi, exprime-t-il le regret que nul, dans l'entourage de Foch, n'ait pris note de ses déplacements au cours de la bataille. Il est impossible d'analyser un ouvrage aussi important; il suffit d'en montrer la méthode. L'auteur reconstitue, heure par heure, pour chacune des journées du 6 au 9 septembre, les événements qui eurent lieu sur chacun des théâtres partiels, attribués aux unités de la 9e Armée, c'est-à-dire au débouché sud des Marais de Saint-Gond, et sur l'intervalle de terrain compris entre Sézanne et Mailly. Il s'est déroulé au cours de ces quatre journées un drame militaire d'une intensité croissante, que seule la « grande culture militaire » de Foch, pour employer l'expression du capitaine Villate, pouvait dénouer avec succès. Prenons un exemple. Le 8, à l'aube, toute la droite de notre dispositif (11e C. A.) est refoulée par une attaque de la Garde prussienne, exécutée par surprise, sans préparation d'artillerie. Foch ne s'en émeut pas. Il sait qu'à sa droite un intervalle de trente kilomètres le sépare de la IVe armée. La soudure est impossible. Par contre, à sa gauche, il est étroitement uni à la Ve armée. L'enfoncement de sa droite n'équivaut pour lui qu'à un mouvement de bascule autour du pivot, qu'il a lui-même choisi. Laissons la parole au capitaine Villate, qui rend d'une manière familière, avec clarté, la pensée de Foch :

Le maréchal expliquait, — par un de ces gestes expressifs dont il était coutumier, solidement étayé du bras gauche à l'accoudoir de son fauteuil, tandis que de tout son poids il se renversait à droite, — expliquait qu'il n'éprouverait aucune crainte de tomber aussi longtemps que son bras gauche ne lâcherait pas son appui. Si l'on pressait sa droite, il pivoterait jusqu'à faire face à

l'est s'il était nécessaire, et c'est l'ennemi finalement qui serait en mauvaise posture.

Ses méthodes de commandement, si elles déconcertent parfois ses subordonnés par un excès d'optimisme voulu, raisonné, finissent par exercer sur eux une puissante action morale. Il s'abstient d'énervantes demandes de renseignements et prodigue, par contre, les bulletins encourageants, fondés sur la prescience qu'il a des événements. Ses ordres ne contiennent aucune des expressions « coûte que coûte », « à tout prix », « jusqu'au dernier homme », employées si souvent à ce moment-là. Il a l'intuition de l'effet démoralisant qu'elles produisent sur les exécutants, qui restent soumis à une foule d'aléas, indépendants de sa volonté. Par contre, il ne néglige aucune des préoccupations tactiques, qui lui paraissent essentielles. « Toute occupation de position, écrit-il, doit être transformée en organisation défensive », et il ajoute, s'il s'agit d'attaquer : « L'infanterie doit être engagée avec économie et l'artillerie sans compter. » On n'en était qu'au début de la guerre.

Les **Souvenirs et Pages de guerre** du général Piarron de Mondésir, qui font suite à ses *Souvenirs et Pages de route*, dont j'ai déjà parlé, nous apportent un témoignage capital, en raison des nombreux postes occupés par cet officier général et des missions importantes qui lui furent confiées. Chef de la 30e brigade du 8e corps, à la mobilisation, il prend part à la bataille de Sarrebourg, puis aux combats acharnés de la trouée de Charmes. En pleine bataille, il est nommé au commandement de la 16e division, devenue vacante. Malgré l'importance de ces événements qui marquaient l'entrée en jeu de nos armées, l'auteur passe rapidement sur ces premiers engagements. Ce n'est pas là qu'est l'intérêt de son récit. Son témoignage prend, par contre, une valeur inestimable lorsque, nommé au commandement du 8e corps, il reçoit mission de se porter à travers la forêt d'Apremont pour se rendre maître de la route d'Apremont à Saint-Mihiel. Des ordres donnés trop tardivement font échouer l'entreprise; le IIIe corps Bavarois est déjà maître de cette route. Mais à quelques centaines de mètres au sud de celle-ci, nos troupes tombent, par hasard, sur un vieil ouvrage, dont personne ne connais-

sait l'existence, nous dit le général de Mondésir, et qui n'était même pas porté sur nos cartes d'état-major : c'est la redoute de Bois-Brûlé, que nos troupes occupent et dont le nom va revenir si souvent dans les communiqués de septembre 1914 à mai 1915. Avec le bois d'Ailly et le bois Jurat, îlots de la forêt d'Apremont, elle sera le théâtre de luttes sanglantes poursuivies par les exécutants avec un esprit de sacrifice, qui étreint d'émotion, autant que l'obstination butée du haut commandement déconcerte l'esprit. On a vanté l'énergie de ce dernier, en la circonstance; mais l'énergie au service de vues fausses conduit aux pires erreurs. C'est par une déformation du principe de l'offensive, si fécond en général, qu'on en était arrivé à cette conception qu'il fallait « coller à l'adversaire », sans tenir compte des moyens dont il pouvait disposer. C'était renoncer, *a priori,* à tout essai de manœuvre. Procéder par larges replis pour s'installer sur des positions, où l'on aurait pu voir venir l'adversaire, comme il était indiqué de le faire sur les hauteurs, au sud de la forêt d'Apremont, en comprenant dans nos lignes le fort de Liouville, dépassait l'entendement des grands chefs, qui pensaient employer une formule magique en lançant leur « coûte que coûte » par le téléphone. Le général de Mondésir s'est usé dans cette lutte stérile, qu'il qualifie avec raison la plus dure qui fût soutenue sur le front pendant cette période de la guerre. Il fut relevé de son commandement du 8e corps, après huit mois de combats acharnés, pendant lesquels le haut commandement, inquiet et nerveux, ne lui laissait même pas le temps de la mise en place des troupes d'attaque. Placé à la tête d'une simple division dans le secteur de Reims, c'est là qu'il reçut sa désignation pour une mission où il allait montrer ses belles qualités d'intelligence, de dévouement et de haute conscience. Il s'agissait d'aller procéder au souvetage de l'armée serbe, qui, épuisée et mourante de faim, venait d'arriver sur le rivage de l'Adriatique, après une retraite à travers les défilés de l'Albanie. L'armée serbe devait être recueillie par les navires des puissances alliées et ravitaillée par leurs soins. Or, rien n'existait. Le général de Mondésir eut tout à créer, en surmontant les pires obstacles, créés par les égoïsmes et les particularismes des uns et des autres.

Ceux qui ont été les témoins de cette résurrection de l'armée serbe lui en gardent une profonde admiration. Au retour de sa mission, le général se présenta au G. Q. G., où Joffre, pour lui donner une marque particulière de sa reconnaissance, lui donna « une pipe avec son nom gravé dessus ». Nommé au 36e C. A. sur l'Yser, « sorte de poste honorifique », il prit plus tard, en Champagne, le commandement du 38e C. A. qu'il garda jusqu'à la fin de la guerre. On lira avec plaisir ces pages familières, dont le ton de modestie et la simplicité font le charme, sans que les précisions techniques soient négligées ou passées sous silence. Des témoignages d'une telle qualité sont rares.

JEAN NOREL.

CONTROVERSES

« **L'Homéopathie ou la Médecine sensible au cœur** ». — Environ les premiers frimas, Arouet s'enveloppait de laine, nouait son madras; puis, ses doigts gourds réchauffés, son atrabile ayant repris son cours confortable, il retrempait, ragaillardi au coin de sa cheminée, sa plume d'oie dans l'encre merveilleuse de ses sarcasmes. Il n'était jamais plus féroce que dans cette douceur tiède où la mélancolie de la saison l'inclinait à une prétendue miséricorde. En vertu d'une amusante analogie saisonnière, M. Mauriac comble, annuellement, à l'automne, l'homéopathie, qu'il n'aime point, de doucereuses critiques. Il réservait autrefois au public médical ces réflexions. Il les étend désormais à l'audience plus vaste du *Mercure*. Le titre tout pascalien de son étude appelle déjà une correction. Car, de la suite de son exposé, il voudrait nous faire accroire que cette étrange médecine « sensible au cœur » ne serait *que* sensible au cœur. C'est le seul reproche que je me permettrai d'adresser à M. Mauriac : il tranche, avec sa coutumière aisance graphique, d'une « médecine » particulière qu'il ne connaît pas. Il tire donc d'un raisonnement bien ordonné mais spécieux des conclusions fausses, car il est parti sans prémisses suffisantes. De ceci, n'ayant ni le goût ni le désir de « polémiquer », je ne m'occuperai. J'ai même accepté le titre humoristique de M. Mauriac; mais je voudrais lui faire entendre brièvement que cette « *médecine*

sensible au cœur», en effet, n'est cependant justiciable de cette qualité que *par surcroît* et non par essence; au delà de sa portée pratique, de son champ d'action, de ses vertus curatrices, de son efficacité qu'il est vain de mettre en doute, fût-ce *ex cathedra*. Et, sans vouloir convertir M. Mauriac, essayer de le convaincre, lui si délicatement sensible à la raison.

§

M. Mauriac cherche volontiers les bases de sa critique dans les ouvrages, les écrits des disciples d'Hahnemann. C'est un jeu de patience facile et cruel; il vaut ce que valent, dans n'importe quelle controverse, les coupures adroites pratiquées pour les besoins de la cause, par n'importe quel contradicteur entraîné au jeu du ciseau et de la colle. Si, aux qualités sécantes, cet assembleur joint l'art, un peu plus élevé, de disposer sa mosaïque de textes, de les grouper arbitrairement, il peut atteindre une redoutable apparence de logique. On ferait probablement pendre le Pape en appliquant cette méthode aux textes sacrés. Ce moyen n'est pas à la mesure de l'énergie dialectique de M. Mauriac. Nous ne lui reprocherons pas davantage d'avoir commis l'erreur, faisant flèche de tout bois, de s'adresser plus souvent aux *interprétations* de la doctrine qu'à la doctrine elle-même. Et d'avoir ainsi parfois trop facilement triomphé d'hommes de bonne volonté, de disciples éperdus d'Hahnemann environnés d'un fatras verbal et idéologique, capables naïvement de fumeuses explications, de sibyllines vaticinations, de sophismes boiteux, de stoïques défis; coupables d'hypothèses *prématurées*, peu cohérentes. Sur ces constructions mouvantes et fragiles, le tir de M. Mauriac prend l'allure d'un jeu de massacre. M. Mauriac pouvait ne pas se pencher jusqu'à ce peu reluisant divertissement. S'il veut théoriciens à sa taille, il peut ouvrir Hahnemann et Kent; leurs œuvres trouveraient-elles grâce cependant devant sa redoutable exégèse? Il n'est pas de théories invulnérables pour les commentateurs patients. Sur leur grande ombre, nous trouverions encore certainement, toujours présente, cette vigilante critique de M. Mauriac, mieux employée, mais teintée de cette philanthropie cyclique qu'il nous dispense rythmiquement et à laquelle nos cœurs seront

désormais plus attentivement sensibles. Et s'il n'a pas le loisir de remonter jusqu'à ces ancêtres, plus près de nous, je propose à son souci de documentation et à son besoin d'argumenter le sobre résumé que constitue la brillante conférence de S. E. de Madariaga, ambassadeur d'Espagne à Paris, lue au Congrès International d'Homéopathie de Madrid en juillet 1933. Il la retrouvera facilement in-extenso dans une très grosse revue médicale allopathique (1) qui lui est familière. Le titre premier de cette causerie, le vrai, pour des raisons de convenance y fut seul édulcoré; il était : « *l'Homéopathie, privilège d'une minorité* ». Il est benoîtement devenu : « *Réflexions sur l'homéopathie* », sans y changer ensuite une virgule. La vivacité du texte, l'enchaînement des thèmes, la vigueur d'expression ont certainement, au secret de son cabinet, enchanté déjà M. Mauriac. Et le réenchanteront à notre rappel.

§

Ce n'est point non plus l'heure de chercher les motifs de cette persévérante croisade de M. Mauriac contre les hérétiques que nous sommes. Nous effleurerons seulement ce point de vue. Il est probable que, nous fouaillant, M. Mauriac a la préoccupation secrète et le sentiment de collaborer à une œuvre pie de salut public : il le fait avec conscience, avec méthode et apparente sérénité. Par ailleurs, la tolérance et l'accoutumance indulgente des homéopathes aux railleries, aux brocards les plus fatigués, était bien établie : M. Mauriac avait le droit de compter sur notre silence. Mais je me demande surtout avec quelque inquiétude et en me plaçant au point de vue du spectateur pourquoi, si sa démonstration était péremptoire, M. Mauriac éprouve le besoin périodique de la renouveler. Pourquoi, au détriment de son enseignement et de sa clientèle, il gaspille tant de minutes et d'heures à poursuivre, année par année, une médecine fantomatique qui serait incapable de survie? En s'acharnant sur elle, en voulant démontrer qu'elle ne vaut rien, qu'elle ne peut rien, en prolongeant au delà des communes mesures son exécution, ne

(1) *Revue de l'Union Médicale Latine*, 81, rue de la Pompe, à Paris. Secrétaire général : Docteur R. Molinéry.

prouve-t-il pas, à cœur défendant, qu'il poursuit avec de faibles armes, telles sabres de panoplies, un ennemi coriace, bien cuirassé, peu affaibli par la vigueur présumée de ses premiers coups? Il est enfin un motif d'animosité que la malignité publique dans cette lutte prête aux détracteurs de l'homéopathie. Je suis bien tenu d'y faire discrète allusion. Il n'atteint pas évidemment la personnalité de M. Mauriac, mais il est dans l'air et lui-même, certainement (dans son entourage où pénètre peut-être la rumeur croissante de l'homéopathie!) l'a deviné. Il devient d'autant plus méritant de persévérer dans ces conditions. La haine contre l'homéopathie, dit le patient moyen, est faite de crainte (pour les arguments plus sérieux, il faut revenir à M. de Madariaga!) : crainte de voir émigrer le patient, qui est aussi le client, vers une médecine qui explique peut-être (disons même : sûrement!) très mal son mécanisme et ses arcanes, mais qui guérit très bien.

§

Et c'est ici que j'en voulais venir. En médecine, peu doivent peser la théorie et le principe. Il faut juger une thérapeutique à ses résultats et plus précisément à la *constance* de ses résultats, à leur régularité. Si la loi qui semble les expliquer heurte notre logique, notre routine, notre science, si cette loi n'est qu'un postulat, regrettons-le avec M. Mauriac. Mais je préfère guérir contre un système, sans savoir même si mon médicament était orthodoxe, que de mourir selon les canons de la Faculté et de la plus pure orthodoxie. Et si je sais ce médicament de contrebande susceptible, dans des circonstances *précises*, d'effets précis, je lui resterai fidèle. M. Mauriac chasse à courre sur les terres de la médecine; nous faisons, au bout de son fouet tendu, figures suspectes de braconniers usant d'un arsenal de filets, de glu, de collets à maladies, de recettes empiriques, mais, comme dans la vie cynégétique, le traité de chasse ne prévaut pas contre les ressources de l'expérience. Et il me paraît enfantin de soutenir que l'homéopathie est incapable de guérir au nom de la mathématique, de la physique, de la philosophie raisonnante. Il est injuste de lui refuser systématiquement toute créance. Je l'ai écrit ailleurs : elle ne fait évidemment pas

repousser comme cornes d'astéries les jambes des amputés. Mais si l'opinion de M. le professeur Mauriac était indiscutable, comment admettre aussi que, au printemps dernier, M. le professeur Loeper, professeur de thérapeutique, ait prié le Dr Ferreyrolles, médecin homéopathe, de faire au grand amphithéâtre, au cœur technique et sensible de la Faculté de Médecine de Paris, une leçon sur l'homéopathie? Cette leçon fut reproduite par une importante gazette allopathique. Comment souffrirait-on encore, à Londres, de voir Sir John Weir, médecin ordinaire de S. A. R. le Prince de Galles, sur qui repose l'espoir d'une très pragmatique dynastie? Je ne veux pas multiplier les exemples. La documentation de M. Mauriac n'en souffrirait pas, mais il ne faut pas abuser. Toujours en restant sur le plan des faits, je lui conseille de parcourir un volume intitulé *The International Homeopathic Directory*, édité pour un prix modique par « American Inst. of Homeopathy », 393, Seventh Avenue, à New-York. Les nombreuses photographies qui l'illustrent lui permettront de suivre sans fatigue, par celui des hôpitaux homéopathiques, le prodigieux développement de la géniale thérapeutique d'Hahnemann à l'étranger.

§

Je ne veux pas aujourd'hui prolonger ce débat en demandant indiscrètement à mon tour à M. Mauriac l'explication de la vertu évidente et « dormitive » de l'opium, ou le pourquoi non moins évident et non moins obscur de l'analgésique cachet d'aspirine. Ni l'encombrer en apportant — contre ses syllogismes harmonieusement construits — des faits : des guérisons *vétérinaires* (ce sont celles que je considère comme les plus probantes), des guérisons de psychoses, des guérisons de nourrissons. Elles ne vaudraient que par leur nombre et le *Mercure* n'est pas une revue médicale. Et si d'autre part la plaisante chronique de Glozel a disparu de ses pages, il n'est point dans mes projets de la remplacer.

J'ai seulement voulu, trouvant injuste, et ici déplacée, la nouvelle attaque de M. Mauriac, ébaucher pour les lecteurs des *Controverses* l'envers de cette question, où il est, en dernière analyse, matière à la sauvegarde de nos vies quand les atteint la maladie et que s'efforce le médecin. *C'est bien.*

dirait Candide, philosophant au jardin de M. René Puaux, *le pot à deux anses de Montaigne. L'une sert à verser le vin de la conviction et l'autre à vous casser le pot sur le crâne si votre ivresse tarde à se manifester.*

Au bas de ma page, pour qu'aucune confusion ne subsiste, j'ai cru devoir me placer ainsi sous la claire égide de Montaigne : M. Mauriac ayant coutume de mal entendre, quand nous essayons de lui parler seuls, ce qu'il n'est pas loin de nommer notre jargon. Et, au nom de Montaigne, je lui affirme encore que je voulus tout uniment le « convaincre », comme je l'écrivais au début. Et que c'est en Montaigne seul qu'il est fâcheusement question d'anse seconde.

DOCTEUR JEAN SÉVAL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Georges de Roerich: *Sur les pistes de l'Asie centrale.* Texte français de M. de Vaux-Phalipau. Préface de Louis Marin. Avec 48 planches; Geuthner. 75 »

Suzanne Roukhomovsky: *Palestine dernière heure;* Lipschutz. 10 »

Jean Samazeuilh: *Nos croisières en canoë canadien.* Préface de Charles M. Chenu; libr. Raymond Picquot, Bordeaux. 18 »

Aviation

Maurice Bourdet: *Grandeur et servitude de l'aviation.* Préface d'Antoine de Saint-Exupéry, avec des illust.; Edit. Corréa. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Gaston Luce: *De Platon à Dante par la « voie royale »*; Edit. de Psyché, 36, rue du Bac, Paris. » »

Géographie

Jules Sion: *La France méditerranéenne.* Avec 8 cartes; Colin. 10 50

Histoire

Pierre de La Gorce: *Napoléon III et sa politique;* Plon. 10 »

Indianisme

Rahmat Ali: *Contribution à l'étude du conflit hindou-musulman;* Geuthner. 30 »

Littérature

André Devaux: *Armand Godoy;* Edit. des Portiques. 12 »

Dussane: *Le comédien sans paradoxe;* Plon. 13 50

Félix de Grand'Combe: *Modestes conseils à un conférencier;* Presses universitaires. 10 »

Fernand Gregh: *L'œuvre de Victor Hugo;* Flammarion. 30 »

Suzanne Guéry: *La philosophie de*

Somerset Maugham; Edit. de France. 15 »

Jacques Hérissay: *Le Mont-Valérien.* (Coll. *Les Pèlerinages de Paris révolutionnaire*); Perrin. 22 »

Octave Homberg et Fernand Jousselin: *La jeunesse du Grand Condé, Claire-Clémence de Maillé-Brézé.* Nouv. édit. avec 8 gravures h. t. (Coll. *Le Grand Siècle*); Plon. 15 »

J. Jacoupy: *La transhumance.* Préface de M. Constantin-Weyer. Avec 30 illust. h. t. (Coll. *Les Livres de nature illustrés*); Stock. 30 »

Raoul Morçay: *La Renaissance.* (*Histoire de la littérature française* sous la direction de J. Calvet, tome II). Avec 24 planches h. t.; De Gigord. 60 »

Henri Jacques Proumen: *Le petit lapin de maman.* Bois de Paul Daxhelet. Etude bio-bibliographique sur l'auteur par Robert de Bender; Edit. Jos. Vermaut. 8 »

Jules Paublan: *Curiosités historiques et notes sur le Boulonnais.* Avec des illust.; chez l'auteur, 248 boulevard Sainte-Beuve, Boulogne-sur-Mer et dans toutes les librairies. 15 »

La Saga de Grettir, traduit de l'irlandais avec une introduction et des notes par Fernand Massé; Edit. Montaigne. » »

P. E. Schazmann: *La Comtesse de Boufflers.* Avec 2 portraits h. t.; Fernand Roches. 20 »

Livres d'Etrennes

D. Canfield-Fisher: *Les expériences de Betsy,* traduction de Jacqueline André. Illust. de S. Theureau; Bourrelier et Cie. 10 »

Bertha Lask: *A travers les âges,* voyages d'un enfant sur un cheval ailé. Avec 8 illust.; Edit. sociales internationales, 24, rue Racine, Paris. 12 »

Orientalisme

Bardo Thödol, le livre des morts tibétain ou les expériences d'après la mort dans le plan du Bardo suivant la version anglaise du Lama Kazi Dawa Samdup, éditée par le Docteur W. Y. Evans-Wentz. Traduction française de Marguerite La Fuente, avec une préface de M. Jacques Bacot; Adrien Maisonneuve. » »

Poésie

Jean Bordeaux: *Amitié des choses.* Préface d'Henry Bordeaux; Messein. 15 »

Charles Guerder: *Peu de mots suffisent;* Edit. du Prisme, 190, boulevard Haussmann, Paris.

J. Hendray: *Le livre de mes douleurs;* Figuière. 12 »

Hélène Mury: *Poèmes de tous les jours;* Messein. 12 »

Politique

Aniante: *Italo Balbo, Maréchal de l'air;* Grasset. 15 »

Mariano H. Cornejo: *La lutte pour la paix.* Préface de M. Paul Valéry; Alcan. 15 »

Préhistoire

Maurice Busset: *Gergovia, capitale des Gaules et l'oppidum du plateau des côtes.* Avec 62 figures; Delagrave. 15 »

Questions juridiques

Anne Léo Zévaès: *Damiens le régicide;* Nouv. Revue critique. 12 »

Questions médicales

Docteur Arnold: *Le scandale des gazés;* Imp. Vilaire, Le Mans. » »

Henri Vignes: *La durée de la grossesse et ses anomalies;* Masson. 15 »

H. Vignes et G. Blechmann: *Les prématurés,* physiologie du prématuré, étude clinique et thérapeutique; Masson. 20 »

Questions religieuses

Jacques Maritain: *Du régime temporel et de la liberté.* (Coll. *Questions disputées*) ; Desclée de Brouwer. 12 »

Max Scheler: *L'homme du ressentiment,* traduit de l'allemand; Nouv. Revue franç. 30 »

Régionalisme

Ulysse Rouchon: *La vie paysanne dans la Haute-Loire.* La terre, la race, la maison, le costume, la nourriture, les moyens d'activité. Les industries rustiques de l'habitation, du vêtement, de l'alimentation et du travail. Avec 9 hors-texte; Edit. de la Société des études locales, Le Puy-en-Vélay. » »

Roman

A. Avdéenko: *J'aime,* traduit du russe par Alice Orane et Georges Roux; Edit. sociales internationales, 24, rue Racine, Paris. 9 »

Jacques Baïf: *Naufrage;* Edit. du Siècle. » »

Jean de Bosschère: *Satan l'obscur;* Denoël et Steele. » »

M. Cholokhov: *Terres défrichées,* traduit du russe par Alice Orane et Georges Roux; Edit. sociales internationales, 24, rue Racine, Paris. 15 »

Théodore Dreiser: *Jenny Gerhardt,* traduit de l'anglais par Marie Cresciani. Introduction de Jean de Fabrègues; Edit. du Siècle. » »

Rosita Girardot: *Confession d'une femme.* Préface de Paul Brulat; Figuière. » »

Edmond Jaloux: *La grenade mordue;* Plon. 15 »

Franz Kafka: *Le Procès* (*Der Prozess*), traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte. Préface de Bernard Groethuysen; Nouv. Revue franç. 18 »

Larin-Kyosti: *Les contrebandiers,* traduit du finnois par Charlotte Lilius ; Edit. de Belgique, Bruxelles. 12 »

Victor Margueritte: *L'Or;* Flammarion. 12 »

Somerset Maugham: *Le paravent chinois,* nouvelles, traduit de l'anglais par Mme E. R. Blanchet; Edit. de France. 15 »

Charles-Noël Renard: *Envers et contre tous.* II: *L'Epizootie;* Victorion. 12 »

Romain Rolland: *L'âme enchantée.* IV: *L'annonciatrice* (*Anna Lucia*) III; Albin Michel. 12 »

Marcel Tellier: *Chevalier servant;* Figuière. 10 »

Sciences

Paul Janet: *Notes et Souvenirs;* Gauthier-Villars. 80 »

Adrien Foch: *Acoustique.* Avec 87 figures; Colin. 10 50

Sociologie

B. M. E. Léger: *Les opinions politiques des provinces françaises.* Caractères principaux des divers partis politiques français et « Géographie électorale » de la France. Examen comparé des résultats des élections législatives des 22-29 avril 1928 et 1er-8 mai 1932. « Carte électorale de la France » en h. t.; Gamber. 25 »

Jean de Pierrefeu: *Contre la vie chère: Les magasins à prix unique;* S. n. d'édit. » »

Théâtre

Larin-Kyosti: *Ad astra.* Le rêve d'un peintre nocturne en 6 tableaux. Traduction par Charlotte Lilius; Renaissance de l'Occident, Bruxelles. 15 »

Varia

Almanach de l'Action française 1934. Avec des illustrations; Libr. de l'Action française. 5 »

Almanach catholique français pour

1934. Préface de M. l'Abbé Aigrain. Avec des illust.; Bloud et Gay. 7 »

Divers: *Le rôle intellectuel de la Presse;* Institut international de coopération intellectuelle. » »

Esdim-Pacha: *Le secret de l'éternelle jeunesse et de la longévité;* Edit. Debresse, 31, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Les Amis de la prononciation française du latin. — Une rectification. — La documentation des romans de guerre de Louis Dumur. — Observations pour le 1er janvier ou les curiosités du calendrier. — Pour la bonne cause. — Sottises, lapsus, coquilles, etc. — Erratum. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Prix littéraires. — Le Prix Goncourt a été attribué à M. André Malraux, pour son roman *La Condition humaine,* au quatrième tour de scrutin, par 5 voix contre 3 à M. Charles Braibant (*Le Roi dort*), une à M. René Béhaine (*La Solitude et le Silence*) et une à M. Paul Nisant (*Antoine Bloyé*), la voix du président étant prépondérante.

Le Prix Théophraste Renaudot a été donné à M. Charles Braibant (*Le Roi dort*).

Le Prix Femina a été attribué à Mme Geneviève Fauconnier, pour son roman *Claude,* au quatrième tour de scrutin, par 11 voix contre 3 à M. Robert Francis (*La Grange aux trois Belles*), 2 à Mme André Sikorska (*Marie Maréchal*) ; 2 à M. Pierre Marois (*Passé à louer*), une à M. René Béhaine (*La Solitude et le Silence*), et une à Robert Honnert (*Mademoiselle de Chavières*).

Le Prix Interallié a été donné à M. Robert Bourget-Pailleron (*L'Homme du Brésil*).

§

Les amis de la Prononciation Française du Latin.

Paris, le 14 décembre 1933.

Cher monsieur,

M. J. Ernest-Charles a cru mettre un sourire dans les colonnes proverbialement graves du *Temps,* en tournant en dérision les *Amis de la Prononciation française du Latin.* On s'étonne que cet article ait pu passer. Peut-être eût-il mieux valu réfléchir à la peine qu'il ne pourrait manquer de causer à de bons Français qui, en constituant la société dont il s'agit, ont voulu défendre un intérêt national.

Si M. Ernest Charles s'était documenté avant d'écrire son article, il aurait vu que la question de la prononciation du latin est plus

importante qu'il ne l'imagine. Des prêtres français l'auraient utilement renseigné à cet égard.

Quant au Conseil d'administration de la Société, que M. Ernest-Charles me permette de lui dire qu'il ne renferme aucun rentier. Il n'est composé que de travailleurs qui, ayant de leur mieux servi la France, se sont groupés dans un intérêt qui doit être bien fort, puisqu'il a provoqué leur chaleureuse adhésion. S'il en était autrement, ces hommes dont le dévouement à leur pays n'est pas niable ne seraient que des imbéciles indignes des postes qui leur furent ou leur sont confiés, et cela on ne peut le dire d'aucun d'entre eux, même, s'il m'est permis d'avoir cette présomption, de celui qui a l'honneur de les présider.

Les lecteurs du *Mercure de France* ont été tenus trop soigneusement au courant de notre activité pour qu'il soit nécessaire que j'insiste. Je dirai simplement qu'il devient bien difficile de servir notre pays. On s'expose, en le faisant, aux insultes, aux calomnies ou à des satires qui n'ont même pas le mérite d'être spirituelles. Ce n'est pas une révision de la Constitution qui est urgente, c'est une réforme de nos mœurs. Si nous n'y procédons pas, beaucoup de Français parmi les meilleurs finiront par se désintéresser de la chose publique.

Au surplus, les épaules ont été faites pour être haussées. Je ne crois pas que le bruit fait par M. Ernest-Charles empêche notre petite caravane de passer.

Veuillez agréer, etc...

A. BARTHÉLEMY
Président de la Société des Amis
de la Prononciation française du latin.

§

Une rectification. — Dans notre dernière chronique, *Lettres russes* (*Mercure* du 15 décembre), consacrée à l'attribution du prix Nobel à M. Ivan Bounine, il s'est glissé un fâcheux *lapsus calami* que nous nous empressons de corriger. Léon Tolstoï n'avait pas suivi ses collègues, Tchékhof et Korolenko, dans leur décision de ne point faire partie de l'académie, après que le gouvernement impérial eut récusé la candidature de de Maxime Gorki, contrairement à ce que nous avons écrit. Il resta donc académicien, et c'est seulement après sa mort (1910) que M. Ivan Bounine fut élu au fauteuil qu'il laissait vacant. Ajoutons que faisaient aussi partie de l'académie de Saint-Pétersbourg (section des Lettres) le sénateur Koni, le grand-duc Constantin Constantinovitch, le dramaturge Soukhovo-Kobyline et Zlatovralsky. — NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

§

La documentation des romans de guerre de Louis Dumur. — On a maintes fois constaté l'exactitude de la documentation recueillie par Louis Dumur pour ses romans dits « de guerre». Nous en trouvons un nouveau témoignage dans l'extrait ci-dessous d'une lettre qui lui était adressée et à laquelle il n'a pu répondre, ne l'ayant pas connue:

> Dans votre ouvrage [*Nach Paris*], vous rapportez le récit que vous aurait fait un officier allemand rencontré en Suisse, au sujet de l'entrée des troupes allemandes en Belgique et notamment dans la petite ville de Tongres, la plus ancienne ville vraisemblablement de la Belgique, le siège en tout cas du plus ancien évêché, qui a été transféré à Maestricht, puis à Liége, ce qui fait qu'actuellement les évêques de Liége sont évêques de Tongres et de Liége.
>
> L'officier allemand vous aurait raconté qu'il avait trouvé la petite ville de Tongres dans un grand désordre, livrée au pillage des troupes allemandes, du mobilier ancien de bourgeois de Tongres trainant dans les rues, et jusqu'à une « collection d'archéologie ».
>
> Nous serions heureux de savoir si réellement l'officier allemand vous a précisé ce détail, parce qu'il est rigoureusement exact.
>
> Il y avait, en effet, à Tongres, un homme de grande culture qui possédait une collection d'objets d'art archéologiques, comprenant notamment des monnaies et aussi tout un matériel de peintre retrouvé dans une tombe du IIIe siècle. Lorsqu'il a fouillé cette tombe, il y a trouvé des cubes de couleurs prêts à être broyés, des matières grasses prêtes à être mélangées avec le résidu du broiement des cubes, et aussi des couleurs toutes prêtes dans les godets.
>
> Cet artiste archéologue avait fait analyser les couleurs par l'Université de Liége et par une université allemande, ce qui lui a donné à penser que, lorsque les troupes allemandes ont pillé Tongres, elles n'ignoraient pas l'existence de cette collection d'archéologie.
>
> Cette collection fait d'ailleurs l'objet d'une mention dans l'*Histoire de la peinture primitive*, du professeur Berger, éditée à Munich.

Louis Dumur ne se dérobait à aucun effort pour approcher la vérité. C'est ainsi que, déjà très malade et dans un état lamentable, mais s'acharnant à terminer le livre qui vient de paraître: *La Fayette, nous voici!* il se rendit à Nantes pour vérifier de simples détails sur les travaux et les mouvements de l'armée américaine en cette ville pendant la guerre.

§

Observations pour le 1er janvier ou les curiosités du calendrier. — Aucun siècle ne peut commencer un mercredi, un vendredi ou un dimanche.

Le mois d'octobre commence toujours le même jour de la semaine que le mois de janvier, avril le même jour que juillet, et décembre le même jour que septembre. Février, mars et novembre commencent le même jour de la semaine.

Mai, juin et août débutent au contraire à des jours différents les uns des autres.

Ces règles ne s'appliquent pas aux années bissextiles.

L'année ordinaire commence et se termine toujours le même jour.

Enfin, pour terminer cette rapide revue des singularités de l'almanach, le même calendrier peut servir tous les vingt-huit ans.

§

Pour la bonne cause. — Afin de réunir la somme de 500 livres, nécessaire à l'équipement d'un Foyer de jeunesse dans le Gloucestershire, le poète lauréat anglais John Masefield vient de faire savoir au public qu'il était prêt à se déplacer dans un rayon de 40 milles autour de sa demeure, pour donner lecture de ses poèmes, à raison de 25 livres par séance. De plus, il s'engage, pour la somme modique de 10 shillings et 6 pence, à dédicacer ses ouvrages à tous ceux qui le lui demanderaient. Voilà une ressource dont se privent les auteurs français, puisqu'ils signent leurs ouvrages pour rien.

§

Sottises, lapsus, coquilles, etc. — Les lecteurs du *Mercure* nous font souvent l'honneur de manifester leur intérêt pour notre « Sottisier universel », qui s'alimente surtout de leurs trouvailles. A ce sujet, nous devons nous excuser de ne pouvoir profiter de toutes celles qu'ils nous envoient. D'abord, nous sommes forcés de laisser tomber les sottises qui ont déjà perdu leur vertu, ayant été dénoncées ailleurs. Et, pour les autres, le Sottisier ne s'ouvre pas sans examen. Il accueille les erreurs, bévues, étourderies, inadvertances, etc., que commettent les écrivains bons ou mauvais, depuis l'Immortel jusqu'au plus modeste reporter. Mais, en principe, il reste fermé aux fautes d'imprimerie qui se glissent dans les journaux les plus soignés, dans les livres les mieux corrigés et dont les écrivains sont les victimes involontaires. Ce sont là mésaventures toutes matérielles, qui ne sont intéressantes que par exception.

Voici quelques exemples de ces « coquilles », qui ne sont que des accidents, au sens fâcheux du mot :

Aussitôt après sa naissance, elle avait jeté son enfant à dévorer à une truite qui se trouvait dans une porcherie. (*Le Nouvelliste de Bretagne*, 9 août 1933.)

Il est évident qu'on a imprimé truite pour truie.

Mais vint le 18e siècle et, avec lui, ce que M. Bernard Grasset dénomme « l'appel au prince ». Un Corneille, un Molière, un Racine trouvèrent, dans la cassette royale, des ressources ou un appoint. (*La Victoire*, 27 juillet 1931.)

L'auteur de ces lignes, M. Ernest Prévost, est un poète distingué, qui certainement sait que le Grand Siècle était le 17e. Quand une sottise tient tout entière dans un chiffre ou une lettre, la faute typographique est à présumer.

Le prince Bibesco a déclaré que c'est une déchirure à l'aile de son avion qui a nécessité un atterrissage immédiat dans un champ parsemé de rigolos destinées à l'irrigation. (*L'Œuvre*, 19 avril 1931.)

Les rigolos sont incontestablement des rigoles.

La phrase suivante contient une coquille non moins certaine, mais qui n'est pas tout à fait indigne de notre « Sottisier », car elle produit un effet comique:

Les personnes qui ont voué Violette [Nozière] à Mégère et à Anatole répondent que l'empoisonneuse ne mérite aucune pitié. (*L'Œuvre*, 25 septembre 1933.)

Qui est cet Anatole? C'est peut-être Alecto, l'une des deux compagnes de Mégère. Sans doute, l'auteur a mal écrit, le typographe a mal lu, — et la bourde s'est épanouie.

Sous la signature de Mme L. Faure-Favier, le *Journal* publie ces lignes (25 juillet 1933):

Il y a maintenant Béziers, en retrait dans les terres, où je cherche le rond des arènes et où s'aligne le Plateau des pièces. Le fait de nommer un quartier de ville « Plateau des pièces », et d'y situer le jardin public, est tout un programme de supériorité.

Les derniers mots font deviner dans ce passage une anomalie. Et, en effet, c'est « Plateau des Poètes » qu'il faut lire: il s'agit d'un jardin que décorent les bustes des principaux poètes de la langue d'oc.

Mais laissons le démon des gaffes typographiques, et passons à une autre catégorie de sottises. Celles-ci, nous sommes obligés, non de les rejeter, mais de les réserver à part, parce que, pour être comprises d'un large public, elles exigent une explication. Or, on sait que notre « Sottisier » ne contient aucun commentaire; il laisse à ses lecteurs le soin de la recherche et de la découverte.

Exemple: l'été passé, sous le titre « Le long de la Côte d'Argent », *Gringoire* donnait (8 septembre) ce petit croquis d'une promenade à Saint-Jean-de-Luz:

Le dimanche, les femmes vont à la messe en bas noirs et franchissent, les yeux baissés, le visage tamisé par la mantille, la porte où le Roi Soleil est passé le jour de son mariage. Le soir, elle danseront demi-nues à la Pergola.

Ce tableau montre une richesse d'imagination qui, malheureusement, ne fut pas appréciée comme il convient par tous les lec-

teurs, car beaucoup (et c'est naturel) ne savent pas que la porte où passa le « Roi Soleil » fut murée après la cérémonie, et qu'une plaque, aujourd'hui encore, indique l'endroit où un mur ferme cette porte.

On lit dans *Fort-de-France*, de M. Pierre Benoit (p. 307) :

Gilbert lui remit un beau billet tout neuf, un billet de la banque de la Martinique.
— Mille francs! gémit le chauffeur. Je n'ai pas un sou de monnaie, monsieur.

On peut être un savant et ignorer que la banque de la Martinique n'émet pas de billets de mille francs.

Beaucoup plus nombreux sont ceux qui doivent comprendre l'erreur incluse page 247, dans *Mademoiselle de la Ferté:*

A Port-au-Prince, disait-elle, notre villa dominait la mer. De la terrasse, nous assistions, vers trois heures du matin, au lever du soleil.

Encore un effet de l'imagination, attendu qu'Haïti étant une île des tropiques, ni le soleil, ni même l'aube, ne sauraient, en aucune saison, s'y lever à trois heures du matin. Nous ne donnons cette explication que par déférence pour l'ignorance imputée aux Français, quant à la géographie.

Dans un ouvrage de Mme la princesse Bibesco, le *Destin de Lord of Cardington*, on lit (p. 135) cette invocation au sujet du « R 101, vaisseau aérien » :

La flèche de la cathédrale de Beauvais n'arrêtera-t-elle pas le bateau fou? Dieu ne jettera-t-il pas l'amarre de son mât?

Hélas! non, car la flèche de la fameuse cathédrale est tombée avec son clocher en 1573, et elle est où sont les neiges d'antan.

Parfois, un texte nous laisse voir une erreur, sans nous permettre de voir nettement en quoi elle consiste, jusqu'où elle s'étend, — telle, par exemple, celle qui s'affiche à travers cette anecdote, parue dans l'*Ordre* du 4 novembre, sur *Déroulède et Lépine:*

On sait que Lépine dirigeait toujours lui-même ses brigades. Le jour de l'élection de Carnot à la présidence de la République, il eut à mettre en défense, contre la populace, la gare Saint-Lazare, d'où partaient les députés et les sénateurs qui se rendaient à Versailles. Avisant un grand diable qui haranguait la foule, il le saisit par le bras:
— Je suis Déroulède! cria l'agitateur en se débattant sous la rude poigne de Lépine.
— Précisément! répondit celui-ci. Il y a longtemps que je voulais faire votre connaissance.
La connaissance faite, l'amitié suivit.

C'est joli et touchant. Seulement, Sadi Carnot a été élu président de la République en 1887, et Lépine n'a été nommé préfet

de police qu'en 1893. L'anecdote, pourtant, est sans doute vraie en partie. Mais où et quand, et à l'occasion de quoi, Lépine et Déroulède se sont-ils rencontrés? Petit problème, par lequel un bon journaliste sait piquer la curiosité du lecteur sagace.

En voilà sans doute assez pour aujourd'hui: nous reprendrons nos commentaires une autre fois. Mais, avant de terminer, ouvrons une parenthèse: disons bien haut que ces termes de *sottise* et de *sottisier,* dont nous venons d'user abondamment, n'ont jamais, dans notre pensée, voulu signifier que les écrivains qui laissent de leur plume couler les erreurs sont des sots. L'homme le plus sage et le plus génial peut avoir une distraction, commettre une inadvertance. Les auteurs du *Mercure,* ses rédacteurs habituels, savent qu'il n'entre aucun fiel dans notre *Sottisier,* et c'est pourquoi ils gardent toute leur bonne humeur quand il leur arrive d'y figurer eux-mêmes. Terminons donc par un d'eux, et des meilleurs. M. René Dumesnil raconte dans son beau livre sur *Guy de Maupassant* (p. 82) :

> Au 1er février 1873, grâce à l'intervention de l'amiral Saisset, on l'appointe : il émarge cent vingt-cinq francs par mois, plus une gratification annuelle de cent cinquante francs, au total deux mille six cent cinquante francs.

Si on vérifie, on voit tout de suite que ce total est seulement de 1.650 francs, c'est-à-dire que M. Dumesnil s'est trompé de mille francs. L'opération était élémentaire; c'est justement pourquoi cet érudit l'a manquée. Si elle eût été difficile, il aurait fait attention et ne se serait pas trompé. De telles étourderies font un peu sourire au passage, mais n'ôtent rien à la valeur d'un ouvrage, ni à la réputation de l'auteur. Et l'on sait assez que Shakespeare, le plus grand des écrivains modernes, en a fait bien d'autres.

§

Erratum. — Dans l'article de M. André Fauconnet (*Mercure* du 15 décembre, page 577, ligne 2 du bas), une coquille typographique a substitué *descere* au mot latin *discere.* Les lecteurs ont rectifié d'eux-mêmes.

§

Le Sottisier universel.

Tibère étant monté sur le trône le 19 août 14... — MAURICE GOGUEL, *Jésus,* p. 206.

Les choix de l'Académie, même ratifiés, comme il arrive en général, par l'assentiment des gens de goût, ne le sont pas toujours par l'opinion

populaire. L'élection de votre prédécesseur, Charles Le Goffic, eut ce privilège. — Mgr BAUDRILLART, Réponse au discours de réception de M. Abel Bonnard.

On y retrouve [dans la *Charogne* de Baudelaire] la même inspiration que dans le *Lac* de Lamartine, la *Tristesse d'Olympio* de Victor Hugo, le *Souvenir* de Musset: l'éternel sentiment que la vie passe, que le bonheur est un rêve, que tout se décompose et que tout fuit... que « l'âme est immortelle et va s'en souvenir » (*Nuit de mai*). — GONZAGUE DE REYNOLD, *Charles Baudelaire*, p. 196.

NOS FOOTBALLEURS AU CÉNOTAPHE A LONDRES. — Les membres de l'équipe française qui sont allés disputer à Tottenham le match de football international France-Angleterre, ont tenu à déposer une gerbe de fleurs au pied du cénotaphe où repose le Soldat inconnu britannique. Voici le groupe des joueurs autour du monument. (Légende d'une illustration.) — *Le Rempart*, 7 décembre.

A LA MANIÈRE DE MAZEPPA. — Va-t-on voir les radicaux se diviser en radicaux rouges et radicaux blancs? Et la concentration projetée par certains n'a-t-elle pas comme résultat pour le parti radical un écartèlement, un supplice à la façon de celui que subit Mazeppa, tiré à quatre chevaux? — *Le Quotidien*, 6 décembre.

Hier soir, vers 21 heures, alors qu'il longeait les berges de la Seine, à Bourg-la-Reine, M. Bonnard a été violemment bousculé par un individu en état d'ébriété. M. Bonnard est tombé dans la Seine, et son cadavre fut repêché quelques instants plus tard. — *Le Populaire*, 24 novembre.

COUSIN DU ROI OU MAITRE CHANTEUR? — ...Le juge de Bow-Street a renvoyé à huitaine l'affaire de l'ingénieur Clarence Grey Gordon Haddon... Il affirme être le fils illégitime du duc de Clarence — frère aîné du souverain régnant, mort en 1892 — et être ainsi le cousin du roi. — *L'Œuvre*, 30 novembre.

Notre gouvernement, — l'actuel ou un autre, — pourra, bientôt, prendre à son compte le vers de Corneille dans le Cid: « *Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.* » — *L'Animateur des Temps nouveaux*, 24 novembre.

§

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.